

ESSAIS DE MORALE,

CONTENUS EN

DIVERS TRAITEZ

Sur plusieurs devoirs importans.

VOLUME PREMIER.

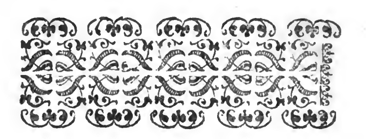
HUITIE'ME EDITION,

Revûë & corrigée.



A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire prés la Cour, à la Librairie Françoise.

M. DCC.



AVERTISSEMENT.

ON ne dira rien ici des vûës que l'Auteur de ces Traitez peut avoir euës en les faiſant, ni des raiſons qu'il a euës de les publier preſentement, ni à quoi s'étend ce qu'il a deſſein de renfermer ſous le titre qu'il leur a donné. On ſçait que le monde ſe ſoucie peu d'être informé de toutes ces choſes, & que n'ayant intérêt qu'à l'Ouvrage même, il en juge par ſon prix intérieur & véritable, & non par ces circonſtances étrangéres.

On ſe contentera donc de donner ici quelques avis ſur le Livre même, dont le premier ſera ſur ce tître: *Eſſais de Morale.* Ce ſeroit l'entendre mal que d'en conclure qu'on n'a prétendu y propoſer que des vûës

incertaines & confuses, ou de legéres idées de la perfection Chrêtienne. Il y a au contraire des Traitez qui en donnent une assez grande, & il n'y en a aucun qui ne contienne des véritez trés-solides & trés-importantes.

Ce qui a donc porté à choisir ce tître, est que la Morale Chrêtienne ayant paru d'une étenduë trop vaste pour l'embrasser toute entiére, & pour entreprendre de réduire en un même corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traiter par parties, en s'appliquant tantôt à un devoir, tantôt à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traitez que par des nombres comme si c'eussent été des amas de pensées détachées. Mais comme il y avoit neanmoins un véritable ordre entre ces pensées, & que l'on a été averti que cette multitude de nombres produisoit quelque confusion, on a crû depuis les devoir diviser en Chapitres, & réünir ainsi diverses pensées sous un même tître : ce qui fait mieux voir la suite & l'ordre du traité. Il se pourra faire néamoins par ce changement qu'en

qu'en quelques endroits les Chapitres paroîtront ou trop liez avec ce qui précéde ou trop peu liez dans leurs parties : parce qu'il échappe toûjours des defauts de cette sorte quelque soin qu'on apporte dans ces revûës, neanmoins, outre que cet inconvénient n'est pas grand, il fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur, au lieu que la confusion à laquelle on a remédié, faisoit plus de tort au Lecteur qu'à l'Auteur.

On ne doit pas au reste chercher un ordre fort éxact dans le rang que tiennent les divers Traitez qui composent ce Volume ici ; tout cela étant assez arbitraire ; neanmoins comme il y a beaucoup de différens ordres, & qu'il y a peu de choses où l'on ne s'en puisse former, on pouroit rendre une raison assez probable de celui de ces Traitez par les considérations suivantes.

Le premier devoir de l'homme est de se connoître, & se connoître c'est pénétrer le fond de sa corruption & de sa foiblesse. Et c'est à quoi est destiné le premier Traité, *De la foiblesse de l'homme.*

Mais il n'en faut pas demeurer là.

Aprés s'être connu, il faut essayer de connoître Dieu, non d'une connoissance sterile & philosophique, mais d'une connoissance utile & chrêtienne, qui nous serve de lumiére pour nous conduire dans cette vie, & pour arriver à la fin à laquelle nous tendons. Et c'est proprement le but du second Traité, *De la soûmission à la volonté de Dieu*, qui contient les principes de tous les devoirs ausquels nous nous sommes obligez dans le cours de nôtre vie, puis qu'il n'y en a point qui ne soient renfermez dans le double regard de la volonté de Dieu, considérée d'une part comme régle de nos actions, & de l'autre comme cause de tous les événemens.

Si l'homme n'étoit point corrompu, il n'auroit presque point besoin d'autres instructions que de celle-là; toute la justice chrêtienne consistant à connoître la volonté de Dieu & à l'éxécuter. Mais comme il y a plusieurs choses qui affoiblissent dans les Justes la résolution où ils sont d'obéïr à Dieu, & de le préférer à toutes choses, ils doivent user de divers moyens pour s'y maintenir & s'y fortifier : & le plus com-

commun, le plus efficace, le plus autorisé par l'Ecriture & par l'éxemple des Saints, est celui *de la crainte*, qui fait le sujet du troisiéme Traité, dans lequel on a particuliérement considéré les raisons que les Justes mêmes avoient de vivre dans un tremblement continuël.

Ces trois premiers Traitez ne regardent directement que les devoirs intérieurs de l'homme par raport, ou à Dieu, ou à soi-même. Mais parce que Dieu engage la plûpart du monde à vivre & à traiter avec les hommes, & que leur salut dépend ordinairement de la maniére dont ils se conduisent dans ce commerce, il est utile de prévoir les principaux inconvéniens où l'on tombe d'ordinaire en traitant avec les hommes, & de considérer les moyens de les éviter. Et l'on a tâché de le faire dans le Traité qui porte pour tître, *Des moyens de conserver la paix avec les hommes.*

Enfin aprés avoir proposé divers avis utiles pour conserver la paix, on a voulu remonter à la source ordinaire de toutes les divisions par le traité, *Des jugemens téméraires*, où l'on tâche de

 régler

régler l'esprit dans les jugemens qu'il porte des hommes & de toutes les autres choses, & d'inspirer l'amour de la vérité & de la justice, & la haine de la présomption téméraire avec laquelle on juge dans le monde, d'une infinité de choses.

Peut-être que ces deux derniers Traitez pourront sembler à quelques personnes remplis de quantité d'observations trop petites, trop particuliéres & trop communes. Mais peut-être aussi qu'il y en aura qui trouveront d'autant plus d'utilité dans ce détail, qu'ils sçavent par expérience que la plûpart du tems les discours géneraux servent de peu, parce que faute, ou de sincérité, ou de lumiére, il n'y a presque personne qui se les applique; de sorte qu'afin d'obliger le monde à faire réflexion sur ses devoirs, il est nécessaire de les marquer d'une maniére assez simple & assez particuliére. Et l'on n'en doit pas être retenu par la crainte que les choses ne soient trop petites. Tout est bas & petit dans le monde par la bassesse de la fin à laquelle on y rapporte ses actions, & tout est grand

grand dans la Religion par la grandeur de celle qu'on s'y propose. Outre que ceux qui connoiſſent en quoi conſiſte la vertu chrêtienne, ſçavent qu'elle ne ſe fait paroître en rien davantage qu'à régler l'homme dans ſa vie particuliére, & dans les actions ordinaires ; les occaſions de pratiquer les grandes actions étant rares, & la grace d'y être fidelle ne ſe pouvant guéres obtenir que par l'attention & le ſoin qu'on aura eu à s'aquiter des devoirs communs qui compoſent le corps de nos actions & de nôtre vie.

J'ajoûterai ſeulement un avis ici qui eſt, que j'ai fait dans le ſecond Volume des *Eſſais*, qui a porté autrefois le tître de *l'Education d'un Prince*, ce que j'ai fait dans celui-ci, qui eſt de reduire en Chapitres, les Traitez qui avoient quelque étenduë ; de ſorte qu'ayant déja fait le même du troiſiéme, tous les quatre Volumes ſont maintenant entiérement ſemblables.



APROBATION.

NOus soussignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû un livre qui a pour tître *Essais de Morale*, contenus en divers Traitez sûr plusieurs devoirs importans, composé par le S. de Chanteresme, dans lequel nous n'avons rien trouvé que de trés-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. En foi de quoi nous avons signé. A Paris, le premier Avril 1671. Signé,

LE VAILLANT.

T. FORTIN.

TA-

TABLE

Des Traitez & Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITÉ

De la foiblesse de l'homme.

Nulle

SECOND TRAITÉ

De la soûmission à la volonté de Dieu.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Du Second Traité de la soûmission à la volonté de Dieu.

TROI-

TROISIÉME TRAITÉ

De la crainte de Dieu.

QUA-

QUATRIÉME TRAITÉ.

Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

PREMIE'RE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CINQUIE'ME TRAITE'.

Des Jugemens téméraires.

ES-

ESSAIS DE MORALE.

PREMIER TRAITÉ

De la foiblesse de l'homme.

Miserère mei Domine, quoniam infirmus sum.

CHAPITRE I.

Idées que l'orgueil nous donne de nous-mêmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueil de tous les peuples est de même nature, des grands, des petits, des nations policées & des sauvages.



L'Orgueil est une enflure du cœur, par laquelle l'homme s'étend & se grossit en quelque sorte en lui-même, & rehausse son idée par celle de force, de grandeur & d'excellence. C'est pourquoi les riches-

ses nous élévent; parce qu'elles nous donnent lieu de nous considérer nous-mêmes, comme plus forts & plus grands. Nous les regardons, selon l'expression du Sage; comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer sur les autres; *Substantia divitis urbs roboris ejus*: Et c'est ce qui cause cette élévation intérieure qui est le ver des richesses, comme dit Saint Augustin.

L'orgueil des Grands est de même nature que celui des Riches, & il consiste de même dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en se considérant seuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes de quoi la former, ils ont accoûtumé de joindre à leur être l'image de tout ce qui leur appartient & qui est lié à eux. Un Grand dans son idée n'est pas un seul homme, c'est un homme environné de tous ceux qui sont à lui, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous ensemble, parce qu'il en dispose & qu'il les remuë. Un Général d'armée se represente toûjours à lui-même au milieu de tous ses soldats. Ainsi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & l'on ne se pousse & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter l'idée que chacun se forme de soi-même. Voila le but de tous les desseins ambitieux des hommes. Alexandre

xandre & Ceſar n'ont point eu d'autre vûë dans toutes leurs batailles que celle-là. Et ſi l'on demande pourquoi le Grand Seigneur a fait depuis peu périr cent mille hommes dans Candie, on peut répondre ſûrement, que ce n'eſt que pour attacher encore à cette image intérieure qu'il a de lui-même, le tître de Conquérant.

C'eſt ce qui nous a produit tous ces tîtres faſtueux qui ſe multiplient à meſure que l'orgueil intérieur eſt plus grand, ou moins déguiſé. Je m'imagine que celui qui s'eſt le premier appellé *Haut & Puiſſant Seigneur*, ſe regardoit comme élevé ſur la tête de ſes vaſſaux, & que c'eſt ce qu'il a voulu dire par cet Epithete de *Haut*, ſi peu convenable à la baſſeſſe des hommes. Les Nations Orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de tîtres, par ce qu'elles ſont plus ſottement vaines. Il faut une page entiére pour expliquer les qualitez du plus petit Roi des Indes, parce qu'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs éléphans & de leurs pierreries, & que tout cela fait partie de cet être imaginaire, qui eſt l'objet de leur vanité.

Peut-être même que ce qui fait deſirer aux hommes avec tant de paſſion, l'approbation des autres, eſt qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car ce ſentiment pu-

public les en assure, & leurs approbateurs sont comme autant de témoins qui les persuadent qu'ils ne se trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mêmes.

L'orgueil qui naît des qualitez spirituelles est de même genre que celui qui est fondé sur des avantages extérieurs, & il consiste de même dans une idée qui nous represente grands à nos yeux, & qui fait que nous nous jugeons dignes d'estime, & de préférence, soit que cette idée soit formée sur quelque qualité que l'on connoisse distinctement en soi: soit que ce ne soit qu'une image confuse d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribuë.

C'est aussi cette idée qui cause le plaisir ou le dégoût que l'on trouve dans quantité de petites choses qui nous flatent ou qui nous blessent, sans que l'on en voye d'abord la raison. On prend plaisir à gagner à toute sorte de jeux, même sans avarice, & l'on n'aime point à perdre. C'est que quand on perd, on se regarde comme malheureux, ce qui renferme l'idée de foiblesse & de misére, & quand on gagne, on se regarde comme heureux, ce qui presente à l'esprit celle de force, parce qu'on suppose qu'on est favorisé de la fortune. On parle de même fort volontiers de ses maladies, ou des dangers que l'on a courus; parce qu'on se regarde en cela, ou comme étant protégé particuliérement de Dieu, ou

ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adreſſe pour réſiſter aux maux de la vie.

CHAPITRE II.

Qu'il faut humilier l'homme en lui faiſant connoître ſa foibleſſe; mais non en le réduiſant à la condition des bêtes.

SI donc l'orgueil vient de l'idée que l'homme a de ſa propre force & de ſa propre excellence, il ſemble que le meilleur moyen de l'humilier, ſoit de le convaincre de ſa foibleſſe. Il faut piquer cette enflure pour en faire ſortir le vent qui la cauſe. Il le faut détromper de l'illuſion par laquelle il ſe repreſente grand à ſoi-même, en lui montrant ſa petiteſſe & ſes infirmitez, non afin de le réduire par là à l'abattement & au deſeſpoir; mais afin de le porter à chercher en Dieu le ſoûtien, l'appui, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en ſon être, ni dans tout ce qu'il y joint.

Mais il faut bien ſe donner de garde de le faire à la maniére de certains Auteurs, qui ſous prétexte d'humilier l'orgueil de l'homme, l'ont voulu réduire à la condition des bêtes, & ſe ſont portez juſqu'à

soûtenir qu'il n'avoit aucun avantage sur les autres animaux. Ces discours font un effet tout contraire à celui qu'ils ont prétendu, & ils passent justement plûtôt pour des jeux d'esprit, que pour des discours sérieux. Il y a dans l'homme un sentiment si vif & si clair de son excellence au dessus des bêtes, que c'est en vain que l'on prétend l'obscurcir par de petits raisonnemens & de petites histoires vaines ou fausses. Tout ce que la vérité peut faire est de nous humilier, & souvent même on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ses lumiéres inutiles, quelques vives qu'elles soient. Que peut-on donc espérer de ces petites raisons dont on sent la fausseté par un témoignage intérieur qu'on ne sçauroit étouffer.

Qu'il est à craindre que ces discours au lieu de naître d'une reconnoissance sincére de la bassesse de l'homme, & d'un desir d'abattre son orgueil, ne viennent au contraire d'une secrette vanité, ou d'une corruption encore plus grande! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des bêtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent semblables aux bêtes; ils y trouvent au contraire un secret soulagement, parce que leurs déréglemens leur deviennent moins honteux, en paroissant plus conformes à la nature. Ils sont d'ailleurs bien aises de rabaisser avec eux

eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode, & ils ne se soucient guéres de n'être pas différens des bêtes, pourvû qu'ils mettent au même rang les Rois & les Princes, les Sçavans & les Philosophes.

Ne nous amusons donc point à chercher dans ces vaines fantaisies des preuves de nôtre foiblesse; nous en avons assez de véritables & de réelles dans nous-mêmes. Il ne faut que considérer pour cela nôtre corps & nôtre esprit, non de cette vûë superficielle & trompeuse, par laquelle on se cache ce que l'on n'en veut pas voir, & l'on n'y voit que ce qui nous plaît, mais d'une vûë plus distincte, plus étenduë & plus sincére, qui nous découvre à nous-mêmes tels que nous sommes, & qui nous montre ce que nous avons véritablement de foiblesse, de force, de bassesse & de grandeur.



CHAPITRE III.

Description de l'homme, & premiérement de la machine de son corps. Combien l'idée qu'il a de sa force est mal fondée. L'homme fuit de se comparer aux autres créatures, de peur de reconnoître sa petitesse en toutes choses. Il le faut forcer à faire cette comparaison.

EN regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps attachez & liez ensemble par un nœud inconnu & incompréhensible, qui fait que les impressions du corps passent à l'ame, & que les impressions de l'ame passent au corps, sans que personne puisse concevoir la raison & le moyen de cette communication entre des natures si différentes. Ensuite en s'en approchant comme de plus prés, pour connoître plus distinctement ces différentes parties, on voit que ce corps est une machine composée d'une infinité de tuyaux & de ressorts propres à produire une diversité infinie d'actions & de mouvemens, soit pour la conservation même de cette machine, soit pour d'autres usages ausquels on l'employe, & que l'ame est une nature intelligente, capable de bien & de mal, de bon-

bonheur & de miſére : qu'il y a certaines actions de la machine du corps, qui ſe font indépendemment de l'ame: qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribuë par ſa volonté & qui ne ſe feroient pas ſans elle : & que de ſes actions les unes ſont néceſſaires à la conſervation même de la machine, comme le boire & le manger, les autres ſont deſtinées à d'autres fins.

Cette machine, quoi qu'unie ſi étroitement à un eſprit, n'eſt ni immortelle, ni incapable d'être troublée & dereglée : au contraire elle eſt d'une telle nature qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années & qu'elle renferme en ſoi des cauſes de ſa deſtruction & de ſa ruïne. Souvent même elle ſe rompt & ſe défait en fort peu de tems. Elle eſt ſujette, lors même qu'elle ſubſiſte, à une infinité de dereglemens penibles, qu'on appelle des maladies. Les Médecins ont en vain eſſayé d'en faire le dénombrement. Il y en a plus qu'ils n'en ſçauroient connoître, parce que cette multitude innombrable de reſſorts & de tuyaux déliez qui doivent donner paſſage à des humeurs & à des eſprits, ne peut preſque ſubſiſter ſans qu'il y arrive du deſordre: & ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt que ce deſordre ne demeure pas dans le corps ? il paſſe à l'eſprit, il l'afflige, il l'inquiete, il le travaille, & il lui cauſe de la douleur & de la triſteſſe.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de sa machine qui obéïssent à sa volonté, & par le mouvement de cette machine il remuë aussi quelques corps étrangers selon le degré de sa force. Cette force est un peu plus grande dans les uns que dans les autres ? mais elle est fort petite en tous ; de sorte que pour ses ouvrages un peu plus considérables, il est obligé de se servir des grands mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui sont ceux de l'eau, de l'air, & du feu. C'est par là qu'il supplée à sa foiblesse, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pouroit faire par lui-même. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait est fort peu de chose: & c'est en le considerant avec tous les secours qu'il peut emprunter des corps étrangers par son industrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de sa puissance & de sa force est trés-mal fondée.

Mais ce qui fait naître ou qui entretient dans l'homme cette idée présomptueuse, c'est que l'amour propre le resserre & le renferme tellement en lui-même, que de toutes les choses du monde il ne s'applique qu'à celles qui ont rapport à lui & qui sont liées avec lui. Il se fait en quelque sorte un éternité de sa vie, parce qu'il ne s'occupe point de tout ce qui est au deçà & au delà; & un monde, du petit cercle de créatures qui l'environnent, sur lesquelles il agit, ou qui agissent sur lui; & c'est par

la place qu'il ſe donne dans ce petit monde, qu'il ſe forme cette idée avantageuſe de ſa grandeur.

Il ſemble que ce ſoit pour diſſiper cette illuſion naturelle, que Dieu ayant deſſein d'humilier Job ſous ſa Majeſté Souveraine, le fait comme ſortir de lui-même pour lui faire contempler ce grand monde & toutes les créatures qui le rempliſſent, afin de le convaincre par là de ſon impuiſſance & de ſa foibleſſe, en lui faiſant voir combien il y a de choſes & d'effets dans la nature qui ſurpaſſent non ſeulement ſa force, mais auſſi ſon intelligence. Et en éfet, qu'y a-t'il de plus capable de détruire cette fauſſe idée que l'homme ſe forme de la grandeur de ſon être, en ne ſe comparant qu'avec lui-même, ou avec des hommes ſemblables à lui, que de l'obliger à conſidérer toutes les autres créatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu. Plus Dieu ſera grand & puiſſant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles, & ce n'eſt qu'en perdant de vûë cette grandeur infinie que nous nous eſtimons quelque choſe.

Pour ſuivre donc cette ouverture que l'Ecritute nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le précéde & qui le ſuit, & qu'y y voyant ſa vie renfermée, il regarde ce qu'elle occupe. Qu'il ſe demande à lui-même, pourquoi il a

commencé de paroître plûtôt en ce point qu'en un autre de cette éternité, & s'il sent en soi la force ou de se donner l'être ou de se le conserver. Qu'il en fasse de même de l'espace. Qu'il porte la vûë de son esprit dans cette immensité où son imagination ne sçauroit trouver de bornes. Qu'il regarde cette vaste étenduë de matiére que ses sens découvrent. Qu'il considére dans cette comparaison ce qui lui en est échû en partage, c'est à dire cette portion de matiére qui fait son corps. Qu'il voye ce qu'elle est, & ce qu'elle remplit dans l'univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoi elle se trouve en ce lieu, plûtôt qu'en un autre, de cet infini où il est comme abîmé. Il est impossible que dans cette vûë il ne considére la terre toute entiére comme un cachot où il se trouve confiné. Que sera-ce donc de l'espace qu'il occupe sur la terre ? Il est vrai qu'il a quelque pouvoir d'en changer, mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en aquiert, & il se voit toûjours englouti comme un atome imperceptible dans l'immensité de l'univers.

Qu'il joigne à cette considération celle de tous ces grands mouvemens qui agitent toute la matiére du monde; & qui emportent tous ces grands corps qui roulent sur nos têtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui se fait dans le monde corporel indepen-

dammment

damment de lui. Qu'il y joigne celle du monde spirituel, de cette infinité d'Anges & de Démons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne sont morts qu'à nôtre égard, & qui sont plus vivans & plus agissans qu'ils n'étoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans qui ne pensent point à lui, qui ne le connoissent point, & sur lesquels il n'a aucun pouvoir ; & que dans cette contemplation il se demande à lui-même ce qu'il est dans ce double monde, quel est son rang, sa force, sa grandeur, sa puissance en comparaison de celle de toutes les autres créatures.

CHAPITRE IV.

Neant da la vie presente de l'homme & de tout ce qui est fondé sur cette vie.

CEtte comparaison de l'homme avec toutes les autres créatures, tend principalement à humilier l'homme en la presence de Dieu, & à lui faire reconnoître sa propre foiblesse, en la comparant à la puissance infinie de son Auteur. Et ce n'est pas peu que de l'humilier en cette sorte, puis qu'il ne s'éleve en lui-même qu'en oubliant ce qu'il est à l'égard de Dieu. Et c'est pourquoi l'Apôtre S. Pier-

re nous recommande de nous humilier ſous la puiſſante main de Dieu ; *Humiliamini ſub potenti mani Dei.* Elle tend auſſi à détruire la vaine complaiſance que l'homme reſſent, en conſidérant le rang qu'il tient dans ce petit monde, où il ſe renferme, parce qu'en lui donnant un plus grand theatre, & l'obligeant de ſe joindre à tous les autres êtres, on lui fait perdre l'idée de cette grandeur phantaſtique qu'il ne ſe donne à lui-même qu'en ſe ſéparant de toutes les autres créatures. Mais il faut aller plus avant, & lui faire voir que toute cette force même qu'il s'attribuë dans ſon petit monde, n'eſt qu'une pure foibleſſe ; & que ſa vanité eſt mal fondée en toutes maniéres. Et c'eſt ce qui eſt bien facile.

Car la force & la grandeur prétenduë que l'homme s'attribuë dans ſon idée, n'eſt fondée que ſur ſa vie, puis qu'il ne ſe regarde que dans cette vie, & qu'il conſidére en quelque ſorte tous ceux qui ſont morts, comme s'ils étoient aneantis. Mais qu'eſt-ce que cette vie ſur laquelle il ſe fonde, & quelle force a-t-il pour la conſerver ? Elle dépend d'une machine ſi delicate & compoſée de tant de reſſorts, qu'au lieu d'admirer comme elle ſe détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut ſeulement ſubſiſter un peu de tems. Le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe bouche, interrompant le cours du ſang & des humeurs,

meurs, ruïne l'œconomie de tout le corps. Un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boucher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour arrêter tous les mouvemens. Si nous voyons ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. Ce n'eſt quelquefois qu'une goute d'humeur étrangere, qu'un grain de matiére mal placé, & cette goute ou ce grain ſuffit pour renverſer tous les deſſeins ambitieux de ces Conquerans & de ces Maîtres du monde.

Je me ſouviens ſur ce ſujet qu'un jour on montra à une perſonne de grande qualité & de grand eſprit, un ouvrage d'yvoire d'une extraordinaire delicateſſe. C'étoit un petit homme monté ſur une colomne ſi déliée, que le moindre vent étoit capable de briſer tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle l'ouvrier avoit ſçû le tailler. Cependant au lieu d'en être ſurpriſe comme les autres, elle témoigna qu'elle étoit tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, & de la perte du tems de celui qui s'y étoit occupé, qu'elle ne pouvoit appliquer ſon eſprit à cette induſtrie que les autres y admiroient. Je trouvai ce ſentiment fort juſte; mais je penſai en même tems qu'on le pouvoit appliquer à bien des choſes de plus grande conſequence. Toutes ces grandes fortunes par leſquelles les ambitieux s'éle-

vent,

vent, comme par differens degrez, sur la tête des peuples & des Grands, ne sont soûtenuës que par des appuis aussi delicats & aussi fragiles en leur genre; que l'étoient ceux de cet ouvrage d'yvoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un Prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruïner tout cet édifice d'ambition: Et aprés tout il est bâti sur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voila sa fortune renversée & anéantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile & de plus foible que la vie d'un homme? Encore en conservant avec quelque soin ce petit ouvrage, on le peut garder tant que l'on veut; mais quelque soin qu'on prenne à conserver sa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finisse bien-tôt.

Si les hommes faisoient reflexion sur cela, ils seroient infiniment plus retenus à s'engager en tant de desseins & d'entreprises, qui demanderoient des hommes immortels & des corps autrement faits que les nôtres. Croit-on que qui auroit dit bien precisément à tous ceux que nous avons vû de nôtre tems faire des fortunes immenses qui se sont dissipées aprés leur mort, ce qui devoit arriver & à eux & à leurs maisons, & qu'on leur eût marqué expressément qu'en s'engageant dans la voye qu'ils ont prise, ils seroient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille soins,

mille inquiétudes & mille traverſes, qu'ils feroient tout leur poſſible pour élever leur famille & pour la laiſſer puiſſante en biens & en charges, qu'ils mourroient en un tel tems, qu'enſuite toutes les Langues & tous les Ecrivains ſe déchaîneroient contre eux, que leur famille s'éteindroit, que tous leurs grands biens ſe diſſiperoient, croit-on, dis-je, qu'ils euſſent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont priſes pour ſi peu de choſe? Pour moi je ne le croi pas. Si les hommes ne ſe promettent pas poſitivement l'immortalité & l'éternité, parce que ce ſeroit une illuſion trop groſſiére; au moins n'enviſagent-ils jamais expreſſément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils ſont bien aiſes de les oublier & de n'y penſer pas. Et c'eſt pourquoi il eſt bon de les en avertir, en leur montrant que tous ces biens, & toutes ces grandeurs qu'ils entaſſent, n'ont pour baze qu'une vie que tout eſt capable de détruire.

Car ce n'eſt encore que l'oubli de la fragilité de la vie, & une confiance ſans raiſon d'échaper de tous les dangers, qui fait réſoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde, & à porter à la Chine leur corps, c'eſt à dire tout leur être dans leur penſée, pour en rapporter des drogues & des vernis. En vérité s'ils y penſoient bien, & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent & ce qu'ils deſirent aquérir,

rir, ils concluroient ſans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'expoſer une machine auſſi foible que la leur, à tant de périls & à tant d'incommoditez; mais ils s'aveuglent volontairement eux-mêmes contre leur propre intérêt. Ils n'aiment que la vie, ils la hazardent pour toutes choſes, & ils ont même établi entr'eux qu'il étoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme diſoit pour s'excuſer d'aller à la guerre, quand il n'y eſt pas engagé par ſon devoir, que ce qui l'en empêche, c'eſt que ſa tête n'eſt pas à l'épreuve du canon, ni ſon corps impénétrable aux épées & aux piques, il me ſemble qu'il parleroit trés-judicieuſement & trés-conformément à la diſpoſition commune des hommes, qui n'eſtiment que les biens de la vie preſente. Car puis qu'on n'en ſçauroit joüir ſans vivre, on ne ſçauroit faire de plus grande folie, que de hazarder inutilement la vie, qui en eſt le fondement. Cependant les hommes ſont convenus, contre leurs propres principes, de traiter ce langage de ridicule. C'eſt qu'ils ont la raiſon encore plus foible que le corps, comme nous le verrons tantôt.

Mais comme ce n'eſt qu'en détournant ſon eſprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égaremens, & enſuite dans la préſomption de ſa propre force,

force, il est bon de lui mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs ou d'esprit ou de corps qu'il s'attribuë, sont toutes attachées à cette vie misérable, qui ne tient elle-même à rien, & qui est continuellement exposée à mille accidens. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entiére du monde travaille sans cesse avec une force invincible à détruire nôtre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'est un édifice dont on sappe sans cesse les fondemens, & qui s'écroulera quand les soûtiens en seront ruïnez, sans qu'aucun sçache précisément s'il est proche, ou s'il est éloigné de cet état.

CHAPITRE V.

Avertissemens continuels que nous avons de la fragilité de nôtre vie, par les nécessitez ausquelles nous sommes assujettis.

IL est étrange que les hommes puissent s'appuyer sur leur vie, comme sur quelque chose de solide, eux qui ont des avertissemens si sensibles & continuels de son instabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs semblables qu'ils voyent à tous mo-

momens disparoître à leurs yeux, & qui sont autant de voix qui leur crient qu'ils sont mortels, & qu'il en faudra bien-tôt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires qui sont comme des coups de fouet pour les tirer de leur assoupissement, & pour les avertir de penser à mourir. Je parle de la nécessité où ils sont de soûtenir tous les jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire sentir leur foiblesse que de les convaincre par ce besoin continuel de la destruction continuelle de leur corps qu'ils tâchent de réparer, & de soûtenir contre l'impétuosité du torrent du monde qui les entraîne à la mort? Car la faim & la soif sont proprement des maladies mortelles. Les causes en sont incurables, & si l'on en arrête l'effet pour quelque tems, elles l'emportent enfin sur tous les remédes.

Qu'on laisse le plus grand esprit du monde deux jours sans manger, le voila languissant, & presque sans action & sans pensée, & uniquement occupé du sentiment de sa foiblesse, & de sa défaillance. Il lui faut nécessairement de la nourriture pour faire agir les ressorts de son cerveau sans quoi l'ame ne fait rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette nécessité? Et encore n'est-ce pas la plus fâcheuse, parce qu'elle n'est pas la plus difficile à satisfaire,
celle

celle du dormir l'est bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en cessant de penser & d'agir raisonnablement, & en se laissant tomber dans un état où l'homme n'est presque plus distingué des bêtes : & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de nôtre vie.

Il faut souffrir ces nécessitez, puis que Dieu nous y assujetit. Mais il seroit bien raisonnable au moins de les regarder comme des marques de nôtre foiblesse, puis que c'est en partie pour avertir l'homme de sa bassesse, qu'il plaît à Dieu de le réduire ainsi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déréglement des hommes est tel qu'ils changent en sujets de vanité ce qui les devroit le plus humilier. Il n'y a rien où ils fassent paroître, quand ils le peuvent, plus de faste & de magnificence que dans les festins. On se fait honneur de cette honteuse nécessité : & bien loin de s'en humilier, on s'en sert à se distinguer des autres, quand on est en état d'y apporter plus d'appareil & d'ostentation.



CHA-

CHAPITRE VI.

Examen des qualitez spirituelles des hommes. Foiblesse qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'estime que d'autres hommes en font. Vanité & misére de la science des mots, de celles des faits & des opinions des hommes.

IL est assez aisé de persuader spéculativement les hommes de la foiblesse de leur corps, & des miséres de leur nature, quoi qu'il soit trés-difficile de les porter à en tirer cette conséquence naturelle, qu'ils ne doivent faire aucun état de tout ce qui est appuyé sur un fondement aussi branlant & aussi fragile que leur vie. Mais ils ont d'autres foiblesses ausquelles non seulement ils ne s'appliquent point, mais dont ils ne sont point du tout convaincus. Ils estiment leur science, leur lumiére, leur vertu, la force & l'étenduë de leur esprit. Ils croyent être capables de grandes choses. Les discours ordinaires des hommes sont tous pleins des éloges qu'ils se donnent les uns aux autres pour ces qualitez d'esprit. Et la pente qu'on a à recevoir sans éxamen tout ce qui est à son avantage, fait que si l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de

de réel, mais par cette idée commune que l'on en apperçoit dans les autres.

Mais on doit d'abord considérer comme une trés-grande foiblesse cette inclination que l'on a à juger des choses non sur la verité, mais sur l'opinion d'autrui. Car il est clair qu'un jugement faux ne peut donner de realité à ce qui n'en a point. Si nous ne sommes donc pas assez humbles pour n'avoir pas de complaisance en ce que nous avons veritablement, au moins ne soyons pas assez sottement vains pour nous attribuer sur le témoignage d'autrui, ce que nous pouvons reconnoître nous-mêmes que nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve; voyons ce qu'il a de réel & de solide dans la science des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au moins tout ce que nous découvrirons être vain & faux.

La science est ou des mots, ou des faits, ou des choses. Je demeure d'accord que les hommes sont capables d'aller assez loin dans la science des mots & des signes, c'est à dire, dans la connoissance de la liaison arbitraire qu'ils ont faite de certains sons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur mémoire, qui peut recevoir sans confusion tant d'images differentes, pourvû que l'on m'accorde que cette sorte de science est une grande preuve; non seulement qu'ils sont trés-ignorans, mais

mais même qu'ils sont presqu'incapables de rien sçavoir. Car elle n'est de soi d'aucun prix ni d'aucune utilité. Nous n'apprenons le sens des mots qu'afin de parvenir à la connoissance des choses. Elle tient lieu de moyen & non de fin. Cependant ce moyen est si difficile & si long, qu'il y faut consumer une partie de nôtre vie. Plusieurs l'y employent toute entiére : & tout le fruit qu'ils tirent de cette étude, est d'avoir apris que de certains sons sont destinez par les hommes à signifier de certaines choses, sans que cela les avance en rien pour en connoître la nature. Cependant les hommes sont si vains, qu'ils ne laissent pas de se glorifier de cette sorte de science ; & c'est celle-même dont ils tirent plus de vanité, parce qu'ils n'ont pas la force de résister à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la possédent.

Il n'y a guéres plus de solidité dans la science des faits ou des événemens historiques. Combien y en a-t-il peu d'éxactement rapportez dans les histoires ? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoissance particuliére, lors qu'ils sont écrits par d'autres. Le moyen donc de distinguer les vrais des faux, & les certains des incertains ? On peut bien sçavoir en général que tout Historien ment ; ou de bonne foi, s'il est sincére, ou de mau-

vaise foi, s'il ne l'est pas; mais comme il ne nous avertit pas quand il ment, nous ne sçaurions empêcher qu'il ne nous trompe qu'en ne le croyant presque en rien.

Lors même que l'on ne peut pas dire que les Histoires soient fausses, combien sont-elles différentes des choses mêmes? Combien les faits y sont-ils décharnez, c'est à dire, séparez, tant des mouvemens secrets qui les ont produits, que des circonstances qui ont contribué à les faire réüssir: Elles ne nous presentent proprement que des squeletes, c'est à dire des actions toutes nuës, ou qui paroissent dépendre de peu de ressorts, quoi qu'elles n'ayent été faites que dépendamment d'une infinité de causes, ausquelles elles étoient attachées. C'est donc bien peu de chose que cette science; & bien loin de fournir aux hommes un sujet d'une vaine complaisance, elle ne leur devroit donner qu'un sujet de s'humilier dans la vûë de leur foiblesse; puis qu'au même tems qu'ils se trouvent l'esprit rempli de cette infinité d'idées qu'ils ont tirées des histoires, ils se trouvent aussi dans l'impuissance de distinguer celles qui sont vrayes de celles qui ne le sont pas.

On peut mettre au même rang la connoissance des opinions des hommes sur les matiéres qui ont fait le sujet de leurs méditations, puis qu'elles font aussi une partie

considérable de leur ſcience. Car comme s'ils avoient une infinité de tems à perdre, il ne leur ſuffit pas de s'informer de ce que les choſes ſont en effet; mais ils tiennent auſſi regiſtre de toutes les fantaiſies que les autres ont euës ſur ces mêmes choſes; ou plûtôt ne pouvant réüſſir à trouver la vérité, ils ſe contentent de ſçavoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils ſe croyent, par éxemple, grands Philoſophes ou grands Médecins, parce qu'ils ſçavent les ſentimens de divers Philoſophes ou de divers Médecins ſur chaque matiére. Mais comme on n'en eſt pas plus riche pour ſçavoir toutes les viſions de ceux qui ont cherché l'art de faire de l'or; de même on n'en eſt pas plus ſçavant pour avoir dans ſa mémoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la vérité ſans la trouver.



CHA-

CHAPITRE VII.

Qu'on est aussi heureux d'ignorer que de sçavoir la plûpart des choses. Incertitude de la plûpart des sciences. L'homme ne connoît pas même son ignorance.

IL n'y a que la science des choses, c'est à dire celle qui a pour but de satisfaire nôtre esprit par la connoissance du vrai qui puisse avoir quelque solidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grands progrés, ils ne s'en devroient guéres plus estimer, puis que ces connoissances stériles sont si peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement solide, qu'on est tout aussi heureux en y renonçant d'abord, qu'en les portant par de longs travaux au plus haut point où l'on puisse les porter. Qu'un grand Mathématicien se travaille tant qu'il voudra l'esprit pour découvrir de nouveaux astres dans le Ciel, ou pour marquer le chemin des Cometes, il n'y a qu'à considérer combien aisément on se passe de ces connoissances pour ne lui porter point d'envie, & pour être tout aussi heureux que lui. Aussi le plaisir que l'on prend dans ces sortes de connoissances, ne consiste pas dans la pos-

ſeſſion même, mais dans l'aquiſition. Si-tôt que l'on y eſt arrivé, on n'y penſe plus. L'eſprit ne ſe divertit que par la recherche même, parce qu'il s'y nourrit de la vaine eſpérance d'un bien imaginaire qu'il ſe propoſe dans ſa découverte. Si-tôt qu'il n'eſt plus ſoûtenu & animé par cette eſpérance, il faut qu'il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne ſuffit pas que l'homme s'humilie par l'inutilité de ces ſciences, il faut qu'il reconnoiſſe de plus que ce qu'il en peut aquérir n'eſt preſque rien, & que la plus grande partie de la Philoſophie humaine n'eſt qu'un amas d'obſcuritez & d'incertitudes, ou même de fauſſetez. Il n'en faut point d'autres preuves que ce que nous avons vû arriver de nôtre tems. On avoit Philoſophé trois mille ans durant ſur divers principes; & il s'éléve dans un coin de la terre un homme qui change toute la face de la Philoſophie, & qui prétend faire voir que tous ceux qui ſont venus avant lui, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne ſont pas ſeulement de vaines promeſſes; car il faut avouër que ce nouveau venu donne plus de lumiére ſur la connoiſſance des choſes naturelles que tous les autres enſemble n'en avoient donné. Cependant quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de ſolidité des principes de la Philoſophie commune, il laiſſe encore

dans

dans les ſiens beaucoup d'obſcuritez impénétrables à l'eſprit humain. Ce qu'il nous dit par éxemple de l'eſpace & de la nature de la matiére, eſt ſujet à d'étranges difficultez, & j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de paſſion que de lumiére dans ceux qui paroiſſent n'en être pas effrayez. Quel plus grand éxemple peut-on avoir de la foibleſſe de l'eſprit humain, que de voir que pendant trois mille ans ceux d'entre les hommes qui ſemblent avoir eu le plus de pénétration, ſe ſoient occupez à raiſonner ſur la nature, & qu'aprés tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable d'écrits qu'ils ont faits ſur cette matiére, il ſe trouve qu'on en eſt à recommencer, & que le plus grand fruit qu'on puiſſe tirer de leurs ouvrages, eſt d'y apprendre que la Philoſophie eſt un vain amuſement, & que ce que les hommes en ſçavent, n'eſt preſque rien. Ce qui eſt étrange eſt que l'homme ne connoît pas même ſon ignorance, & que cette ſcience eſt la plus rare de toutes.

Et c'eſt pourquoi quand le commun du monde voit ces grandes Bibliothéques que l'on peut appeller, à quelque choſe prés, le magazin des fantaiſies des hommes, il s'imagine qu'on ſeroit bien-heureux, ou du moins bien habile, ſi on ſçavoit tout ce qui eſt contenu dans ces amas de volumes, & de ne les regarder pas autrement que comme des treſors de lumiére & de vérité.

Mais ils en jugent bien mal. Quand tout cela seroit réüni dans une tête, cette tête n'en seroit ni mieux réglée, ni plus sage, ni plus heureuse. Tout cela ne feroit qu'augmenter sa confusion, & obscurcir sa lumiére. Et aprés tout elle ne seroit guéres différente d'une Bibliothéque extérieure. Car comme on ne peut lire qu'un livre à la fois, & qu'une page dans ce livre; de même celui qui auroit tous les livres dans sa mémoire, ne seroit capable de s'appliquer à chaque heure qu'à un certain livre, & à une certaine partie de ce livre. Tout le reste seroit en quelque sorte autant hors de sa pensée que s'il ne le sçavoit point du tout: & tout l'avantage qu'il en tireroit, est qu'il pourroit quelquefois suppléer à l'absence des livres, en cherchant avec peine en sa mémoire ce qu'elle auroit retenu, encore n'en seroit-il pas si assuré, que s'il prenoit la peine de s'en instruire à l'heure-même dans un livre.

CHAPITRE VIII.

Bornes étroites de la science des hommes: nôtre esprit racourcit tout. La vérité même nous aveugle souvent.

POur comprendre donc ce que c'est que la science des hommes; il faut descendre comme par divers degrez jusques aux bor-

bornes où elle est réduite. Elle seroit peu de chose, quand nôtre esprit seroit capable de s'appliquer tout à la fois à tout ce que nous avons dans la mémoire ; parce que nous ne connoîtrions toûjours que peu de veritez. Cependant, comme je le viens de dire, nous ne sommes capables de connoître qu'un seul objet & une seule vérité à la fois. Le reste demeure enséveli dans nôtre mémoire, comme s'il n'y étoit point. Voila donc déja nôtre science réduite à un seul objet. Mais de quelle maniére encore le connoît-on ? S'il renferme diverses qualitez, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous divisons les choses les plus simples en diverses idées, parce que nôtre esprit est encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes ensemble. Tout est trop grand pour lui. Il faut qu'il racourcisse tout ce qu'il considére, ou qu'il en retranche la plus grande partie pour le proportionner à sa petitesse.

La vûë de nôtre esprit est à peu prés semblable à celle de nôtre corps ; je veux dire qu'elle est aussi superficielle & aussi bornée. Nos yeux ne pénétrent point la profondeur des corps, ils s'arrêtent à la surface. Plus ils étendent leur vûë, plus elle est confuse : & pour voir quelqu'objet éxactement, il faut qu'ils perdent de vûë tous les autres. Que si les objets sont éloignez, ils les réuisent par la foiblesse de l'organe qui en

reçoit l'image, à la petitesse des moindres corps que nous avons prés de nous. Ces masses prodigieuses qu'on appelle des Etoiles, ne sont qu'un point à nos yeux, & ne nous paroissent presque que des étincelles. C'est l'image de la vûë de nôtre esprit. Nous ne connoissons de même que la surface & l'écorce de la plûpart des choses. Nous en détachons comme une feuille délicate pour en faire l'objet de nôtre pensée. Si les objets sont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut nécessairement que nous les considérions par parties, & souvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confusion que nous voulions éviter. *Confusum est quidquid in pulverem sectum est.* S'ils ne sont pas presens à nos sens, nous ne les atteignons souvent qu'en un point, & nous nous formons des idées si foibles & si petites des plus grandes & des plus terribles choses, qu'elles font moins d'impression sur nous que la moindre de celles qui agissent sur nos sens.

Ce n'est pas encore tout: Quoi que ce que nôtre esprit peut comprendre de vérité soit si peu de chose, la possession ne lui en est pas néanmoins ferme ni assurée. Il y est souvent troublé par la défiance & l'incertitude ; & le faux lui paroît revêtu de couleurs si semblables à celles du vrai qu'il ne sçait où il en est. Ainsi il n'embrasse son objet que foiblement & comme en trem-

tremblant, & il ne ſe défend contre cette incertitude que par un certain inſtinct, & un certain ſentiment qui le fait attacher aux véritez qu'il connoît, malgré les raiſons qui ſemblent y être contraires.

Voila donc à quoi ſe reduit cette ſcience des hommes que l'on vante tant, à connoître une à une, un petit nombre de veritez d'une maniére foible & tremblante. Mais de ces véritez combien y en a-t-il peu d'utiles ; & de celles qui ſont utiles en elles-mêmes, combien y en a-t-il peu qui le ſoient à nôtre égard, & qui ne puiſſent devenir des principes d'erreur ? Car c'eſt encore un effet de la foibleſſe des hommes, que la lumiére les aveugle ſouvent auſſi-bien que les ténébres, & que la vérité les trompe auſſi-bien que l'erreur. Et la raiſon en eſt que les concluſions dépendant ordinairement de l'union des veritez, & non d'une verité toute ſeule ; il arrive ſouvent qu'une verité imparfaitement reconnuë, étant priſe par erreur comme ſuffiſante pour nous conduire, nous jette dans l'égarement. Combien y en a-t-il, par éxemple, qui ſe précipitent dans des indiſcrétions par la connoiſſance qu'ils ont de cette verité particuliére, que nous devons la correction au prochain ? Combien y en a-t-il qui autoriſent leur lâcheté par des maximes trés-véritables touchant la condeſcendance chrêtienne.

Si l'on ne voit point de chemin, on s'égare. Si l'on en voit plusieurs, on se confond: & la lumiére de l'esprit qui fait découvrir plusieurs raisons, est aussi capable de nous tromper, que la stupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons souvent par l'impression des autres qui nous communiquent leurs erreurs, & nous nous trompons même quelquesfois lors que nous découvrons les erreurs des autres, parce que nous sommes portez à croire qu'ils ont tort en tout, au lieu qu'ils n'ont souvent tort qu'en partie.

CHAPITRE IX.

Difficulté de connoître les choses dont on doit juger par la comparaison des vrai-semblances. Temerité prodigieuse de ceux qui se croyent capables de choisir une Religion, par l'éxamen particulier de tous les dogmes contestez.

VOici encore un autre inconvenient qui est la source d'un grand nombre d'erreurs. La découverte du vrai dans la plûpart des choses dépend de la comparaison des vrai-semblances. Mais qu'y a-t-il de plus trompeur que cette comparaison? Car ce qui est de soi-même moins

moins vrai-semblable étant mis plus en vûë pas la maniére dont on l'exprime, & étant consideré avec plus d'application ou de passion, est capable de faire beaucoup plus d'impression sur l'esprit, que d'autres choses, qui, quoi qu'appuyées sur des raisons beaucoup plus solides, seroient proposées d'une maniére obscure, & écoutées avec négligence & sans passion. Ainsi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'application, l'inégalité de la passion contrepeze souvent, ou anéantit même entiérement l'avantage que les raisons ont les unes sur les autres en solidité, ou en vrai-semblance.

Cependant l'esprit de l'homme étant si foible, si borné, si étroit, si sujet à s'égarer, est en même tems si presomptueux qu'il n'y a rien dont il ne se puisse croire capable, pourvû qu'il se trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t-il qui soit plus visiblement au dessus de l'esprit & de la lumiére du commun du monde, & particuliérement des simples & des ignorans, que de discerner entre tant de dogmes contestez parmi les Chrêtiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut suivre? Pour decider raisonnablement une seule de ces questions, il faut une étenduë d'esprit trés-grande & trés-rare. Que sera-ce donc quand il s'agit de les decider toutes & de faire le choix d'une Religion sur la compa-

raison des raisons de toutes les Societez chrêtiennes ; Cependant les Auteurs des nouvelles hérésiès ont persuadé à cent millions d'hommes qu'il n'y avoit rien en cela qui surpassât la force de l'esprit des plus simples. C'est même par là qu'ils les ont attirez d'entre le peuple ? Ceux qui les ont suivis ont trouvé qu'il étoit beau de discerner eux-mêmes la véritable Religion par la discussion des dogmes ; & ils ont consideré ce droit d'en juger qu'on leur en attribuoit, comme un avantage considérable que l'Eglise Romaine leur avoit injustement ravi.

On ne doit pas néanmoins chercher ailleurs que dans la foiblesse même de l'homme la cause de cette presomption. Elle vient uniquement de ce que l'homme est si éloigné de connoître la vérité, qu'il en ignore même les marques & les caracteres. Il ne se forme souvent que des idées confuses des termes d'évidence & de certitude ; Et c'est ce qui fait qu'il les applique au hazard à toutes les vaines lueurs dont il est frappé. Tout ce qui lui plaît devient évident. Ainsi aprés qu'un hérétique a comme consacré ses fantaisies par ce titre de veritez certaines & contenuës clairement dans l'Ecriture qu'il leur donne, il étouffe ensuite tous les doutes qui pourroient s'élever contre, & ne se permet pas de les regarder, ou s'il les regarde, c'est en ne les considérant que com-

comme des difficultez, & en leur ôtant par-là la force de faire impression sur son esprit.

CHAPITRE X.

Que le monde n'est presque composé que de gens stupides qui ne pensent à rien. Que ceux qui pensent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cause à la raison. Folie commencée dans la plûpart des hommes.

SI l'esprit humain est peu de chose, même lors qu'il s'agite & qu'il cherche la verité; que sera-ce lors qu'il s'abandonne au poids de son corps, & qu'il n'agit presque que par les sens? Or il n'agit presque que de cette sorte dans la plûpart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enseigne quand elle nous dit, *que l'habitation terrestre abaisse l'esprit qui pense à plusieurs choses.* Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'esprit, qui le rend de lui-même capable de former une grande diversité de pensées, & de comprendre une infinité de divers objets; elle nous fait voir aussi l'état où cet esprit est reduit par l'union avec un corps corrompu & par les nécessitez de la vie presente, qui l'ap-

l'appesantissent tellement, quelque actif, penetrant & étendu qu'il soit de lui-même, qu'elle le resserrent en un trés-petit cercle d'objets grossiers autour desquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent & foible, & qui n'a rien de la noblesse & de la grandeur de sa nature. En effet si l'on fait reflexion sur tous les hommes du monde, on trouvera qu'ils sont presque tous plongez dans une telle stupidité, que si elle n'éteint pas entiérement leur raison, elle leur en laisse si peu d'usage, que c'est une chose étonnante comment une ame peut être reduite à une telle brutalité. A quoi pense un Canibale, un Yroquois, un Brasilien, un Negre, un Caphre, un Groenlandien, un Lapon tout le tems de sa vie? A chasser, à pêcher, à danser, à se vanger de ses ennemis.

Mais sans aller chercher si loin des éxemples de la stupidité des hommes: à quoi pensent la plûpart des gens de travail? à leur ouvrage, à manger, à boire, à dormir, à tirer ce qui leur est dû, à payer la taille, & à un petit nombre d'autres objets. Ils sont comme insensibles à tous les autres, & l'accoûtumance qu'ils ont de tourner dans ce petit cercle, les rend incapables de rien concevoir au de là. Si on leur parle de Dieu, de l'Enfer, du Paradis, de la Religion, des Regles de la Morale; ou ils n'entendent point, ou ils oublient en un

un moment ce qu'on leur dit, & leur eſprit rentre auſſi-tôt dans ce cercle d'objets groſſiers auſquels il eſt accoûtumé. S'ils ſont infiniment éloignez par leur nature, de celle des bêtes, telle qu'elle eſt en effet, ils ſont trés-peu differens de l'idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une bête, eſt un certain animal qui penſe; mais qui penſe peu, qui n'a que des idées confuſes & groſſieres; & qui n'eſt capable de concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. Ainſi nous concevons un cheval comme un animal qui penſe à manger, à dormir, à courir, à retourner à ſon étable. Cette idée n'eſt pourtant pas celle d'un cheval; car une machine ne penſe point: mais c'eſt proprement celle d'un homme ſtupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajoûter encore beaucoup de penſées pour en former celle d'un Tartare.

Cependant ce nombre de gens qui ne penſent preſque point, & qui ne ſont occupez que des néceſſitez de la vie preſente, eſt ſi grand, que celui des gens dont l'eſprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'eſt preſque rien en comparaiſon. Car ce nombre de ſtupides comprend dans le Chriſtianiſme même, preſque tous les gens de travail, preſque tous les pauvres, la plûpart des femmes de baſſe condition, tous les enfans. Tous ces gens ne penſent preſques à rien durant leur vie, qu'à ſatisfaire

faire aux néceſſitez de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à acheter; & encore ils ne forment ſur tous ces objets que des penſées aſſez confuſes. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui ſont plus barbares, il comprend les peuples entiers, ſans aucune diſtinction.

Il eſt certain que les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, penſent moins que les autres, & le travail rend leur ame plus peſante: les richeſſes au contraire qui donnent un peu plus de loiſir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres, les emplois d'eſprit qui les obligent de traiter enſemble, les réveillent un peu, & empêchent que leur ame ne tombe dans une ſi grande ſtupidité. L'eſprit d'une femme de la Cour eſt plus remué & plus actif que celui d'une païſanne: & celui d'un Migiſtrat que celui d'un artiſan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a auſſi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité: de ſorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une ſtupidité ſimple, que dans cette activité pleine de déguiſement & d'artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foibleſſe de nôtre eſprit, il faut encore conſidérer que quelque vrayes que ſoient ſes penſées, il en eſt ſouvent ſeparé avec violence par le déréglement naturel de ſon imagi-

imagination. Une mouche qui paſſera devant ſes yeux eſt capable de le diſtraire de la contemplation la plus ſérieuſe. Cent idées inutiles qui viennent à la traverſe, le troublent & le confondent malgré qu'il en ait. Et il eſt ſi peu maître de lui-même, qu'il ne ſçauroit s'empêcher de jetter au moins la vûë ſur ces vains phantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raiſon cet état un commencement de folie ? Car comme la folie achevée conſiſte dans le déréglement entier de l'imagination, qui vient de ce que les images qu'elle preſente, ſont ſi vives, que l'eſprit ne diſtingue plus les fauſſes des véritables ; de même la force qu'elle a de preſenter ces images à l'eſprit, ſans le congé & ſans l'aveu de la volonté, eſt une folie commencée ; & pour la rendre entiére, il ne faut qu'augmenter la chaleur du cerveau de quelques degrez, & rendre les images un peu plus vives. De ſorte qu'entre l'état du plus ſage homme du monde, & celui d'un fou achevé, il n'y a de différence que de quelques degrez de chaleur & d'agitation d'eſprits. Et nous ne ſommes pas ſeulement obligez de reconnoître que nous ſommes capables de la folie ; mais il faut avouer de plus que nous la ſentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, ſans que nous ſçachions à quoi il tient qu'elle ne s'achéve par un entier renverſement de nôtre eſprit. CHA-

CHAPITRE XI.

Foiblesse de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raison. Peu de gens vivent par raison. La volonté ne sçauroit résister à des impulsions dont nous sçavons la fausseté. Les passions viennent de foiblesse. Besoin que l'ame a d'appui.

MAis quoi que la raison soit foible au point où nous l'avons representée, ce n'est encore rien au prix de la foiblesse de l'autre partie de l'homme qui est sa volonté. Et l'on peut dire en les comparant ensemble, que sa raison fait sa force, & que sa foiblesse consiste dans l'impuissance où sa volonté se trouve, de se conduire par la raison.

Il n'y a personne qui ne demeure d'accord que la raison nous est donnée pour nous servir de guide dans la vie; pour nous faire discerner les biens & les maux, & pour nous régler dans nos desirs & dans nos actions. Mais combien y en a-t-il peu qui l'employent à cet usage, & qui vivent, je ne dis pas selon la vérité & la justice, mais selon leur propre raison toute aveugle & toute corrompuë qu'elle est? Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos pas-

paſſions qui nous emportent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans Pilote: & ce n'eſt pas la raiſon qui ſe ſert des paſſions, mais les paſſions qui ſe ſervent de la raiſon pour arriver à leur fin. C'eſt tout l'uſage que l'on en fait ordinairement.

Souvent même la raiſon n'eſt pas corrompuë. Elle voit ce qu'il faudroit faire, & elle eſt convaincuë du néant des choſes qui nous agitent, mais elle ne ſçauroit empêcher l'impreſſion violent qu'elles font ſur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel en déplorant & en condamnant cette miſérable coûtume, & ſe blâmant eux-mêmes de la ſuivre? Mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriſer le jugement de ces fous qui les euſſent traitez de lâches s'ils euſſent obéï à la raiſon. Combien de gens ſe ruïnent en folles dépenſes & ſe réduiſent à des miſéres extrémes, parce qu'ils ne ſçauroient réſiſter à la fauſſe honte de ne faire pas comme les autres?

Qu'y a-t-il de plus aiſé que de convaincre les hommes du peu de ſolidité de tout ce qui les attire dans le monde? Cependant avec tous ces raiſonnemens, le phantôme de la réputation, la chimére des honneurs & du rang, & mille autres choſes auſſi vaines, les emportent & les renverſent, parce que leur ame n'a point de force, de ſolidité, ni de fermeté. Que

Que diroit-on d'un soldat qui étant averti que dans un spectacle où l'on representeroit un combat, les canons & les mousquets ne sont point chargez à balle, ne laisseroit pas de baisser la tête & de s'enfuir au premier coup de mousquet? Ne diroit-on pas que sa lâcheté approcheroit de la folie? Et n'est-ce pas cependant ce que nous faisons tous les jours? On nous avertit que les discours & les jugemens des hommes sont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent de rien servir; qu'ils ne peuvent nous ravir aucuns de nos biens, ni soulager aucuns de nos maux. Et néanmoins ces discours & ces jugemens ne laissent pas de nous renverser, & de faire sortir nôtre ame de son assiette. Une grimace, une parole de chagrin nous mettent en colére, & nous nous préparons à les repousser comme si c'étoit quelque chose de bien redoutable. Il faut nous flater & nous caresser comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur. Autrement nous jettons des cris à nôtre mode comme les enfans à la leur.

Il est certain que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occasions, vient de quelque passion qui les posséde. Mais les passions mêmes viennent de foiblesse, & du peu d'attache que leur ame a aux biens véritables & solides. Et pour le comprendre il faut considérer que comme

ce

ce n'eſt pas une foibleſſe à nôtre corps d'avoir beſoin de la terre pour ſe ſoûtenir, parce que c'eſt la condition naturelle de tous les corps ; mais que l'on ne dit qu'il eſt foible que lors qu'il a beſoin d'appuis étrangers ; qu'il le faut porter, ou qu'il lui faut un bâton, & que le moindre vent eſt capable de renverſer : de même ce n'eſt pas une foibleſſe à l'ame d'avoir beſoin de s'appuyer ſur quelque choſe de véritable & de ſolide, & de ne pouvoir pas ſubſiſter comme ſuſpenduë en l'air ſans être attachée à aucun objet : ou ſi c'eſt une foibleſſe, elle eſt eſſentielle à la créature, qui ne ſuffiſant pas à elle même, a beſoin de chercher ailleurs le ſoûtien qu'elle ne trouve pas en ſoi.

Mais la foibleſſe véritable de l'ame conſiſte en ce qu'elle s'appuye ſur le neant, comme dit l'Ecriture, & non ſur des choſes réelles & ſolides ; ou que ſi elle s'appuye ſur la vérité, cette vérité ne lui ſuffit pas, & n'empêche pas qu'elle n'ait encore beſoin de mille autres ſoûtiens, par la ſouſtraction deſquels elle tombe incontinent dans l'abattement. Elle conſiſte en ce que le moindre ſouffle eſt capable de la faire ſortir de l'état de ſon repos, que les moindre bagatelles l'ébranlent, l'agitent, la tourmentent, & qu'elle ne peut reſiſter à l'impreſſion de mille choſes dont elle reconnoît elle-même la fauſſeté & le neant.

CHAPITRE XII.

Consideration particuliére sur la vanité des appuis que l'ame se fait pour se soûtenir.

CE que nous venons de dire est une image racourcie de la foiblesse de l'homme : & il est bon de la considerer plus en détail pour en remarquer les differens traits.

Quoi que l'homme ne puisse trouver en cette vie de véritable repos : il est certain qu'il n'est pas aussi toûjours dans l'abattement & dans le desespoir. Son ame prend par néceſſité une certaine consistence, par ce qu'il est si foible & si inconstant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grands maux s'adoucissent par le tems. Le sentiment s'en perd & s'en évanouït. La pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produisent que des secousses passageres, dont le mouvement se ralentit peu à peu jusqu'à-ce qu'il cesse entiérement.

L'ame trouve donc enfin quelque sorte de repos, & c'est une chose commune à tous les hommes d'avoir en quelques tems de leur vie une assiette tranquille. Mais cette assiette

aſſiette eſt ſi peu ferme, qu'il ne faut preſque rien pour la troubler.

La raiſon en eſt que l'homme ne s'y ſoûtient pas par l'attache à quelque vérité ſolide qu'il connoiſſe clairement ; mais qu'il s'appuye ſur quantité de petits ſoûtiens, & qu'il eſt comme ſuſpendu par une infinité de fils foibles & déliez, à un grand nombre de choſes vaines & qui ne dépendent pas de lui : de ſorte que comme il y a toûjours quelqu'un de ces fils qui ſe rompt, il tombe auſſi en partie & reçoit une ſecouſſe qui le trouble. On eſt porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs dont on eſt environné, car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y rëüſſit ordinairement. On eſt porté par l'obéïſſance & l'affection de ſes domeſtiques ; par la protection des Grands ; par de petits ſuccés ; par des louanges ; par des divertiſſemens ; par des plaiſirs. On eſt porté par les occupations qui amuſent ; par les eſpérances que l'on nourrit, par les deſſeins que l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On eſt porté par les curioſitez d'un cabinet, par un jardin, par une maiſon des champs. Enfin il eſt étrange à combien de choſes l'ame s'attache, combien il lui faut de petits appuis pour la tenir en repos.

On ne s'apperçoit pas pendant que l'on poſſede toutes ces choſes, combien on en eſt dépendant. Mais comme elles viennent

ſouvent à manquer, on reconnoît par le trouble que l'on en reſſent, que l'on y avoit une attache effective, un verre caſſé nous impatiente ; nôtre repos en dépendoit donc? Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous pénétre juſqu'au vif; l'eſtime de cet impertinent, ou au moins l'ignorance de ce jugement faux qu'il fait de nous, contribuoit donc à nôtre tranquilité ? Elle nous portoit & nous ſoûtenoit ſans que nous y penſaſſions.

Non ſeulement nous avons beſoin continuellement de ces vains ſoûtiens; mais nôtre foibleſſe eſt ſi grande qu'ils ne ſont pas capables de nous ſoûtenir long tems. Il en faut changer : Nous les écraſerions par nôtre poids. Nous ſommes comme des oiſeaux qui ſont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer ſans mouvement, ni preſque en un même lieu, parce que leur appui n'eſt pas ſolide, & que d'ailleurs ils n'ont pas aſſez de force & de vigueur en eux pour réſiſter à ce qui les porte en bas : de ſorte qu'il faut qu'ils ſe remuent continuellement, & par de nouveaux battemens de l'air ils ſe font ſans ceſſe un nouvel appui : Autrement s'ils ceſſoient d'uſer de cet artifice que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choſes peſantes. Nôtre foibleſſe ſpirituelle a des effets tous ſemblables. Nous nous appuyons

ſur

sur les jugemens des hommes, sur les plaisirs des sens, sur les consolations humaines, comme sur un air qui nous soûtient pour un tems. Mais parce que toutes ces choses n'ont point de solidité, si nous cessons de nous remuer & de changer d'objet, nous tombons dans l'abatement & dans la tristesse. Chaque objet en particulier n'est pas capable de nous soûtenir. C'est par des changemens continuels que l'ame se maintient dans un état supportable, & qu'elle s'empêche d'être accablée par l'ennui & le chagrin. Ainsi ce n'est que par artifice qu'elle subsiste. Elle tend par son propre poids au découragement & au desespoir. Le centre de la nature corrompuë est la rage & l'enfer. On le porte en quelque sorte en soi-même dés cette vie, & ce n'est que pour s'empêcher de le sentir que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-même de tant d'objets extérieurs. Pour l'y enfoncer tout à fait, il ne faut que la separer de tous ses objets, & la reduire à ne penser qu'à elle-même. Et comme c'est proprement ce que fait la mort, elle precipiteroit tous les hommes dans ce centre malheureux, si Dieu par sa grace toute-puissante, n'avoit donné à quelques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le Ciel.

CHAPITRE XIII.

Que tout ce qui paroît de grand, dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas véritablement à Dieu n'eſt que foibleſſe.

Il n'eſt pas moins vrai de la volonté de l'homme conſidérée en elle-même & ſans le ſecours de Dieu, que de ſon eſprit & de ſon intelligence, que ce qui paroît de plus grand n'eſt que foibleſſe; & que les noms de force & de courage, par leſquels on releve certaines actions & certaines diſpoſitions de l'ame, nous cachent les plus grandes lâchetez & les plus grandes baſſeſſes. Ce que nous prenons pour courſe, eſt une fuite; pour élevation, eſt une chute; pour fermeté, eſt légéreté. Cette immobilité & cette roideur inflexible qui paroît en quelques actions, n'eſt qu'une dureté produite par le vent des paſſions qui enfle ceux qu'elles poſſedent comme des ballons. Quelquefois ce vent les éleve en haut, quelquefois il les precipite en bas. Mais en haut & en bas ils ſont également legeres & foibles.

Qu'eſt-ce qui porte tant de gens à ſuivre la profeſſion des armes, dans laquelle il faut par néceſſité s'expoſer à tant de hazards & ſouffrir tant de fatigues? Eſt-ce le

deſir

desir de servir leur Prince, ou leur païs? Ils n'en ont pas souvent la moindre pensée. C'est l'impuissance de mener une vie reglée. C'est la fuite du travail ou leur condition les engage. C'est l'amour de ce qu'il y a de licentieux dans la vie des soldats, C'est la foiblesse de leur esprit, & l'illusion de leur imagination qui les flatte par de fausses espérances, & qui leur representant d'une maniére vive les maux qu'ils veulent éviter, leur cache ceux ausquels ils s'exposent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'assaut avec tant de fierté, méprise serieusement la mort & qu'il considére fort la justice de la cause qu'il soûtient. Il est possedé de la crainte des jugemens qu'on feroit de lui s'il reculoit; & ces jugemens le pressent comme un ennemi, & ne lui permettent pas de penser à autre chose. Voila la source de ce grand courage.

Pour en être convaincu on n'a qu'à considerer ces gens que l'on fait passer pour des éxemples de la force & de la générosité humaine, dans les endroits de leur vie où ils on été dépourvûs de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuses & éclatantes. On y voit ces prétendus Heros qui sembloient braver la mort, & se moquer des choses les plus terribles, renversez par le moindre accident, & reduits à témoigner

honteusement leur foiblesse. Qu'on regarde cet Alexandre, qui avoit fait trembler toute la terre, & qui dans les combats avoit si souvent affronté la mort, attaqué d'une maladie mortelle dans Babylone: A peine la mort lui paroît-elle à découvert, qu'il remplit tout son Palais de Devins & de Devineresses & de Sacrificateurs. Il n'y a point de sotte superstition où il n'ait recours pour se défendre de cette mort qui le menace, & qui l'emporte enfin aprés l'avoir auparavant terrassé de son seul aspect, & l'avoir reduit aux plus grandes bassesses. Pouvoit-il mieux les faire voir quand il sembloit la mépriser, c'est qu'il s'en croyoit bien éloigné, & que les passions dont il étoit transporté, lui mettoient comme un voile devant ses yeux qui l'empêchoit de la voir.

Et que l'on ne croye pas qu'il y ait plus de véritable force dans ceux d'entre les Payens qui ne semblent pas s'être demantis, & qui sont morts en apparence avec autant de courage qu'ils avoient vécu. De quelques pompeux éloges que les Philosophes relevent à l'envi la mort de Caton, ce n'est qu'une foiblesse éfective qui l'a porté à cette brutalité, dont ils ont fait le comble de la générosité humaine. C'est ce que Ciceron découvre assez, lors qu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût, plûtôt que de voir le visage du Tyran.* C'est donc la crainte de voir le visage de Cesar qui lui a inspiré cet-

te résolution desespérée. Il n'a pû souffrir de se voir soûmis à celui qu'il avoit tâché de ruïner, ni de le voir triompher de sa vaine résistance. Et ce n'a été que pour chercher dans la mort un vain azyle contre ce phantôme de Cesar victorieux, qu'il s'est porté à violer toutes les loix de la nature. Seneque qui en fait son Idole, ne lui attribuë pas un autre mouvement quand il lui fait dire : *Puis que les affaires du genre humain sont déséspérées, mettons Caton en sûreté.* Il ne pensoit donc qu'à sa sûreté. Il ne songeoit qu'à s'ôter de devant les yeux un objet que sa foiblesse ne pouvoit souffrir. Ainsi au lieu de dire comme Seneque, qu'il mit en liberté avec violence *cet esprit généreux, qui méprisoit toute la puissance des hommes*, GENEROSUM *illum contemptorem que omnis potentiæ spiritum ejecit*; il faut dire que par une foiblesse pitoyable il succomba à un objet que toutes les femmes & tous les enfans de Rome souffrirent sans peine : & que la terreur qu'il en eut, fut si violente, qu'elle le porta à sortir de la vie par le plus grand de tous les crimes.

Ces morts tranquilles & où il ne paroît aucune fureur, comme celle de Socrate, pourroient paroître plus généreuses. Mais toute cette tranquilité étoit pourtant bien peu de chose, puis qu'elle ne venoit que d'ignorance & d'aveuglement. Socrate ne croyoit pas se devoir effrayer de la mort,

parce, disoit-il, qu'il ne sçavoit si c'étoit un bien ou un mal; mais il faisoit voir par là qu'il avoit bien peu de lumiére. Car n'est-ce pas un malheur terrible que de ne sçavoir pas en entrant dans un état éternel, s'il doit être ou heureux ou malheureux? Et ne faut-il pas avoir une insensibilité monstreuse pour n'être point touché de cette effroyable incertitude, & pour être capable, lors que l'on est sur le point d'en faire l'essai, de prendre encore plaisir à discourir avec ses amis, & à joüir de la vaine satisfaction que donnent les sentimens d'affection & d'estime qu'il nous font paroître. Voila néanmoins ce qui a occupé l'esprit de Socrate dans le plus beau jour de sa vie, au jugement des Philosophes, qui est celui de sa mort.

CHAPITRE XIV.

Foiblesse de l'homme dans ses vices, & dans ses defauts. Nulle force qu'en Dieu.

SI les vertus purement humaines ne sont que foiblesse, que doit-on juger des vices? Quelle plus grande foiblesse que celle d'un ambitieux? Il néglige tous les biens réels & solides de la vie, il s'engage à mille dangers, & à mille traverses, parce

ce qu'il ne peut ſouffrir qu'un autre ait ſur lui quelque vaine prééminence. Quelle foibleſſe que de regarder comme nous faiſons avec complaiſance, mille choſes ridicules, lors même que nous ſommes perſuadez qu'elles le ſont ? Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu que c'eſt une baſſeſſe de ſe croire digne d'eſtime, parce qu'on eſt bien vétu, qu'on eſt bien à cheval, qu'on eſt juſte à placer une balle, qu'on marche de bonne grace. Cependant, combien y en a-t-il peu qui ſoient au deſſus de ces choſes là, & qui ne ſoient pas flattez quand on les en louë ?

Peut-on s'imaginer une plus grande foibleſſe que celle qui fait trouver tant de goût dans les divertiſſemens du monde ? Car eſt-il poſſible de réduire une ame à un état plus bas, & plus indigne d'elle que de lui interdire toute autre penſée, pour ne l'occuper que du ſoin de conduire le corps qu'elle anime ſelon la cadence d'un inſtrument de muſique, ou de ſuivre des bêtes, qui courent aprés d'autres bêtes ? Cependant, c'eſt preſque là tout ce qui fait le divertiſſement des Princes & des Grands. Cette privation de toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un objet groſſier, vain & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions où la raiſon a beau-

coup de part, le lassent & l'incommodent, & sa pente est de se réduire autant qu'il peut à la condition des bêtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour se dissimuler sa propre foiblesse, mais quoi qu'il fasse, il ne laisse pas de la sentir: toute son application est à y chercher des remédes, mais il se conduit avec si peu de lumiére dans cette recherche, qu'au lieu de la diminuer il l'augmente. Le but des ambitieux & des voluptueux n'est en effet que de soûtenir leur propre foiblesse par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par l'éclat & par l'autorité, les voluptueux par les plaisirs. Les uns & les autres cherchent à satisfaire à leur indigence; mais ils y réüssissent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs besoins & leurs nécessitez, & leur foiblesse par conséquent. Qu'est-ce qui distingue, dit Saint Chrysostome, les Anges de nous, sinon qu'ils ne sont pas pressez de besoins comme nous? Ainsi ceux qui en ont moins, approchent plus de leur état; & ceux qui en ont plus, en sont les plus éloignez. *Celui qui a besoin de beaucoup de choses*, dit encore ce même Pére, *est esclave de beaucoup de choses, il est lui-même serviteur de ses serviteurs, & il en dépend plus qu'ils ne dépendent de lui.* De sorte que l'augmentation des biens & des honneurs de ce monde ne faisant qu'augmenter les servitudes & les dé-

Chrys. hom. 79. in Joan. p. 413.

dépendances, nous réduit ainſi à une miſére plus effective.

Ne cherchons donc point de force dans la nature de l'homme. De quelque côté que nous la regardions, nous n'y trouverons que foibleſſe & qu'impuiſſance. C'eſt en Dieu ſeul, & dans ſa grace qu'il la faut chercher. C'eſt lui ſeul qui peut éclairer ſes ténébres, affermir ſa volonté, ſoûtenir ſa vie temporelle autant de tems qu'il veut, & changer enfin les infirmitez de ſon ame & de ſon corps en un état éternel de gloire & de force. Tout ce que nous avons dit de la foibleſſe de l'homme ne ſert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le ſoûtient. Car quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre une créature ſi corrompuë, ſi foible & ſi miſérable, victorieuſe d'elle-même & des Démons; pour l'élever au deſſus de toutes choſes, & pour lui faire ſurmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible? *Magna gratia opus eſt, ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus vincatur hic mundus.*



CHAPITRE XV.

La foiblesse de l'homme paroît encore davantage, en quelque sorte, dans ceux qui sont à Dieu.

MAis s'il est vrai que rien ne fait mieux voir la puissance de la grace, que la foiblesse de l'homme, on peut dire aussi que rien ne découvre tant la foiblesse de l'homme, que la grace même ; que les infirmitez de la nature sont en quelque sorte plus visibles dans ceux que Dieu en a le plus favorisez. Il n'est pas si étrange que des gens environnez de ténébres, qui ne sçavent ce qu'ils sont, ni ce qu'ils font, & qui ne suivent que les impressions de leurs sens, ou les caprices de leur imagination, paroissent legers, inconstans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairez par de si pures lumiéres, à qui il a découvert la double fin & la double éternité de bonheur ou de misére qui les attend ; qui ont l'esprit rempli de ces grands & effroyables objets, d'un Enfer, des Démons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont préféré Dieu à toutes choses : Qui ne croiroit, dis-je, qu'ils seroient incapables d'être touchez des bagatelles du mon-

monde ? Cependant il n'en eſt pas ainſi : Leur cœur ne laiſſe pas d'être encore ſouvent trés-ſenſible aux moindres choſes. Une réception un peu froide, une parole incivile les ébranle. Ils ſuccombent quelquefois à des tentations trés-légéres, au même tems que Dieu leur fait la grace de ſurmonter les plus grandes. Ils ſe voyent encore ſujets à mille paſſions, à mille penſées, à mille mouvemens déraiſonnables. Les niaiſeries du monde les viennent troubler dans leurs méditations les plus ſérieuſes. S'ils ne tombent pas tout à fait dans le précipice des crimes, ils ſentent en eux-mêmes un poids & une pente qui les y porte, & ils ſentent en même tems qu'ils n'ont aucune force pour s'empêcher d'y tomber, & que ſi Dieu les abandonnoit à eux-mêmes, ils y ſeroient en un moment entraînez.

Ainſi ce ſont eux proprement qui voyent leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophete : *Ego vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde ſont pauvres & foibles ſans le ſçavoir. Un malade ne ſent bien la perte de ſes forces que quand il les veut éprouver. Ce n'eſt qu'en faiſant effort pour réſiſter à un torrent qui nous emporte, que l'on en connoît la violence. Il n'y a donc que les gens de bien qui puiſſent bien connoître leur foibleſſe, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la ſurmonter. Et

quoi qu'ils la ſurmontent en effet dans les choſes les plus importantes, c'eſt néanmoins avec tant d'imperfections & tant de defauts: & ils voyent en même tems tant d'autres choſes où ils ne la ſurmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de ſujet d'être convaincus de leur miſere.

Ce ne ſont donc pas ſeulement les moins éclairez, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles qui doivent dire à Dieu: *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je ſuis foible*. Ce ſont les plus forts & les plus parfaits; & ceux qui ont reçû de Dieu plus de graces & plus de lumiére. Car le propre effet de cette lumiére eſt de les penetrer davantage du ſentiment de leur baſſeſſe & de leur miſere, de leur faire reconnoître devant Dieu qu'ils ne ſont que ténébres dans leur eſprit, que foibleſſe & inconſtances dans leur volonté; que leur vie n'eſt qu'une image qui paſſe, & une vapeur qui ſe diſſipe. C'eſt cette lumiére qui leur fait crier à Dieu avec le Prophete: *Mon être n'eſt qu'un néant devant vous*: ET SUBSTANTIA *mea tanquam nihilum ante te*, & qui leur ôtant ainſi toute confiance en leurs propres forces, & les rendant vils & anéantis devant leurs propres yeux, les remplit en même tems d'admiration de la puiſſance infinie de Dieu, & de l'abîme incompréhenſible de ſa ſageſſe; & les porte ainſi à ſe jetter entre ſes bras par une humble con-

confiance, en reconnoiſſant qu'il n'y a que lui qui les puiſſe ſoûtenir parmi tant de langueurs & de foibleſſes ; qui les puiſſe delivrer de tant de maux ; qui les puiſſe rendre victorieux de tant d'ennemis ; & enfin que c'eſt en lui ſeul qu'ils peuvent trouver la force, la ſanté, & la lumiére qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes, ni dans toutes les autres créatures.





SECOND TRAITÉ

De la soûmission à la volonté de Dieu.

PREMIE'RE PARTIE.

Doce me facere volontatem tuam, quia Deus meus es tu.

CHAPITRE I.

Que la vie Payenne c'est de suivre sa propre volonté, & la vie Chrêtienne de suivre celle de Dieu.

LA différence la plus générale que l'Ecriture mette entre les justes & les pécheurs, est que les uns marchent dans les voyes de Dieu, & que les autres marchent dans leurs propres voyes. C'est pourquoi elle renferme tous les desordres ausquels les Payens ont été abandonnez par la Justice de

de Dieu, dans ce ſeul mot qui les comprend tous: *Dimiſit omnes Gentes ingredi vias ſuas.* IL A LAISSE' *toutes les nations marcher dans leurs voyes.* Et le Prophete au contraire renferme toutes les inſtructions que JESUS-CHRIST devoit donner au monde dans cette ſeule parole; qu'il nous enſeigneroit ſes voyes: *Et docebit nos vias ſuas.*

Or pour ſçavoir ce que c'eſt que marcher dans ſes propres voyes, il ne faut que conſidérer ce que dit Saint Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foi, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leur ſens, & qu'ils ſuivoient les volontez de la chair & de leurs penſées? *Ambulantes in vanitate ſenſus ſui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Et pour ſçavoir au contraire ce que c'eſt que de marcher dans les voyes de Dieu, il ne faut que conſidérer ce paſſage de S. Pierre, où parlant de ce que ſe doivent propoſer les Fideles convertis, il dit qu'ils doivent ſe réſoudre de paſſer tout le reſte de leur vie à ſuivre la volonté de Dieu, & non les deſirs des hommes. *Ut jam non deſideriis hominum, ſed voluntate Dei quod reliquum eſt in carne, vivat temporis.* Ainſi ſuivre ſa volonté propre c'eſt marcher dans ſa voye & vivre en Payen; & ſuivre la volonté de Dieu, c'eſt marcher dans la voye de Dieu, & vivre en Chrêtien.

C'eſt pourquoi le premier mouvement

que

que la grace inspira à Saint Paul parfaitement converti, fut de lui faire dire à Jesus-Christ : *Seigneur que vous plaît-il que je fasse ? Domine quid me vis facere ?* Et ce mouvement renferma un renoncement à toute sa vie passée, dans laquelle il n'avoit suivi que ses inclinations, une résolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, & un desir sincére de la connoître. De sorte qu'elle comprenoit en quelque maniére toutes les vertus que Saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire dans son tems.

Or ce que l'esprit de Dieu fit dire à Saint Paul, doit être dit par chaque Chrêtien, & il n'y en a aucun qui ne soit obligé d'imiter l'Apôtre en disant à Dieu : *Seigneur que vous plaît-il que je fasse ?* Il ne suffit pas de le dire au commencement de sa conversion ; il faut même renouveller sans cesse cette protestation dans la suite de sa vie ; parce que la volonté propre qui n'est pas morte en nous, tâche toûjours de reprendre son empire, & bannir le régne de celle de Dieu.

Il faut toûjours desirer de connoître la volonté de Dieu, parce que nôtre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toûjours desirer de la suivre, parce que nôtre concupiscence ne cesse point de nous

en

en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce desir & cette protestation de vouloir obéïr à Dieu, ne soient pas steriles, & ne demeurent pas dans une simple idée sans effet, il est utile de méditer serieusement ce que c'est que de suivre la volonté de Dieu, & de quelle sorte il faut pratiquer ce devoir essentiel de la vie Chrêtienne dans toutes les rencontres de la vie. Et pour cela il faut premiérement sçavoir ce que c'est que la volonté de Dieu, que nous voulons suivre.

CHAPITRE II.

Deux maniéres de considérer la volonté de Dieu, comme regle de nos actions, comme cause de tous les évenemens. Explication de la premiére maniére. On possede quelquefois la charité sans le sçavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.

L'Ecriture Sainte, & la doctrine de l'Eglise nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux maniéres. Premiérement comme la regle de nos devoirs, qui nous prescrit ce que nous devons faire; qui nous montre les dispositions où nous devons être; qui nous découvre ce que nous devons desirer, ce que nous

nous devons fuïr, où nous devons tendre, qui condamne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement comme la cause de tout ce qui se fait dans le monde à l'exception du péché; qui produit efficacement tout ce qui est bon; & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiére maniére, l'Ecriture lui donne divers noms qui ne marquent tous que la même chose. C'est cette *Loi éternelle* dont parle si souvent Saint Augustin, qui deffend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conserver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les créatures corporelles & inanimées, lui défend d'attacher son amour à aucune autre chose qu'au souverain être; puis qu'il ne le peut faire sans sortir de son ordre, & sans s'abaisser au dessous des choses qui lui sont inferieures ou égales. C'est cette *justice divine* qui brille dans nos esprits, comme dit le même Saint Augustin; qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât nôtre amour. Ce n'est qu'en aimant & en suivant cette justice, que les hommes sont justes; & qu'en s'en éloignant, qu'ils sont injustes & pécheurs.

Ce sont ces *jugemens* & ces *justifications* dont David parle si souvent, c'est à dire les regles & les ordonnances justes & saintes qui instruisent l'homme de ce qu'il doit faire,

faire, & qui sont écrites dans Dieu même, parce qu'elles ne sont autre chose que sa volonté toute juste & toute équitable. C'est cette *sagesse* dont parle le Sage dans tous les Livres, qu'il faut sans cesse desirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous sert de guide dans nôtre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. *Omis sapientia à Domino Deo est, & cum illo fuit semper, & est ante ævum.*

Ce sont ces *preceptes* que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toûjours devant les yeux, & de conserver dans nôtre cœur; qui doivent marcher avec nous; qui ne nous doivent point quiter dans le sommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos pensées à nôtre réveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cum ambulaveris gradiantur tecum, cum dormieris custodiant te, & evigilans loquere cum eis.*

C'est cette *lumiére* qui fait que nous sommes *enfans de lumiére*, & qui fait que les uns marchent dans les ténébres & les autres dans la lumiére, selon qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils la suivent. *Quia mandatum lucerna est, & lex lux.*

C'est cette *vérité*, selon laquelle il est dit des justes? qu'ils *marchent dans la verité*, qu'ils *sont dans la vérité*, & qu'ils *font la vérité*. Enfin c'est Dieu même, puis que tous ces noms ne signifient que la volonté de Dieu,

Dieu, & que la volonté de Dieu est Dieu même.

Cette justice, cette loi, cette vérité divine nous est manifestée par l'Ecriture Sainte, & principalement par l'Evangile. Et c'est un des sens de ce verset de Saint Paul : *Justitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Mais la revelation exterieure ne sert de rien, si Dieu n'éclaire intérieurement nos esprits, s'il ne luit en eux comme vérité & comme lumiére, & s'il ne leur découvre la beauté de sa justice. Et c'est pourquoi il est dit, *qu'il y a une veritable lumiére qui éclaire tout homme qui vient au monde* : ERAT *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* : c'est à dire, que les hommes ne sont éclairez qu'autant qu'il plaît à cette lumiére divine & increéée, de luire dans leurs esprits.

C'est en suivant cette justice, en s'y conformant, en l'aimant, en la desirant, que les hommes justes croissent en justice. C'est en s'en éloignant qu'ils sont injustes, méchans, corrompus, déreglez, parce que cette justice est l'ordre essentiel, la vertu essentielle, la sainteté essentielle. Et comme cette Justice est Dieu même, il est clair que l'amour de cette Justice est l'amour de Dieu ; que c'est la même chose que la charité, & qu'agir par l'amour de la justice, c'est agir par charité & par principe d'amour de Dieu.

Et par là on peut voir qu'on possede quelquefois la charité, & qu'on agit par principe de charité, sans le sçavoir; qu'on est quelquefois sans charité, & que l'on agit sans charité, quand on croit en être vivement touché. Car il y a des personnes qui ne sentant point de devotion sensible envers l'humanité de J. CHRIST, & lisant quelquefois sa Passion sans attendrissement & sans ferveur, s'imaginent qu'elles n'aiment pas JESUS-CHRIST, parce que leur amour n'est pas accompagné de cette devotion sensible. Mais si ces personnes ont une grande horreur de l'injustice & du peché, si elles aiment la Justice & la Loi de Dieu, si elles la trouvent juste & sainte, si elles y obéïssent avec amour, & qu'elles ne voulussent pas même pécher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment veritablement JESUS-CHRIST comme Dieu, parce qu'il est cette Justice, cette Sagesse, cette Loi éternelle qu'elles aiment. Il y en a au contraire qui ressentent quelquefois des mouvemens sensibles pour JESUS-CHRIST, qui versent des larmes en lisant ce qu'il a souffert pour nous, & qui néanmoins n'ont aucun véritable amour de Dieu; parce qu'ils n'aiment point *la justice & le jugement*, comme parle l'Ecriture, qu'ils ne sont point penetrez d'un certain sentiment qui fait trouver la loi de Dieu toute aimable, & toute juste, & qui nous y soûmet avec amour.

CHA-

CHAPITRE III.

Combien David étoit touché de l'amour de la Loi de Dieu. Excellence du Pseaume Beati immaculati.

C'est de l'amour de la Loi de Dieu que David étoit vivement touché, lors qu'il s'écrie dans ses Pseaumes: La Loi de Dieu est toute pure, elle attire les ames par sa beauté: *Lex domini immaculata convertens animas.* Les Ordonnances de Dieu sont fidelles, on n'est jamais trompé en les suivant. Elles donnent la sagesse, non aux orgueilleux qui y resistent, mais aux humbles qui s'y soûmettent: *Testimonium Domini fidele sapientiam præstans parvulis.* Les justices, c'est à dire, les volontez toutes justes du Seigneur sont la droiture même, & elles comblent les ames de joye: *Justitiæ Domini recta lætificantes corda.* Ses Commandemens sont pleins de lumiére, & ils éclairent les yeux de l'ame: *Præceptum Domini lucidum illuminans oculos.* La crainte du Seigneur est Sainte, elle ne passe pas comme celle des hommes, elle demeure éternellement: *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi.* Les jugemens de Dieu sont la vérité même; & ils sont justes par eux-mêmes: *Judicia Domini*

mini vera, justificata in semetipsa. Ils sont plus desirables que toutes les richesses du monde; & plus doux que le miel le plus delicieux? *Desiderabilia super aurum pretiosum multum, & dulciora super mel & favum.* Toutes ces expressions viennent d'une ame transportée de la beauté de la Loi de Dieu, de sa justice, de sa droiture, de sa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle ressent, & que Dieu forme en elle, au même tems qu'il fait briller cette Loi divine dans son esprit.

Aussi l'Eglise est si persuadée que cet amour de la Loi de Dieu est le fondement de la pieté Chrêtienne, que c'est en quoi consiste le vraye charité, & que la méditation de cette Loi doit être nôtre entretien continuel, qu'au lieu qu'elle partage en des jours differens les autres instructions de l'Ecriture, & les autres Pseaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour; elle nous donne pour nôtre nourriture de tous les jours, ce Pseaume admirable où David demande à Dieu par tant d'expressions differentes la connoissance & l'amour de sa Loi. Et cela afin qu'en le recitant à toutes les heures du jour, ce nous soit un avertissement continuel de ne perdre point de vûë cette divine lumiére, qui nous peut seule conduire dans les ténébres de cette vie, & sans laquelle nous sommes toûjours dans l'égarement.

Tout

Tout ce que contient ce Pseaume, se reduit à cette priére de Saint Paul: *Domine quid me vis facere?* ou à ce Verset d'un autre Pseaume: *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* APPRENEZ-*moi à faire vôtre volonté; parce que vous êtes mon Dieu.* Tous les Versets de ce Pseaume merveilleux ne disent que la même chose, quoi qu'en une infinité de maniéres differentes. Par éxemple, quand le Prophete dit dés le commencement: *Beati immaculati in via, qui ambulant in Lege Domini;* il témoigne à Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui observent sa Loi, & par là il fait voir le desir qu'il a de leur être semblable. Or ce desir exposé aux yeux de Dieu, est une priere par laquelle on lui demande qu'il nous fasse la grace de connoître cette Loi, & qu'il nous donne la force de l'accomplir. Quand il dit de même que ceux qui commettent des crimes ne marchent point dans les voyes de Dieu: *Non enim qui operantur iniquitatem, in viis ejus ambulaverunt;* c'est comme s'il jettoit un regard d'indignation contre la vie des personnes dereglées, & un regard d'amour & d'une sainte jalousie vers la vie des gens de bien; & ce double regard enfermant l'amour de la justice, & la haine de l'injustice, est une double priere par laquelle il demande à Dieu la connoissance & l'amour de sa Loi. Il me seroit aisé de parcourir ainsi tous les autres versets, pour mon-

montre qu'ils se rapportent tous au même but.

CHAPITRE IV.

Réfléxions sur la priére de Saint Paul: Seigneur que voulez-vous que je fasse. I. *Qu'il faut demander à Dieu de connoître ses propres devoirs. Comment la connoissance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

LA répétition si fréquente que l'Eglise fait de la priére, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu, fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'est pourquoi il est bon d'en bien pénétrer le sens, & de sçavoir à quoi elle s'étend; & c'est ce que nous pouvons apprendre de la maniére dont Saint Paul l'a exprimée en disant, *Seigneur que voulez-vous que je fasse:* DOMINE *quid me vis facere?* On y doit remarquer, I. qu'il ne demande pas seulement à Dieu en général ce qu'il faut faire, ce qu'un Chrêtien est obligé de faire; mais qu'il lui demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne desire pas seulement d'être instruit des devoirs communs; mais aussi de ses devoirs particuliers. Car il y a des Loix de Dieu qui sont

en quelque sorte générales, parce qu'elles doivent être observées par tout le monde; & il y en a de particuliers qui dépendent de nos différentes dispositions. Chacun a son don de Dieu, & il faut prendre garde de ne le vouloir pas servir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mêmes choses à tous. Ce qui est vertu à l'un, peut être vice à un autre. Nous avons en quelque sorte chacun nôtre voye différente pour aller à Dieu, & il lui faut demander qu'il nous fasse connoître, non seulement la voye commune, mais aussi cette voye qui nous est propre. *Domine quid me vis facere.*

Ainsi ces paroles prises en ce sens peuvent servir à nous préserver d'une illusion ordinaire aux personnes de piété, qui est de méditer peu sur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup à celles des autres. Il y en a qui sçavent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grands, les Maîtres, les Serviteurs, les Confesseurs, les Penitens, les Riches, les Pauvres, & qui ne sçavent pas ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres & rien à eux. Ils sont pleins de discours d'édification pour l'instruction d'autrui, & ils sont pauvres & stériles pour eux-mêmes. C'est qu'ils ne demandent pas à Dieu sincérement qu'il leur fasse connoître ce qu'il veut qu'ils fassent. Car une des

premiéres lumiéres que Dieu leur donneroit, ce seroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, & peu aux autres: *Et quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper:* PENSEZ *toûjours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reste donc point de tems pour penser à ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande lui-même d'y penser, & que ces pensées même ne fassent une partie de nos devoirs, & ne nous servent à nous en aquiter plus fidellement. Car il n'est pas absolument mauvais de méditer sur les obligations des différentes conditions, mais il n'en faut pas demeurer là; & il faut s'appliquer à soi-même ce que l'on aura découvert des devoirs des autres.

Pourvû que l'on ait cette vûë il n'y a presque point de réfléxion sur les devoirs d'autrui qui nous soit interdite: car il n'y a presque point de connoissance qui se rapporte tellement aux autres, qu'elle ne produise en nous quelque devoir & quelqu'obligation particuliére: & que l'on ne pût réduire en pratique pour sa propre édification, si l'on avoit le même soin de tirer du profit des richesses spirituelles qui passent par nôtre esprit, que les avares en ont de profiter des richesses temporelles qui leur passent par les mains.

Nous connoissons, par éxemple, les dangers de l'état des Grands, la multitude

des devoirs dont ils sont chargez, des difficultez qu'ils ont à s'en aquiter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naître Grands; prions pour ceux qui le sont; rendons graces à Dieu pour ceux qui s'aquitent de leurs devoirs; admirons leur vertu; édifions-nous de leur éxemple; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoissons la difficulté de la vie des Prêtres: Que cette pensée éteigne en nous tout desir d'un état si haut & si dangereux; qu'elle nous porte à demander à Dieu qu'il donne des Prêtres saints à son Eglise, & qu'il sanctifie ceux qui le sont. Nous avons quelque lumiére pour reconnoître le relâchement de plusieurs Monastéres? Que cela nous porte à en gémir devant Dieu, & à entrer dans des sentimens de crainte, puis que ce sont autant de marques de la colére de Dieu sur l'Eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n'avons soin de les prévenir par l'humiliation & la penitence. Ainsi nous sçaurons pour nous-mêmes tout ce que nous sçaurons pour les autres: & ces connoissances, au lieu de nous tirer hors de nous, serviront au contraire à nous y rappeller.



CHA-

CHAPITRE V.

2. Réfléxion. Qu'il faut demander des lumiéres de pratique, & régler encore plus les mouvemens intérieurs, que les actions extérieures. 3. Réfléxion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiére.

LA seconde réfléxion qu'on peut faire sur ces paroles de Saint Paul, est qu'en demandant à Dieu ce qu'il vouloit qu'il fist, il ne lui demande pas des lumiéres spéculatives qui lui eussent été inutiles pour sa conduite, mais il lui demande celles qui lui étoient nécessaires pour agir. *Domine quid me vis facere ?* Et cela nous apprend que les lumiéres qu'il nous est permis de rechercher & de demander à Dieu sont celles d'action. Ce sont celles qui nous sont nécessaires pour conduire nos pas. *Lucerna pedibus meis verbum tuum, & lumen semitis meis.* Nous ne devons pas demander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il suffit de voir où il faut mettre nos pieds, & que Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu'il est besoin de l'éxécuter.

Plus nous étendons nôtre vûë, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'est pourquoi le Sage nous

avertit que la vraye finesse est de bien connoître, non la voye des autres, mais sa voye propre. *Sapientia callidi est intelligere viam suam*, & que le *fin* est toûjours occupé du soin de considérer où il placera ses pas : *Astutus considerat gressus suos.*

Mais cette voye que l'on doit connoître, ces pas que l'on doit conduire, ne marquent pas seulement les actions extérieures qu'il faut régler selon la Loi de Dieu ; mais aussi les mouvemens intérieurs de nôtre ame. Car le cœur a ses pas, & sa voye ; & tout cela n'est autre chose que ses affections, c'est à dire ses desirs, ses craintes, ses espérances qu'il doit tâcher de rendre conformes à la Loi de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condamne.

Enfin, Saint Paul demande généralement à Dieu qu'il lui fasse connoître sa volonté : *Domine quid me vis facere ?* Il n'excepte rien. Il presente à Dieu un cœur préparé à l'éxécution de tous ses ordres. Et il nous apprend par là que lors qu'on demande à Dieu de connoître sa volonté, il faut avoir un desir sincére de la connoître toute entiére, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des réserves volontaires, par lesquelles nous souhaitions de ne la pas connoître en quelque point, de peur de nous voir obligez de l'accomplir. Car un des plus grands & plus ordinaires defauts des hommes,

mes, c'est de ne vouloir pas connoître la volonté de Dieu, lors même qu'il semble qu'ils lui demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoître. Nous avons presque tous de certains defauts ausquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'il nous est possible à Dieu & à nous-mêmes. Et c'est pourquoi S. Paul ne souhaite pas seulement aux Colossiens qu'ils connoissent la volonté de Dieu; mais il leur souhaite encore qu'ils soient remplis de cette connoissance; *Ut impleamini agnitione voluntatis ejus;* c'est à dire, qu'il n'y ait point de replis secrets dans leur esprit & dans leur cœur où cette divine lumiére ne pénétre, & qu'ils n'ayent point d'attaches volontaires qui empêchent que Dieu ne les remplisse de sa lumiére & de sa grace.

Mais il y a bien des gens ou qui ne font point cette priére, ou qui ne la font point comme il faut. Car combien en voit-on qui font des heures entiéres de méditation par jour, & qui néanmoins ne pensent jamais à des defauts que tout le monde connoît en eux, & qu'ils ignorent seuls toute leur vie. C'est qu'ils les ont mis d'abord en réserve. Ils exposent à Dieu tout le reste de leur cœur: mais pour ce repli où ils ont mis ces imperfections qu'ils chérissent, ils se donnent bien de garde de le découvrir. Cependant, ils font des protestations générales qu'ils ne desirent rien tant que de con-

noître la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce Pseaume qui ne contient que cette unique priére, & il leur semble qu'ils le font de tout leur cœur. Mais c'est qu'outre ce cœur qui prononce ces priéres ils en ont un pour Dieu, & un pour eux-mêmes. Ils en ont un qui desire d'obéïr à Dieu dans quelques actions qui ne leur sont pas fort pénibles; & ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choses, ne veut pas connoître qu'elles soient mauvaises. Et ainsi ils sont du nombre de ceux que le Sage menace par ces paroles: *Va duplici corde*, MALHEUR *à ceux qui ont un cœur double*, & dont il dit qu'ils ne réüssiront pas, parce qu'ils marchent par une double voye. *Cor ingrediens duabus viis, non habebit successus.*

C'est ce qui nous fait voir qu'il ne suffit pas de demander à Dieu la connoissance de sa volonté, si l'on ne lui demande encore ce cœur simple qui n'ait point d'autre desir que de l'accomplir. C'est pourquoi le Prophete n'appelle pas heureux simplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloir connoître sa Loi; mais ceux qui la sondent jusques dans le fond, & qui la cherchent de tout leur cœur, *Beati qui scrutantur testimonia ejus, in toto corde exquirunt eum*, qui ne se bornent point dans le desir de servir Dieu, & qui lui peuvent dire avec le même Prophete: *In toto corde meo exquisivi te*, *ne*

ne repellas me à mandatis tuis. Ce ſont ces Juſtes que leur ſimplicité conduit dans le droit chemin, *Simplicitas juſtorum diriget eos*, parce que Dieu ne manque jamais d'éclairer ceux qui n'ont point d'autre deſir que de le ſuivre.

CHAPITRE VI.

Qu'il n'y a point d'éxercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous faſſe connoître & ſuivre ſa volonté, & de regler par avance ſes actions, par ce que l'on en connoîtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vrai éxercice de la preſence de Dieu.

PLuſieurs perſonnes demandent des éxercices de piété pour le matin, & pluſieurs perſonnes en preſcrivent, chacun ſuivant en cela ſes lumiéres, & les mouvemens de ſa piété. Mais il ſemble qu'il n'y en ait point de plus naturel ni de plus utile que de s'offrir à Dieu, comme S.Paul, pour accomplir ſa volonté pendant le jour, de lui demander la grace de la connoître; de prévoir ſes actions; de les regler ſuivant les lumiéres qu'il nous donne, & de le prier de nous donner la force d'accomplir ce qu'il nous fait connoître de ſa

volonté. Car il ne se faut pas contenter de demander à Dieu en général qu'il nous éclaire sur nos devoirs ; il le faut consulter sur chaque action particuliére, & non seulement sur l'extérieur des actions, mais aussi sur les dispositions intérieures, afin de tâcher dans la suite du jour de les pratiquer avec cet esprit & dans ces dispositions. C'est en cette maniére que l'on observeroit cet avis du Sage, de s'entretenir avec les preceptes de Dieu dés son réveil : *Et evigilans loquere cum eis.*

C'est proprement là l'idée que Saint Augustin avoit de la véritable piété. Et c'est pourquoi nous voulant former dans le troisiéme livre de la Trinité celle d'un Sage, c'est à dire d'un vrai Chrêtien, il le represente par ces paroles: *Concevons*, dit-il, *dans nötre esprit un homme sage, dont l'esprit est éclairé par la vérité éternelle & immuable*, QUI LA CONSULTE SUR TOUTES SES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE QU'IL NE VOYE DANS CETTE VERITE' QU'IL LA DOIT FAIRE, *afin qu'en lui obéïssant, & s'y soûmettant, il agisse justement.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui ne sont pas sages, c'est à dire ceux qui ne sont pas dans ce degré de perfection, soient dispensez par là de consulter cette Loi; ils y sont aussi obligez que les plus sages : & ce qui fait même qu'ils ne le sont pas, est qu'ils ne la consultent point, & qu'ainsi il est impos-

possible qu'ils agissent bien, puis que bien agir n'est autre chose qu'aimer cette Loi, s'y soûmettre & la suivre dans ses actions.

Mais il ne faut pas se contenter de consulter seulement la Loi de Dieu, & sa Justice au commencement du jour; il faut, autant qu'il est possible ne la point perdre de vûë, & sur tout dans toutes les nouvelles actions qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'est prescrit, il est nécessaire de jetter un regard vers Dieu pour lui demander ce qu'il veut que nous fassions, & pour consulter sa Loi sur la conduite qu'il nous oblige d'y garder. C'est pourquoi il semble qu'on ne se puisse former une meilleure idée de la vie & de la piété Chrêtienne, qu'en la considérant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous, dans chaque état & dans chaque action, & extérieure & intérieure; & que c'est cette disposition que le Prophete exprime lors qu'il dit, *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* Car ce regard vers Dieu est le regard d'un esclave vers son Maître, & d'un fils vers son Pére: qui enferme un desir sincére de connoître tous ses ordres & une préparation de cœur à les suivre. C'est proprement cet éxercice que l'on peut appeller *l'éxercice de la presence de Dieu*, si recommandé dans les Livres de devotion. Enfin c'est ce que Dieu même re-

commanda à Abraham en lui ordonnant de marcher en sa presence : *Ambula coram me, & esto perfectus.* Car marcher devant Dieu & avoir Dieu present, c'est consulter continuellement sa Loi, & se conduire par sa lumiére, cette lumiére & cette Loi n'étant qu'une même chose.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut toûjours regler les actions extérieures, quoi que l'on soit troublé au dedans. Que cette conduite est la source de l'égalité d'esprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur : Exemple de ce caractere dans feu Monsieur d'Alet.

IL y a cette difference entre les actions extérieures & les intérieures ; que l'on connoît beaucoup mieux si les actions extérieurs sont conformes ou contraires à la Loi de Dieu, que l'on ne le fait des intérieures, qui sont couvertes souvent par les nuages que la concupiscence y répand, en sorte que nous ne sçaurions assurer si nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayons. Mais comme nous ne sçaurions sortir de cette obscurité, il ne faut pas laisser de regler l'extérieur ; parce que la reformation de nôtre condui-

te extérieure est un moyen pour parvenir à la reformation intérieure de l'ame. C'est pourquoi si l'on n'a pas encore les sentimens que l'on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit. Si l'on sent des mouvemens d'orgueil au dedans, il faut d'autant plus tâcher d'agir humblement au dehors. De même quand on se sent le cœur aigri contre quelqu'un, la volonté de Dieu est que l'on n'ait aucun égard à ce sentiment, & que l'on agisse envers lui comme si l'on avoit le cœur plein d'amour & de tendresse. Et cette conduite n'est nullement une hypocrisie, puis qu'elle est reglée sur la vérité, & que si les mouvemens qui occupent la surface de l'ame n'y sont pas conformes, elle est pourtant ordonnée par cette partie de l'ame qui domine, & qui commande aux membres extérieurs.

C'est là l'unique moyen de parvenir à une pieté constante & uniforme qui suive Dieu uniquement, sans consulter ses sentimens, ses humeurs & ses inclinations; & qui ne fasse paroître au dehors que l'humeur & les sentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'est une occasion où il soit à propos d'être gai, il faut témoigner de la gayeté; S'il est besoin d'être triste, il faut faire paroître de la tristesse. Il y a des rencontres où il faut témoigner de la tendresse, de la reconnoissance, de la cordialité, de la compassion; & il faut tâcher d'en

exciter

exciter en soi les mouvemens selon que la raison reglée par la volonté de Dieu nous dicte qu'il est juste & utile de les avoir. Que s'il ne nous est pas possible de les ressentir vivement, il faut au moins qu'ils soient comme imprimez dans nôtre extérieur: & par ce moyen il faut espérer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens interieurs comme nous aurons reglé les exterieurs pour l'amour de lui.

C'est ce que pratiquent dans le monde, les habiles Courtisans:ils n'ont point d'humeur propre,parce qu'ils empruntent leurs passions des personnes à qui ils veulent plaire. Leur intérêt fait cette joye superficielle,cette tristesse apparente, ce bon visage, cette complaisance qui paroît au dehors. La vraye piété imite à peu prés cette conduite, excepté qu'elle en change le principe & la fin, & qu'au lieu de l'intérêt qui regle celle des gens du monde, elle prend la Loi de Dieu pour sa regle, dans laquelle elle voit & la maniére de traiter avec chaque personne, & la disposition interieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la sent,elle la suit: Si elle ne la sent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime au moins dans ses actions extérieures, afin de se l'imprimer peu à peu dans le cœur.

Des personnes fort judicieuses qui ont fort étudié un grand Prélat qui a été la

gloire

gloire de l'Eglise de France, disoient de lui qu'il avoit plusieurs visages, selon les diverses actions ausquelles il s'appliquoit. Qu'il en avoit un à l'Autel & dans l'Eglise qui marquoit un recueillement profond ; qu'il en avoit un autre dans la conversation, qui témoignoit de la gayeté ; un autre serieux & grave dans les choses où il devoit faire paroître de l'autorité; un autre doux & compatissant quand l'occasion le demandoit. Et c'est-là proprement cette égalité d'esprit & cette suppression de toute humeur, que la vûë de la volonté de Dieu doit produire en nous.

Mais outre les autres avantages de cette pratique de supprimer ainsi toutes ses inclinations, d'en applanir les inégalitez, & de ne faire paroître dans chaque action que les mouvemens que la raison nous inspire ; Elle a encore celui de renfermer la plus grande, la plus utile & la plus continuelle mortification que l'on puisse pratiquer. Elle est secrette, & personne ne s'en apperçoit. Elle est continuelle, parce que nos inclinations se mêlent par tout & nous détournent sans cesse de l'ordre de Dieu, soit en compagnie, soit en solitude. Elle ne donne sujet de plainte à personne. Les domestiques ne s'y intéressent point. Les Medécins spirituels & corporels ne nous l'interdisent jamais. Elle donne même lieu de couvrir la mortification spirituelle sous
des

des soulagemens corporels, lors que la raison nous ordonne de nous y soumettre, & elle en retranche certaines façons qui servent souvent à se conserver la gloire de la mortification, lors que l'on cesse de la pratiquer.

CHAPITRE VIII.

Actions de vertu que la vûë de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des Actions. Qu'il n'y faut pas être attaché. L'obéïssance religieuse facilite la vie chrêtienne.

IL n'y a rien aussi qui nous découvre plus d'actions de vertu à éxercer, que cette attention continuelle à la Loi de Dieu, parce qu'il n'y a rien qui nous les cache davantage que de s'abandonner à ses inclinations. C'est cette attention qui nous apprend à contribuer autant que l'on peut chrêtiennement au divertissement des autres dans la conversation, à s'insinuer dans leur esprit par une complaisance sans affectation, à les souffrir dans leurs importunitez; à les avertir de certains défauts par des maniéres douces & proportionnées à leur humeur; à éviter de les choquer inutilement, à se taire lors qu'il est à propos; à parler quand il le faut; & à satisfaire ainsi

à un trés-grand nombre de petits devoirs qui échappent à ceux qui agissent par humeur. C'est un des sens de cette parole du Sage : *Qui autem inquirunt Dominum animadvertent omnia* : CEUX *qui cherchent Dieu prennent garde à tout.*

C'est cette attention à la volonté de Dieu qui nous maintient dans une vie réglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidélité les mêmes éxercices dans les mêmes tems. Car si nous avons pour but de suivre Dieu, nous jugerons avec raison que nous nous rendrons plus conformes à sa volonté, en suivant un ordre établi dans les choses indifférentes, qu'en le quittant par inclination & par fantaisie. Moins nous avons de part aux choses, & plus nous avons sujet de croire que c'est Dieu que nous suivons en les faisant. Et celles qui sont d'elles-mêmes égales & indifférentes, deviennent inégales & différentes, lors que l'on ajoûte aux unes cette raison d'uniformité dans les mêmes éxercices.

Mais si l'amour de la volonté de Dieu nous fait préférer dans les choses indifférentes l'ordre & l'égalité au desordre & à l'inégalité, il retranche aussi toute attache de la pratique de ces éxercices, & il nous rend fléxibles à les changer quand Dieu le veut ; parce que ne desirant que d'obéïr à Dieu, il est également content quand il trou-

trouve également moyen de pratiquer cette obéïssance. C'est pourquoi quelque régle que l'on se soit prescrite dans les choses indifférentes, il faut être prêt de la changer dans les occasions, où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette fléxibilité que des personnes qui aiment l'étude, ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lors que la charité le demande, qu'ils perdent en quelque sorte leur tems, lors que Dieu veut qu'ils le perdent; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lors que Dieu veut qu'ils les quittent; qu'ils ne forment point de desseins fixes ni arrêtez, & qu'ils se tiennent toûjours entre les mains de Dieu pour s'appliquer aux choses selon qu'il leur fait connoître qu'elles lui sont agréables.

Il faut pourtant prendre garde à ne porter pas cette fléxibilité jusqu'à l'instabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de tems à eux, il est impossible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en se séparant des autres. Or dans ce choix, les moindres doivent céder aux plus grandes : il faut nécessairement opter; & quand on a choisi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'est pas possible, par exemple, de conduire certaines personnes, & de travailler en même tems pour l'Eglise, il faut voir lequel est le plus utile

utile & le plus conforme à nôtre vocation. S'il n'est pas possible de partager son esprit à tant de sortes d'études, il faut le borner à quelques-unes, & souffrir de bon cœur de n'être pas habile dans de certaines choses. Si l'on ne peut satisfaire à tant d'actions de charité, il faut se restraindre à celles qui sont en nôtre pouvoir; en se souvenant toûjours de cet avis du Sage qui nous doit servir de regle en une infinité d'occasions: *Fili ne in multis sint actus tui.*

Tout cela fait voir que l'obéïssance des Religieux est plûtôt une facilité que les Saints ont trouvée pour observer la Loi de Dieu, qu'une nouvelle severité qu'ils ayent ajoûtée à l'Evangile. Car en quelqu'état que l'on soit, il ne peut être permis d'agir par cupidité, ni de se conduire par sa volonté & par son caprice. Il faut toûjours que la volonté de Dieu soit nôtre regle, non seulement dans les actions importantes; mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu étant quelquefois difficile à découvrir; & nôtre propre volonté prenant souvent la place de celle de Dieu, les Saints ont introduit cet assujettissement à un Supérieur pour nous déterminer dans toutes les actions indifférentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus sensible; parce qu'il est certain que Dieu veut que les Religieux obéïssent dans ces choses à leur Supérieur, au lieu que ceux qui

qui n'ont point de Supérieur, ont plus de peine à discerner ce que Dieu demande d'eux.

Cette peine vient de l'impureté de leur cœur qui obscurcit cette Loi de Dieu. Car si nous avions le cœur droit & simple, la volonté de Dieu nous paroîtroit clairement dans les plus petites occasions ; C'est pourquoi l'Apôtre Saint Paul nous avertit de renouveller nôtre esprit pour reconnoître la volonté de Dieu : *Renovamini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, bene placens & perfecta.* Nous devons donc croire que si nous ne la discernons pas, c'est que nous ne sommes pas renouvellez ; que nous vivons de la vie d'Adam ; c'est à dire que nous ne pensons qu'aux choses du monde ; que vôtre cœur est rempli de l'amour du monde ; & qu'il est vuide de celui de Dieu, qui est le principe du renouvellement de l'ame.

Il ne faut pas aussi s'imaginer que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres éxercices de la vie religieuse, nous soyons pour cela dispensez de ceux qui servent à conserver & à faire croître la piété. La déclaration que Dieu nous fait de sa volonté sur ce point est générale quand il nous dit : *Hæc est volontas Dei sanctificatio vestra.* Et cette déclaration nous oblige de travailler sans cesse à nôtre sanctification, & d'embrasser les moyens qui y sont propres, & que

que cette même Loi nous enſeigne. De ſorte que ſi nous n'avons pas des Maîtres de novices qui nous éxercent à la vertu, ni des Confeſſeurs qui nous faſſent cette charité, la Loi de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des éxercices & des pratiques qui ſoient propres à guérir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du ſalut. Ce qui eſt toûjours bien plus difficile qu'il ne l'eſt à un Religieux de pratiquer ce qu'on lui ordonne.

CHAPITRE IX.

Que nous devons principalement avoir en vûë d'obéïr à Dieu dans le moment preſent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant. Que la Loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.

CE deſir de connoître la volonté de Dieu regarde particuliérement le preſent. Car encore que l'on puiſſe prévoir quelquefois ce que l'on doit faire à l'avenir; ce ne doit jamais être que lors que c'eſt un devoir preſent d'y ſonger. Ainſi l'on peut dire que la voye de la vérité & la voye de la vie conſiſte à regarder ce que Dieu

Dieu demande de nous dans le moment present, & à l'éxécuter à l'instant; c'est à dire à prier quand Dieu veut que nous prions, à souffrir quand Dieu veut que nous souffrions; à agir quand il veut que nous agissions; à s'occuper de l'avenir quand il veut que nous nous occupions; à songer à nous quand il veut que nous y songions; & à penser aux autres quand il nous ordonne d'y penser.

Mais que devroit-on faire, si en considérant son état present, on le trouvoit déréglé & contraire à Dieu, on devroit faire ce que Dieu prescrit pour cet état. Car il n'y en a point en ce monde de si malheureux & de si déréglé auquel on ne puisse rentrer dans l'ordre de Dieu à l'instant même; comme il n'y a point d'état malheureux si saint, si conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puisse sortir à tout moment. Il y a toûjours une ligne de tout état à Dieu, & si-tôt que l'on commence à marcher sur cette ligne, on est dans son ordre. Si on est dans le vice, la ligne qui méne à Dieu est d'y renoncer, & de se résoudre d'embrasser tous les moyens nécessaires pour en sortir; & de pratiquer à l'heure même celui de ces moyens qui est le plus dans l'ordre deDieu. Si l'on est mal entré dans une charge, qu'il soit nécessaire de la quiter, & que l'on le puisse faire à l'heure même, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant éffectivement.

ment. Mais si la prudence ne permet pas que l'on sorte de cet état à l'heure-même, il suffit qu'on le fasse par le desir, & alors, quoi que l'on y soit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'est plus contre son ordre que l'on y demeure, puis qu'il n'y a plus que sa volonté que nous y retienne.

Ainsi ce ne sont pas seulement les Justes; qui en consultant la Loi de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réponse de paix, comme disoit le Prophete: *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam.* Ce ne sont pas seulement les Saints, *& super sanctos suos*; ce sont aussi les grands pécheurs, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes & qu'ils se tournent vers Dieu: *Et in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiére divine leur découvre à tous un chemin de paix; mais il est vrai qu'il est plus difficile aux uns qu'aux autres, & que souvent il paroît à ceux qui sont plongez dans le vice, si rude & si escarpé, qu'ils desespérent d'y pouvoir marcher. Mais pourvû qu'ils se fassent violence, il ne leur est pas impossible; puis que cette même lumiére qui leur montre ce chemin, leur découvre aussi un secours qu'ils peuvent obtenir par leurs priéres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foiblesse.

CHA-

CHAPITRE X.

Que la vûë de la volonté de Dieu comme justice, fait le Paradis & l'Enfer, selon les différentes dispositions de ceux qui la regardent.

LE regard de la volonté de Dieu, comme Justice, fait la piété des vrais Chrêtiens sur la terre; & elle sera dans le Ciel l'éternelle félicité des Bienheureux. C'est dans ce regard que consiste ce torrent de délices dont ils seront enyvrez. Car leur souverain plaisir sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à la justice de Dieu, & de lui être parfaitement assujetis. Leur gloire sera qu'elle régne sur eux; & c'est en cette maniére que leur charité sera toute pure, parce qu'ils ne rapporteront pas Dieu à eux-mêmes, mais qu'ils se rapporteront à Dieu, & n'aimeront que Dieu en eux. C'est pourquoi Saint Augustin exprimant l'état des Saints dans le Ciel, dit *qu'ils s'aneantiront continuellement en la presence de Dieu, en le préférant à eux-mêmes par un amour éternel.*

Mais ce qui est étrange, est que par un effet tout contraire, ce que Dieu fera connoître aux méchans de sa justice, fera leur plus grand tourment, & ce sera ce qui les pre-

précipitera dans l'enfer. Car comme dit une Sainte fort éclairée: *Aussi-tôt qu'une ame est séparée de son corps elle va droit au lieu qui lui est propre. Et si étant morte elle ne trouvoit ce lieu que le decret de la justice de Dieu a préparé pour elle, elle seroit dans un enfer mille fois plus grand, parce qu'elle se verroit hors de l'ordre & de la disposition de Dieu. Ne trouvant donc point de lieu qui lui soit plus propre & qui lui soit moins penible que l'enfer, elle s'y précipite comme dans son centre, & dans le lieu seul qui lui est convenable.* *Sainte Catherine de Génes.*

Ce n'est pas qu'elle aime cette justice: mais c'est qu'elle la connoît, & que cette justice la confond & la convainc de son indignité, ce qu'elle ne peut souffrir. Il y a une vûë de Dieu qui porte à s'unir à lui & à s'exposer à la lumiére de ses yeux divins; & il y en a une autre qui porte à le fuir & à se soustraire autant que l'on peut à sa presence. Adam & Caïn éprouvérent ce mouvement aprés leurs crimes, & il porta l'un à se cacher dans le Paradis terrestre, & l'autre à fuir vagabond dans le monde pour éviter le remords de la conscience qui ne lui donnoit point de repos. Ce sentiment attaché aux crimes, n'est pas un sentiment de crainte & de frayeur, c'est un sentiment de rage & de desespoir. On ne peut souffrir de voir celui que l'on a offensé & que l'on

 hait,

hait, parce que sa vûë est un reproche continuel : On voudroit le détruire si on pouvoit : & ne le pouvant, on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce sentiment est foible en cette vie où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du péché ; mais il sera sans bornes dans l'autre, lors que les péchez auront poussé leurs épines, comme dit S. Augustin ; & que nous en serons percez.

C'est donc par ce sentiment que les damnez se précipiteront eux-mêmes dans l'enfer, comme au lieu le plus ténébreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils seront moins percez des rayons pénétrans de sa justice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu ; & leur vûë ne peut souffrir cette lumiére qu'ils haïssent.

Le plus grand supplice des yeux malades est de les exposer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des damnez seroit de les obliger de paroître dans la lumiére des Saints, de voir d'un côté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux, & de l'autre leur propre difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainsi leur plus grande envie est de se cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiére qui les tuë.

La vûë de la justice de Dieu jointe à celle de sa miséricorde & de son amour est une

vûë

vûë qui console, & qui soulage. La vûë de cette même justice jointe à celle de sa haine, est une vûë qui accable, qui desespére, & qui porte l'ame à sortir de tout autre lieu que de l'enfer.

Car on peut desirer par un mouvement d'orgueil, de sortir d'un lieu dont on n'est pas digne. Judas n'étoit pas humble, lors que le remords de son crime fit qu'il se jugea lui-même indigne de vivre. Il ne pût souffrir le reproche de son indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnez de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la vûë pénétrante de cette lumiére qui les convainc de leur crime, & qui les chasse & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chassa Adam du Paradis.

Ils ne peuvent souffrir d'être hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parce qu'ils ne peuvent supporter le reproche intérieur de leur desordre.

L'enfer est donc le centre des damnez; comme les ténébres sont le centre de ceux qui fuyent le jour. C'est l'état où la lumiére de Dieu les incommode le moins; où les reproches de leur conscience sont moins vifs; où leur orgueil est moins confondu. Ainsi ce leur est une espéce de soulagement que de s'y précipiter. S'ils pouvoient détruire Dieu & son ordre, ils le

feroient; mais ils reconnoiſſent qu'ils ne le peuvent. Ils ſe cachent donc & s'abîment dans l'enfer, & ils ſouhaiteroient qu'il y eût un plus grand cahos entre Dieu & eux, pour ſe mettre à couvert, s'ils pouvoient des rayons de cette vérité qui les va percer juſques dans le plus profond de l'abîme.





SECONDE PARTIE DU SECOND TRAITÉ.

De la soûmission à la volonté de Dieu.

CHAPITRE I.

Que la vûe de la volonté de Dieu comme justice, nous oblige de nous soûmettre à cette même volonté considérée comme cause de tous les événemens. Qu'il faut remonter dans tous ces événemens, jusqu'à la premiére cause sans s'arrêter aux secondes.



Ous venons de voir la premiére maniére de considérer la volonté de Dieu, qui contient en quelque sorte toute la vie Chrêtienne, puis qu'elle enferme la connoissance & l'amour de la Loi de Dieu. Mais

cette vûë même par laquelle nous regardons cette Loi comme la régle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous soûmettre à la volonté de Dieu, considérée comme cause de tout ce qui se fait dans le monde, excepté le péché qu'elle ne fait que permettre; & c'est la seconde maniére selon laquelle nous avons dit que l'on la devoit regarder. Car en découvrant par la foi ces grandes véritez que Dieu fait tout; qu'il ordonne tout; qu'il régle tout; que rien n'échappe à sa Providence; que par tout ce qui arrive dans le monde, il éxerce ou sa miséricorde, ou sa justice; que les créatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne; qu'elles ne sont que les instrumens, & les ministres de ses ordres; qu'elles ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que comme une *coignée dans la main de celui qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celui qui en frappe*, nous voyons en même tems dans cette même volonté considérée comme la justice souveraine, qu'il est juste que Dieu régne & que nous obéïssions, que c'est à lui à nous conduire & à nous à le suivre; que c'est à nous à nous conformer à sa volonté, & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la nôtre; & que cette volonté étant toûjours juste & toûjours sainte, elle est aussi toûjours adorable, toûjours digne de soûmission & d'amour, quoi que les effets nous en soient

quel-

quelquefois durs & pénibles, puis qu'il n'y a que des ames injustes qui puissent trouver à redire à la justice, & qu'ainsi la peine que nous avons quelquefois à nous y soûmettre, est une preuve de nôtre injustice & de nôtre corruption, qui nous doit porter, nous à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes, en nous disant avec le Prophete. *Nonne Deo subjecta erit anima mea ?* O MON *ame ne te soûmettras-tu point à Dieu ?*

Mais pour s'établir dans cette soûmission à laquelle la justice même nous oblige, il est bon de regarder souvent cette volonté de Dieu, opérant dans le monde, & agissant par toutes les créatures. Car ce qui cause en partie cette révolte que nous sentons dans les choses qui nous arrivent, est que nous nous arrêtons trop aux créatures, & que nous leur imputons les événemens. Nous ne voyons que le bâton qui nous frappe & qui nous châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en sert. Si nous découvrions Dieu par tout, & que nous le regardassions au travers des voiles des créatures; si nous voyions que c'est lui qui leur donne tout ce qu'elles ont de puissance, qui les pousse dans les choses qui sont bonnes, & qui détournant dans les mauvaises leur malice de tous les autres objets ausquels elle se pourroit porter, ne lui laisse point d'autre cours que celui qui sert à l'é-

xécution de ses arrêts éternels, la vûë de sa Majesté arrêteroit nos plaintes, nos murmures, & nos impatiences : nous n'oserions pas dire en sa presence que nous ne méritons pas le traitement que nous souffrons, & nous ne pourrions avoir d'autres sentimens que celui qui faisoit dire à David ; *Je me suis tû, & je me suis humilié, parce que c'est vous qui l'avez fait*, OBMUTUI *& humiliatus sum quoniam tu fecisti.* Mais nous sommes bien aises de nous cacher ces véritez, pour avoir sujet de décharger nôtre mauvaise humeur sur les créatures ; pour nous plaindre de leur injustice ; pour nous justifier en nous-mêmes, & pour nous persuader que c'est à tort que nous sommes affligez.

CHAPITRE II.

Que la vûë de la volonté de Dieu change à nôtre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le régne de Dieu, & rend toutes les Histoires, des Histoires de Dieu.

SI nous tenions les yeux de nôtre esprit arrêtez sur cette premiére & souveraine cause de tous les événemens, elle chan-

changeroit en quelque ſorte la face du monde à nôtre égard, c'eſt à dire qu'elle nous obligeroit à changer la plûpart des idées que nous nous ſommes formées de ce qui s'y paſſe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimez, nous n'y verrions que des coupables punis. La terre ne ſeroit plus pour nous un lieu de tumulte & de deſordre; ce ſeroit un lieu d'équité & de juſtice. Nous reconnoîtrions que l'on ni ôte à perſonne que ce qu'il merite de perdre; que perſonne n'y ſouffre que ce qu'il mérite de ſouffrir; que la juſtice & la force y ſont toûjours jointes enſemble, que l'injuſtice y eſt toûjours impuiſſante; qu'il n'y a ni malheurs ni infortunes, mais ſeulement de juſtes châtimens des péchez des hommes; que l'on n'y meurt, ni par la néceſſité de la nature, ni par les accidens de la fortune; mais que l'on y punit de mort des hommes qui meritent ce ſupplice, dans le tems, & de la maniére la plus convenable; enfin que tout y eſt juſte & ſaint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes ſur qui ſes ordres s'éxécutent. Il n'y a que les miniſtres de cette volonté dominante qui peuvent être injuſtes, mais dont l'injuſtice ne ſçauroit empêcher que ce qu'ils font ne ſoit juſte à l'égard de ceux qui le ſouffrent.

Qu'eſt-ce qu'une armée, ſelon cette idée? C'eſt une troupe d'éxécuteurs de la

justice de Dieu qu'il envoye pour faire mourir des gens qui ont merité la mort & qu'il a condamnez à ce suplice. Qu'est-ce que deux armées qui se battent? Ce sont des ministres de cette justice qui se punissent les uns les autres, & qui n'éxécutent precisément que ce que Dieu a ordonné. Qu'est-ce qu'un meurtre? C'est la punition d'un coupable par un ministre injuste. Qu'est-ce que des voleurs? Ce sont des gens qui éxécutent injustement le juste arrêt par lequel Dieu a ordonné que certaines personnes seroient privées de leurs biens. Qu'est-ce qu'un Prince? C'est une verge en la main de Dieu, pour punir le méchans.

Ainsi c'est proprement par cette vûë que nous découvrons le Regne de Dieu dans le monde, & l'eminence de son pouvoir sur toutes les créatures. Car en regardant autrement les choses du monde, il semblera au contraire que la malice des hommes ait l'avantage sur Dieu même, au moins pour un tems; & que sa justice soit surmontée par leur injustice. Il est à croire que c'est par ce regard de la puissance infinie de Dieu, qui conduit toutes les créatures à ses fins de miséricorde & de justice, que le Prophete s'écrie, *que Dieu a regné, & qu'il est revétu de beauté & de force*; puis qu'il n'y a que le regard de la providence qui fasse trouver de l'ordre & de la beauté dans la confusion des choses du monde, & qui découvre l'empire

pire ſouverain que Dieu y éxerce malgré l'inſolence des hommes injuſtes qui mépriſent ſes loix & ſes volontez.

C'eſt par une ſuite de cette vûë qu'on peut dire que le recit des choſes paſſées qui n'eſt en quelque ſorte pour ceux qui les regardent par une lumiére purement humaine, que l'hiſtoire du Diable & des reprouvez, parce que les perſonnes qui paroiſſent le plus ſur le théatre du monde, & qui ont plus de part aux événemens qui le remuent, ſont pour l'ordinaire des citoyens de Babylone, dans leſquels le Démon habite & par leſquels il agit, eſt à l'égard de ceux qui les conſidérent par une vûë plus haute, l'hiſtoire de Dieu, parce qu'on n'y voit que l'éxécution de ſes volontez, que les arrêts de ſa juſtice, que les effets de ſa puiſſance. Tout y eſt édifiant, parce que tout y eſt juſte.

CHAPITRE III.

Comment la vûë de la volonté de Dieu nous doit faire conſidérer le paſſé & le futur. Et comment la ſoûmiſſion qu'on lui doit, s'accorde avec la penitence, le zele, la compaſſion, la prévoyance.

LE paſſé eſt un abîme ſans fond qui engloutit toutes les choſes paſſageres; & l'avenir eſt un autre abîme

qui nous est impénétrable. L'un de ces abîmes s'écoule continuellement dans l'autre, l'avenir se décharge dans le passé en coulant par le present. Nous sommes placez entre ces deux abîmes. Car nous sentons l'écoulement de l'avenir dans le passé; & c'est ce qui fait le present, comme le present fait toute nôtre vie. Ce qui en est passé, n'est plus, & ce qui en est futur, n'est pas encore. Voila nôtre état. Et ce que nous devons faire, c'est de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au present, & de regarder & le passé & l'avenir de la maniére qu'il veut que nous le regardions.

Car encore que le passé ne soit plus à nôre égard, & que le futur ne soit pas encore, néanmoins l'un & l'autre est à l'égard de Dieu. Sa volonté embrasse tous les tems. Le passé est passé, parce qu'il a voulu qu'il fût en un certain tems; & le futur est futur, parce qu'il veut qu'il soit dans un autre. Ainsi sa volonté comprend & consacre en quelque sorte tous les événemens & passez & futurs. Nous les y trouvons tous, & comme elle est toûjours adorable, elle nous oblige à regarder avec respect tous ces événemens & passez & futurs, par la liaison & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté.

Mais il y a cette difference entre le passé & le futur, que comme nous connoissons en particulier quelque chose du passé, nous pou-

pouvons l'approuver en particulier & louer la providence de Dieu dans ces événémens. Comme nous ne voyons rien au contraire dans l'avenir & qu'il eſt encore caché en Dieu, nous ne pouvons éxercer la ſoûmiſſion que nous devons à ſa volonté, que par une acceptation générale de tous ſes ordres que nous devons toûjours regarder comme trés-ſaints & trés-juſtes.

Le paſſé & l'avenir étant donc ſi étroitement unis à la volonté de Dieu, il ſembleroit d'abord que la foi ne pût exciter en nous que des ſentimens de reſpect & de ſoûmiſſion pour l'un & pour l'autre; & que l'on ne dût de même avoir à l'égard des choſes preſentes qui ne dépendent pas de nous, que des ſentimens d'approbation. Mais ſi cela eſt, que deviendra la penitence qui s'afflige des maux paſſez? Que deviendra le zele & la compaſſion qui regardent principalement les peines & les miſéres preſentes? Que deviendra la prevoyance qui tâche de les prevenir & de les éviter? Faut-il craindre que Dieu éxerce ſa juſtice? Faut-il être affligé de ce qu'il permet, ou de ce qu'il fait lui-même? Ne juge-t-il pas en permettant le mal, qu'il eſt meilleur de le permettre, que de l'empêcher, comme il lui ſeroit bien facile. Et s'il le juge, ne le devons-nous pas juger nous-mêmes? Peu s'en faut que l'eſprit humain ne tire de là cette concluſion impie, qu'on attribuoit fauſ-

faussement à Saint Paul ; que puis que Dieu est glorifié par les crimes des hommes, il ne les faut plus condamner. *Quid adhuc tanquam peccator judicor ?*

Mais ces difficultez ne viennent que de ce que l'on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiére, & que l'on separe sa volonté considerée comme justice & comme regle de sa volonté, considerée comme principe de toutes choses. Car en joignant ensemble ces deux vûës, nous trouverons que si Dieu permet le péché par cette volonté qui est la cause des choses, il ne laisse pas de le condamner & de le haïr par sa volonté considerée comme justice ; car le péché est contraire & opposé à cette justice. S'il punit les pécheurs pour leurs fautes par sa volonté opérante, il faut connoître par sa loi éternelle que ces fautes sont contraires à la justice qui est cette même volonté. Ainsi les effets de sa justice presentent en même tems à nôtre ame la double idée, & de la volonté de Dieu qui permet les péchez, & du déreglement de ces péchez qu'elle condamne. Et ces deux objets doivent causer en nous deux sortes de mouvemens, l'un par lequel nous approuvions ce qui vient de Dieu, & l'autre par lequel nous condamnions ce qui vient de l'homme.

C'est par ce regard de la volonté divine, que nous allions ces mouvemens qui paroissent d'abord contraires & inalliables,

tant

tant à l'égard du passé que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos péchez, parce que nous voyons dans cette justice souveraine qu'elle les condamne d'injustice, d'insolence, d'ingratitude. Nous y voyons aussi qu'il est juste que nous ressentions ces mouvemens & que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoissons aussi que Dieu a permis que nous tombassions dans ces péchez pour les faire servir aux fins de sa providence, nous ne sçaurions qu'adorer cette permission, parce qu'elle est juste. Et quoi que cette connoissance ne nous doive pas ôter le regret de nos péchez, elle doit néanmoins appaiser les troubles & les inquiétudes excessives que nous pourrions avoir : puis qu'enfin il est également juste, & que nous nous affligions de nos fautes dans la vûë de la justice de Dieu qui nous en découvre l'énormité, & que nous cessions de nous en troubler dans la vûë de la volonté de Dieu qui les a permises pour l'exécution de ses desseins.

C'est proprement cet état de paix qui naît de ce regard de la volonté souveraine de Dieu, que l'Apôtre souhaite à tous les Chrêtiens, lors qu'il leur dit : *Et pax Christi quæ exuperat omnem sensum custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Cette paix surpasse tous les autres sentimens, mais elle ne les étouffe pas. Ils ne laissent pas de s'élever

s'élever dans nôtre cœur par les vûës de la foi qui nous découvrent ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laissons pas aussi d'entrer dans la paix nonobstant ces sentimens, en découvrant que Dieu tout juste a permis & souffert ces péchez, & qu'il veut bien nous les pardonner. L'un de ces deux mouvemens seroit imparfait sans l'autre: mais étant joints & unis ensemble, ils forment une penitence sans desespoir, & une paix sans presomption.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu'ils excitent ne sont pas toûjours dans une égale véhémence. Par éxemple, il occupe beaucoup les Saints en cette vie de l'opposition que leurs péchez ont avec la Loi de Dieu, & il ne leur découvre pas avec tant d'évidence la beauté de cette divine volonté par laquelle il les permet pour leur bien & pour sa gloire: & ainsi les mouvemens de penitence qu'ils ressentent dans la vûë de leurs fautes, sont plus vifs & plus sensibles que la consolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent espérer que Dieu tirera sa gloire & leur salut de leurs péchez mêmes. Et au contraire dans l'autre vie les Saints seront tellement pénétrez de la joye de voir que tout contribuë à la gloire de Dieu, & si pleins de l'admiration de sa providence, qui les aura conduits au salut par le chemin dans lequel ils auront marché, qu'ils

qu'ils seront incapables de ressentir aucune douleur de leurs péchez.

Cette vûë de la volonté de Dieu, ne nous doit pas aussi rendre insensibles aux maux du prochain. Il est vrai qu'il ne leur arrive rien que de juste; mais nous voyons en même tems dans cette même volonté considérée comme loi, comme justice, comme vérité, que les hommes ne sont point dans l'état auquel ils ont été créez; que ces maux ne viennent point de l'institution de la nature, mais de son déréglement; qu'ils ne sont point conformes au premier ordre de Dieu, ni à sa première inclination qui est toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous unissent à ces personnes misérables, qui nous doivent porter à les aimer : Nous y voyons qu'il est juste que nous les aimions, que nous desirions de les secourir; que nous soyons affligez de leurs maux, & que Dieu approuve que nous lui demandions le soulagement dont ils ont besoin. Il est impossible que toutes ces pensées n'excitent des mouvemens de compassion: & cet autre regard de la volonté de Dieu, qui châtie les hommes par ces maux, ne doit servir que pour modérer ces sentimens & non pour les étouffer.

Enfin la vûë de la volonté de Dieu qui opére tout & qui conduit tout à sa gloire, n'empêche point aussi les justes prévoyances que nous devons avoir pour l'avenir,

parce

parce que nous ne laissons pas de connoître que la Loi de Dieu nous ordonne d'apporter des soins & des precautions raisonnables pour prevenir certains évenemens & pour en procurer d'autres, en laissant à la providence de les faire réüssir, & en se soûmettant à ses ordres par une soûmission générale. Saint Paul ne laissoit pas de souhaiter d'aller prêcher l'Evangile à Rome & d'en former le dessein, quoi qu'il ne le souhaitât que dependamment de la volonté de Dieu. En formant ses desseins il obéïssoit à la volonté de Dieu comme Loi & comme regle. En se soûmettant à sa volonté dans l'éxécution de ses desseins, il lui obéïssoit comme à la cause souveraine de toutes choses, selon les mêmes regles de sa justice éternelle. Car c'est, comme nous avons dit, la justice même qui nous oblige de nous soûmettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens.

[illegible]e de la foi, qui est celle des justes, les oblige donc à se rabaisser aux lumiéres communes de la prudence humaine, & à employer les moyens humains pour faire réüssir les choses qu'ils ont raison de souhaiter, parce qu'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté absoluë de Dieu, qui gouverne tout, & qui fait tout, ne doit servir qu'à nous consoler dans les évenemens contraires à nos desirs, & non pas nous donner occasion de faire

faire des Propheties téméraires sur l'avenir & de nous conduire par des pressentimens, qui ne sont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, ausquels Dieu nous défend de nous arrêter. On ne sçait si Dieu veut la paix ou la guerre; s'il veut que certains desordres finissent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire réüssir ses desseins par ce moyen, ou par celui-là. On ne doit pas laisser pour cela de tâcher de procurer la paix, de remédier aux desordres, d'employer les moyens que l'on croit les plus propres pour la fin où l'on tend, en abandonnant le succés à Dieu.

CHAPITRE IV.

Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empêcher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la vûë de cette volonté retranche ou ne retranche pas dans nos actions.

C'Est aussi par un sentiment du respect que nous devons à la volonté de Dieu, que nous sommes obligez d'être trés-réservez à prendre pour des marques de la volonté de Dieu, la rencontre que l'on fait dans l'Ecriture ou dans des li-

vres

vres de dévotion, de certains versets qui nous paroissent conformes à quelque chose que nous avons dans l'esprit. Car quoi qu'il soit certain qu'ayant rencontré ces versets, Dieu l'a voulu, il n'est point certain néanmoins qu'il ait permis que l'on les rencontrât pour un tel dessein, ni pour nous servir de régle de conduite. C'est nôtre imagination qui tire cette conséquence, & qui la tire témérairement, puis qu'elle suppose que Dieu ne peut avoir permis cette rencontre que pour une telle fin. Qui sçait au contraire s'il ne l'a point permise, pour éprouver si nous serions fidelles à nous tenir dans la voye de la foi, & à nous attacher aux régles communes, ou si nous nous laisserons aller aux mouvemens de vanité qui s'élévent assez naturellement, lors qu'on s'imagine que Dieu nous fait des faveurs particuliéres, & qu'il nous tire de l'ordre du commun des hommes, à qui il ne manifeste ses volontez que par les préceptes généraux de l'Ecriture & les instructions ordinaires de l'Eglise. Il semble donc qu'il ne soit pas bon de faire tant de fondement sur ces rencontres fortuites, & que l'on a sujet de craindre à l'égard de ces observations, ce que l'Ecriture dit des songes : *Ubi multa sunt somnia, plurima sunt vanitates.* Car toute la vanité des songes consiste à conclure, non que Dieu a envoyé un songe, ce qui est toûjours vrai en

un

un ſens, mais à conclure qu'il a telle ſignification ; & cette même vanité ſe trouve dans le jugement que nous faiſons que Dieu a eu telle ou telle fin, en permettant ces rencontres.

La vûë de la volonté abſoluë de Dieu ne change donc point la maniére ordinaire de juger des choſes, & elle ne retranche point l'application des moyens humains, & l'uſage des lumiéres ordinaires. Mais elle en retranche l'inquiétude, l'empreſſement, les deſirs trop ardens pour les choſes qui ne ſont pas encore arrivées ; les triſteſſes & les chagrins pour celles qui ſont ou preſentes, ou paſſées. Car ſi nous ſommes perſuadez que Dieu fait tout, & qu'il ne peut rien faire que de juſte ; aprés avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choſes, nous devons nous abandonner à lui, & attendre en paix l'exécution & l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels : Et comme nous les devons adorer lors qu'ils nous ſont manifeſtez par l'événement ; nous les devons auſſi adorer par avance, lors qu'ils ſont encore cachez dans les ſecrets de ſa providence.

Il eſt vrai qu'entre ces évenemens, il y en a qui ſont des effets de miſéricorde, & d'autre qui ſont des effets de juſtice. Mais comme la juſtice & la miſéricorde de Dieu ſont égalcment adorables ; nous devons une égale ſoûmiſſion aux uns & aux autres.

avec cette différence néanmoins, que la soûmission que l'on doit aux effets de miséricorde, doit être ordinairement accompagnée de joye & d'actions de graces, & que celle que l'on rend aux effets de justice, doit être accompagnée d'humiliation & de terreur.

Mais ce qui doit & modérer nôtre joye & tempérer nôtre terreur; c'est qu'il est souvent impossible de distinguer ce qui est effet de miséricorde ou de justice dans les événemens humains, parce que nôtre esprit est trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini des causes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grands maux sont quelquesfois attachez à ce qui paroissoit un grand bien, & les plus grands biens à ce qui paroissoit un plus grand mal. Ainsi aprés avoir fait tout ce qui étoit en nôtre pouvoir, selon les régles de la prudence ordinaire, non seulement la foi, mais la raison même nous oblige d'être comme indifférens à l'égard des événemens, parce qu'elle nous fait voir que nôtre lumiére est trop courte & trop bornée pour en pouvoir sainement juger.

CHAPITRE V.

Qu'il faut pratiquer la soûmission à la volonté de Dieu, à l'égard des petits événemens. De ses defauts corporels. Les suites de nos péchez. Exemple d'Adam.

POur s'accoûtumer à se soûmettre à la volonté de Dieu dans les grands événemens capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoûtumer à l'honnorer dans les plus petites circonstances de nôtre vie, parce qu'elle les régle toutes aussi-bien que les plus grandes. En regardant ainsi les plus petits événemens comme des effets de la volonté souveraine de Dieu, l'on éxerce même la foi davantage, parce que les hommes ont plus de peine à attribuer à Dieu les rencontres ordinaires & petites, que les plus grandes. Un homme bien pénétré de cette pensée, ne dira donc jamais qu'une rencontre est fâcheuse, puis que la regardant comme ordonnée de Dieu, il ne lui est pas permis de s'en fâcher. Il ne se plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ni d'une visite importune, ni de la longueur d'un valet à qui il aura donné quelque commission, ni de ce que l'on le fait trop attendre, ni du refus qu'on lui fait d'une grace, ni d'une petite

petite perte, ni des saisons, ni du mauvais tems; ni généralement de toutes les rencontres ordinaires de la vie qui portent les hommes à l'impatience.

Chacun doit accepter avec cette même disposition tous ces defauts corporels, comme la surdité, la foiblesse de la vûë & généralement tout ce qui le peut rendre méprisable aux hommes, comme le manque de mémoire, d'adresse, d'intelligence, la naissance basse, se defaut de bien; sans jamais se plaindre de toutes ces choses; tant parce que c'est Dieu qui en est la cause, que parce que nous ne sçavons pas, si elles ne nous sont point plus avantageuses, que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les souffrant de cette maniére, elles le deviendront en effet. Il en est de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des aversions, des préventions qu'on peut avoir contre nous. Puis que Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons regarder avec tranquillité, & avec paix, en nous tenant dans son ordre & en adorant ses jugemens. Et la volonté de Dieu qui régle toutes ces choses, doit avoir plus de force sur nôtre esprit pour nous les faire accepter, & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux pour nous les faire rejetter, & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Il y a des accidens qui ſont des ſuites de nos propres fautes : & ſi ces ſuites ſont favorables, elles nous donnent un ſujet particulier de loüer la miſéricorde & la bonté de Dieu qui a ſçû tirer le bien du mal : & convertir en moyens de ſalut, ce qui ne méritoit que ſes châtimens, & la ſouſtraction de ſes graces. Mais ſi ces ſuites ſont fâcheuſes & dures ; comme ſi nos fautes ont attiré de grands maux ſpirituels ou temporels ; ſi nos déréglemens ont cauſé un grand nombre de péchez ; ſi ces ſuites ſubſiſtent & ſe perpétuent, il ne faut pas que nous le regardions ſans douleur. Car la volonté de Dieu conſidérée comme juſtice, nous ordonne d'en gemir, de nous en humilier, d'en faire penitence, & de tâcher de détourner ces ſuites funeſtes par nos actions & par nos priéres. Mais elle nous ordonne en même tems de rentrer dans la paix, d'éviter le trouble & l'inquiétude, & de nous en conſoler dans la vûë de ſa volonté qui les a permiſes, & qui ne laiſſera pas d'en tirer ſa gloire.

Nous en avons le plus grand éxemple qu'on ſe puiſſe imaginer en la perſonne d'Adam & d'Eve : Car aucun ſans doute n'a vû de ſi funeſtes ſuites de ſes péchez que celles qu'ils ont vûës de leur déſobéïſſance, puis que tous les maux qui ſont arrivez à tous les hommes enſemble, tous les péchez qui ſe ſont commis dans le monde, & la

damnation de ce nombre innombrable de réprouvez sont des suittes de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n'a pas laissé de les en consoler : & si elle ne leur en a pas ôté la douleur lors qu'ils étoient dans le monde, parce qu'il étoit juste qu'ils en fissent pénitence, elle l'a entiérement appaisée dans l'autre, puis que malgré ces effroyables suites qui subsisteront éternellement, Adam & Eve ne laisseront pas de joüir dans toute l'Eternité de la paix & de la consolation des justes. C'est la plus grande preuve qu'on puisse avoir de ce que peut la vûë de la volonté de Dieu : pour appaiser les troubles qui devroient naître naturellement des suites de nos péchez ; & aprés celui-là, quelques mauvais effets que nos actions puissent avoir eus, quelque renversement dont elles ayent été cause, personne n'a sujet de perdre l'espérance, ni de s'abandonner au trouble par une espéce de desespoir.

Non seulement ce regard de la volonté de Dieu, nous fait souffrir en paix les suittes de nos péchez, mais il nous fait aussi porter en patience nos defauts & nos imperfections aussi-bien que les imperfections & les defauts des autres. Ainsi il allie encore deux mouvemens qui paroissent opposez ; la soif & le zéle de la justice qui nous fait haïr nos fautes, & la patience qui nous les fait souffrir ; parce qu'il voit que Dieu

Dieu lui prescrit l'un & l'autre. L'ame soûmise à Dieu lui dit bien dans le ressentiment qu'elle a de ses miséres, jusques à quand Seigneur me laisserez-vous dans cet état : SED *tu Domine usquequò* : Mais cependant, elle ne laisse pas d'y être en paix : elle ne met point d'autres bornes à sa patience, que celles de sa vie, & elle se résout en même tems de combattre sans cesse ses imperfections, & de se souffrir néanmoins soi-même sans s'abandonner jamais au découragement, en se contentant de la mesure de la grace qu'il plaira à Dieu de lui faire. Et c'est ce qu'elle apprend de cet avertissement du Sage. *Qui timent Dominum, custodiunt mandata ipsius, & patientiam habebunt usque ad inspectionem ipsius.*

CHAPITRE VI.

Quelle est la soûmission que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de nôtre salut éternel. Qu'il est juste d'épargner sa propre foiblesse sur ce point. Combien la vûë de la volonté de Dieu, facilite la conduite de la vie Chrêtienne.

ENfin les plus grands effets de cette soûmission à la souveraineté de Dieu, c'est que dans l'incertitude où nous sommes

mes de l'arrêt éternel de nôtre predestination, & de celui que Dieu prononcera au jour de nôtre mort qui en sera l'éxécution, & qui fera l'éternité de nôtre bonheur ou de nôtre misére, elle fait que nôtre ame reconnoît qu'il est juste, & qu'elle l'adore en cette qualité, en suivant les paroles & l'esprit du Prophete, & disant avec lui à Dieu: *In manibus tuis sortes meæ*: MON *sort est entre vos mains.* Mais elle a grand soin de ne s'abandonner pas trop à cette pensée, & de ne s'y enfoncer pas trop avant, la foiblesse de nôtre esprit n'étant pas capable de la porter. Elle s'applique donc toute à considérer ce que Dieu lui ordonne de faire à cet égard, & quelle disposition il lui prescrit par sa vérité & par sa Loi.

Or elle voit dans cette Loi premiérement qu'il est juste qu'elle épargne sa foiblesse, en ne s'occupant pas d'une pensée si terrible. Secondement qu'elle n'a aucun sujet de croire que cet arrêt ne lui sera pas favorable, puis que Dieu l'a séparée par tant de graces, du nombre des infidelles, des hérétiques, & de ceux qui ne pensent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des Fidelles de son Eglise qui connoissent sa Loi, & qui ont quelque desir de l'observer. Elle voit dans cette vérité qu'au lieu de s'occuper inutilement de pensées de défiance qui ne peuvent que lui nuire, elle doit

doit tâcher uniquement de se corriger de ses fautes, d'y remédier à l'avenir, de se mettre dans la voye de Dieu, si elle n'y est pas, & d'y marcher fidellement si elle y est.

Elle voit que Dieu veut qu'elle nourrisse & entretienne son espérance par tous les justes sujets que la vérité lui fournit, & que sur tout elle se garde bien de le regarder comme un ennemi qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée est fausse & éxécrable, à l'égard des réprouvez même. *Dieu n'a point fait la mort*, dit l'Ecriture, *& il ne se plaît point dans la perte des vivans*. Si ses créatures s'éloignent de lui, c'est en se rendant indignes des effets de sa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à éxercer sur elles sa justice. Il y a toûjours en Dieu des entrailles de miséricorde pour recevoir les pécheurs, s'ils retournoient à lui, & s'ils se convertissoient. Son sein paternel leur est toûjours ouvert, & ils ont toûjours tort de ne se pas convertir. Il est vrai que par une justice secrette Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompuë des réprouvez; mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essentielle, qui est la Loi de Dieu même, & sa volonté par laquelle il est prêt de recevoir en sa grace tout pécheur converti & qui abandonne ses péchez, & par laquelle il lui ordonne de se convertir. C'est de cet-

te bonté que procéde cette patience dont parle S. Paul, qui invite les pécheurs à la penitence. S'ils la faisoient, la miséricorde de Dieu leur seroit ouverte, & ses graces couleroient sur eux avec abondance. Ce sont eux qui en arrêtent le cours & qui y mettent obstacles ? mais elles ne laissent pas d'être toutes prêtes dans ses trésors.

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chrêtienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute son étenduë. Car il fait voir que toute la vie d'un vrai Chrêtien, est une vie de paix, qui regarde avec tranquillité le present, le passé, & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui consulte continuellement sa Loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelle disposition intérieure il doit avoir à l'égard des choses ausquelles il doit s'apliquer. Ces dispositions sont différentes selon les objets : & elles renferment tous les mouvemens légitimes de joye, de tristesse, de desir, de crainte, d'amour, d'indignation, & de compassion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces sentimens sont toûjours joints à la disposition générale de repos & de paix, que la vûë de la volonté souveraine de Dieu entretient dans le fond de l'ame d'un Chrêtien, qui calme & qui modére tous les mouvemens particuliers. C'est cette paix dont ceux qui aiment la Loi de Dieu, jouïssent toûjours,

comme

comme dit David : *Pax multa diligentibus legem tuam.* C'est cette paix que JESUS-CHRIST laissa à ses Disciples en quittant le monde, & que le monde ne connoît point, *Pacem relinquo vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis.* C'est cette paix que l'Apôtre Saint Paul souhaitte aux Fidelles, comme nous avons déja dit, afin qu'elle garde, & leur cœur & leur esprit; *Custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Elle appaise les agitations du cœur en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'esprit la multiplicité de ses pensées, par cette unique pensée, Dieu le veut. Et elle fait ainsi que l'homme se laisse amoureusement emporter au torrent de la providence, sans se mettre en peine d'autre chose que de s'aquiter fidellement des devoirs particuliers qui lui sont prescripts à chaque moment, par la Loi de Dieu.

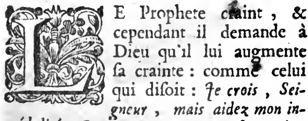


TROISIE'ME TRAITÉ
DE LA
CRAINTE DE DIEU.

Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.

CHAPITRE I.

Pourquoi le Prophete étant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoi que la crainte naiße d'amour propre, elle est néanmoins utile.



LE Prophete craint, & cependant il demande à Dieu qu'il lui augmente sa crainte : comme celui qui disoit : *Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité.* Le commencement de crainte

crainte que Dieu forme dans nôtre cœur ne fait que nous convaincre que nous ne craignons pas assez. Nous voyons que Dieu est infiniment terrible, & que nous le craignons peu ; & c'est ce qui nous porte à lui demander qu'il redouble sa crainte en nous, & qu'il en perce nôtre chair.

Une autre raison de cette demande est que souvent l'esprit est convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'est pas pour cela touché. Cependant c'est la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la persuasion de l'esprit. Et c'est pourquoi le Prophete ne se contente pas de craindre Dieu par l'esprit, *à judiciis enim tuis timui*; mais il veut que sa chair soit percée de cette crainte, afin que le vif sentiment qu'elle en aura étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flatter ses sens. Une chair percée de cloux ne seroit guere en état d'être attaquée par la tentation des plaisirs. Il desire donc que la crainte de Dieu fasse cet effet en lui, & qu'elle soit aussi vive & aussi sensible à son ame que des cloux qui perceroient effectivement sa chair.

Mais pourquoi faut-il desirer de craindre, puis que la crainte semble être un effet d'amour propre ; Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parce que nous nous aimons. Pourquoi donc, dira-t-on, est-il nécessaire de la demander à Dieu ?

N'avons-nous pas assez d'amour propre pour craindre ce qui nous peut causer le plus grand des maux ? C'est que quelque grand que soit nôtre amour propre, il est neanmoins aveugle, insensible, stupide, déraisonnable. Il est penetré de choses de néant; & il est insensible aux plus grands objets. Il craint sans raison; & il ne craint point lors qu'il a toute sorte de raison de craindre. Il est sans ordre & sans regle dans ses mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le transporte, & souvent ce qu'il y a de plus grand au monde, ne le touche point. C'est donc une grande grace de Dieu, lors qu'il nous fait sentir les choses telles qu'elles sont. Car en nous faisant sentir vivement celles qui sont grandes, il amortit le sentiment trop vif que nous avons des petites.

CHAPITRE II.

La sensibilité & l'insensibilité de l'homme également prodigieuses. Naissent d'un fond inconnu. Marquent le déréglement & la grandeur de l'homme. Tems de cette vie, tems de stupidité.

IL y a dans l'homme une sensibilité prodigieuse, capable de mouvemens demesurez de tristesse, d'amour, de joye,

joye, de crainte, de deſeſpoir; & une inſenſibilité étonnante capable de reſiſter aux objets les plus terribles. Les mêmes choſes font mourir les uns; & n'émeuvent pas ſeulement les autres; ſans que l'on voye bien la raiſon & la cauſe de ces differens effets.

Car ces mouvemens violens naiſſent d'un fond inconnu, & d'un abîme caché. Nul ne ſçait preciſément les reſſorts qu'il faut faire agir pour les exciter: & tout ce que l'on ſçait, eſt que la raiſon ne les peut produire comme elle voudroit, lors même qu'elle les jugeroit utiles; & qu'elle ne les peut de même reprimer, lors qu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'eſt touchée que par une partie inſenſible, rien n'eſt capable de l'émouvoir. Quand elle l'eſt par une partie ſenſible, tout eſt capable de la faire ſortir hors d'elle-même.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens ſont en même tems des preuves du déreglement de l'homme & des marques de ſa grandeur. Elles nous font voir qu'il y a d'étranges reſſorts dans ſon eſprit; & que s'ils étoient vivement touchez, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous reſſentons ordinairement; qu'ainſi les Piloſophes n'ont rien entendu ni dans ſon bonheur ni dans ſon malheur, en mettant l'un & l'autre dans les ſentimens que nous pouvons éprouver

dans cette vie. Rien n'est plus ridicule que la pensée qu'ils ont euë que nous pouvions être heureux par des voluptez grossieres & communes, par des curiositez fades, & par une contemplation froide de la vérité & de la vertu. Ces mouvemens sont trop languissans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme est capable d'une joye infiniment plus vive & plus sensible. Il en est de même des maux. Quoi qu'on les sente bien plus vivement que les plaisirs, néanmoins ils pourroient encore être sentis mille fois plus vivement. Que s'il n'est pas en nôtre pouvoir de nous procurer cette joye si vive, ni ces douleurs si perçantes, c'est que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde de nous rendre ni heureux ni malheureux, & qu'il veut que l'un & l'autre soit un effet, ou de sa miséricorde, ou de sa justice dans l'autre.

Le tems de cette vie est donc proprement un tems de stupidité. Toutes nos connoissances y sont obscures, sombres, languissantes, si on les compare à celles seront au moment de nôtre mort, qui levera comme un rideau pour nous faire voir les choses telles qu'elles sont. Ce sera alors que toutes les créatures disparoîtront à nos yeux, & que nous ne verrons les Royaumes, les Principautez, les Plaisirs & les maux de ce monde, que comme des atomes indignes de nous occuper. Dieu seul

sera

ſera grand à nôtre vûë en ce jour-là, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture : Mais ceux que la mort aura trouvez ſans ſon amour, ne le verront grand que pour en être remplis d'une terreur qui les fera abîmer dans l'enfer pour ſe cacher autant qu'ils pourront à une Majeſté ſi redoutable : au lieu que ceux qui mourront dans ſon amour, & qui ſeront purifiez de leurs fautes, ne le verront grand que pour reſſentir en même tems des mouvemens ineffables d'amour & de joye, qui feront leur éternelle felicité.

C'eſt ce que nous devons craindre & eſperer pour l'autre vie. Mais dans cet état même d'aſſoupiſſement où nous ſommes ici plongez, l'ame ni laiſſe pas de ſentir des mouvemens beaucoup plus vifs les uns que les autres. Ce qui lui marque la capacité qu'elle a d'en avoir de tout autres que ceux qu'elle reſſent ordinairement. Le corps auquel elle eſt attachée, appeſantit ſa vigueur, & ralentit ſes mouvemens : mais il ne les ralentit pas toûjours également. Elle eſt quelquefois plus ſtupide & plus inſenſible à l'égard des choſes de Dieu, & quelquefois moins : & l'experience de ces differens états lui donne lieu de découvrir ce qui contribuë à exciter ces divers ſentimens, & la mettre dans une diſpoſition ſi inégale.

CHAPITRE III.

Insensibilité un des plus grands maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idées confuses qu'on se forme de toutes choses. Fausse & vraye idée d'un Bal. Autres preuves de cet aveuglement.

IL est d'autant plus important que l'ame s'aplique à considérer les causes de son insensibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ses plus grands maux. Car c'est ce qui donne entrée dans l'ame aux impressions des objets des sens, qui seroient peu capables de la toucher, si elle l'étoit autant qu'elle le devroit être des choses de l'autre vie. C'est ce qui la rend foible, languissante, paresseuse dans les actions de piété. C'est ce qui lui fait estimer les biens & les maux de ce monde beaucoup plus grands qu'ils ne sont. Enfin c'est cette insensibilité pour les créatures, parce qu'il ne sçauroit être sans quelque pente, & qu'il faut toûjours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainsi un de ses principaux devoirs, c'est de tâcher d'en reconnoître les causes, & d'y apporter tous les remédes qui lui sont possibles.

Or il est visible que la cause générale de nôtre

nôtre insensibilité est la foiblesse & l'aveuglement de nôtre esprit, qui ne conçoit les choses les plus terribles que par des idées sombres & confuses, qui n'ont rien de vif ni de sensible, & qui n'excitent ainsi que des mouvemens foibles & languissans. Il separe les choses qui sont jointes, & il s'occupe entiérement d'une petite partie d'un objet; sans faire reflexion sur tout le reste de ce qu'il contient. On ne conçoit la mort que sous l'idée de grimace d'un homme mourant, sans y voir rien de ce qui l'accompagne. On ne conçoit le péché que sous l'idée de ce qu'il a qui flate les sens, sans y appercevoir ce qui le rend si horrible aux yeux de Dieu. Cette sorte de stupidité se rencontre presque dans tous les vices. Car il faut que pour y prendre plaisir nous n'en regardions qu'une legere surface, & que nous en éloignions de nôtre esprit toutes les suites. Nous ne voyons jamais qu'une petite partie du spectacle qui est exposé aux yeux de nôtre ame; & c'est ce qui fait que nous sommes capables de nous croire heureux dans nos plus grandes miséres.

Que voyent par éxemple les gens du monde dans un bal? Une assemblée de personnes agréables qui ne songent qu'à se divertir, à prendre part, & à contribuer au plaisir commun; des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour se rendre aimables; & des hommes qui font ce qu'ils peu-

vent pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils y voyent un ſpectacle qui flatte les ſens, qui remplit leur eſprit, qui amollit leur cœur, & qui y fait entrer doucement & agréablement l'amour du monde & des créatures. Mais qu'eſt-ce que la lumiére de la Foi découvre dans ces Aſſemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le ſpectacle qui eſt véritablement expoſé à leurs yeux, & que les Anges y voyent. Elle leur découvre un maſſacre horrible d'ames qui s'entretuent les unes les autres, elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miſérables hommes mille playes mortelles: & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolatries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leur corps, qui les empoiſonnent par tous les objets qu'ils leur preſentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur preparent mille ſupplices, qui les foulent aux pieds, & qui ſe rient de leur illuſion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons.

Cela paſſe pour figure, pour déclamation, pour éxageration: & cependant il n'y a rien de plus effectif. La realité paſſe infiniment toutes figures; & ces playes & ces coups mortels ne ſont que de foibles

ima-

images de ce qui eſt en effet. Il y en a qui ne le croyent pas, & c'eſt une autre ſorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croyent, & qui n'y ſongent pas, & c'eſt cette ſtupidité dont je parle. Leur penſée s'arrête au ſimple rapport de leurs yeux, & toutes les connoiſſances qu'ils ont par la foi, ne leur ſervent de rien & ne ſe preſentent point à eux. Elles demeurent dans je ne ſçai quels replis de leur eſprit, mais elles ne changent point cette maniére animale de ne concevoir les choſes que par les ſens.

Voici encore d'autres preuves de cette ſtupidité dont nous parlons, quand il s'agit de paſſer de la ſpéculation à la pratique, les hommes ne tirent point de conſéquence : & c'eſt une choſe étrange comment leur eſprit ſe peut arrêter à certaines véritez ſpéculatives, ſans les pouſſer aux ſuites de pratique, qui ſont tellement liées avec ces véritez, qu'il ſemble impoſſible de les en ſéparer. *Si je ſuis vôtre Dieu, où eſt l'honneur qui m'eſt dû*, dit Dieu même dans l'Ecriture. C'eſt qu'il y a une ſuite néceſſaire entre connoître Dieu & l'honorer ? mais quelques liées que ſoient ces connoiſſances, l'aveuglement de l'eſprit humain les ſçait bien déſunir. Il connoît Dieu, & ne l'honore pas. Il en demeure là, & ne penſe pas même qu'il ſoit néceſſaire de l'honorer. Il eſt convaincu qu'il y a un Dieu, & il n'en tire aucune concluſion pour le réglement de ſa vie. Qui

Qui ne croiroit aussi que les hommes étant parvenus à la connoissance de l'immortalité de leur ame, ils la porteroient bien avant, & qu'ils en concluroient qu'il faut donc employer toute leur vie à lui procurer un état heureux aprés la mort. Il n'y a point de conséquence plus sensible que celle-là. Cependant combien de grands Esprits ont travaillé à l'établissement de ce point, qui ne paroissent pas avoir beaucoup songé à cette conséquence?

Nous en faisons de même dans les véritez les plus terribles de la Religion. Nous nous contentons de les sçavoir; & nous nous arrêtons à la simple spéculation. C'est Dieu qui fait tout & qui opére par sa grace le vouloir & l'action. Nous croyons cette vérité, & nous aimons à en parler. Que s'ensuit-il de là? Que nous devons implorer continuellement cette grace, dont nous avons un besoin si continuel. Cependant la connoissance du besoin de la grace, ne nous rend pas plus assidus à la priére, & nous ne laissons pas souvent d'être aussi Pélagiens dans nos actions & dans la conduite de nôtre vie, que si ces véritez nous étoient entiérement inconnuës.

Le diable nous environne sans cesse comme un lion rugissant, & il ne cherche qu'à nous devorer, dit l'Apôtre Saint Pierre. Quelle crainte, quel tremblement cette pensée ne devroit-elle point nous causer?

Et nôtre frayeur ne devroit-elle pas être incomparablement plus grande, que si l'on nous disoit que nous sommes entourez de voleurs & d'assassins qui nous veulent égorger ? Combien de gens néanmoins recitent tous les jours ce passage de Saint Pierre, sans être touchez d'aucun sentiment de crainte.

Si je croyois, disent certains Calvinistes, que le corps de JESUS-CHRIST fût present dans l'Hostie, je porterois bien un autre respect à ce Sacrement que les Catholiques. Ils jugent qu'ils feroient ce qu'ils devroient faire, & ils s'imaginent que cette connoissance feroit dans leur esprit l'impression qu'il seroit raisonnable qu'elle y fist : Et en effet quand on nous dit que le Roi est present, chacun se compose & se tient dans le respect. Mais en parlant ainsi, ils font voir qu'ils ne connoissent pas le fond de leur cœur. S'ils prenoient la peine de se consulter eux-mêmes, ils verroient qu'en mille rencontres leur connoissance demeure stérile, sans produire les effets qu'il semble qu'elle devroit produire naturellement. Ne croyent-ils pas eux-mêmes que Dieu est present par tout, & cependant sont-ils plus réglez dans leurs actions que les autres ; & la connoissance de cette presence les retient-elle plus en leur devoir que s'il n'étoit que dans le Ciel ?

Il ne faut pas néanmoins s'étonner que nôtre

nôtre esprit nous porte naturellement à croire, que si nous avions telle & telle connoissance, nous ferions les choses ausquelles ces connoissances obligent. C'est qu'en effet la nature & la raison nous y portent, & que nous n'en sommes empêchez que par le déreglement de la volonté. Et c'est pourquoi cette prodigieuse insensibilité qu'on voit dans les hommes à l'égard des choses dont ils devroient être le plus touchez, est une marque évidente qu'ils ne sont point dans l'état où ils ont été formez, & que leur nature est corrompuë. Cette stupidité monstrueuse ne sçauroit être naturelle. Ils s'affligent des moindres choses jusques au desespoir: & lors qu'il y va de tout leur être, & de leur bonheur, ou de leur malheur éternel, ils n'en sont non plus touchez que s'il s'agissoit d'une chose de néant.

Mais cette insensibilité n'est pas seulement dans tous les hommes, une marque de la corruption générale de la nature, elle est encore dans les Chrêtiens une preuve des ténébres horribles que les péchez commis aprés le Batême répandant dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non seulement le péché engendre la mort, comme dit l'Apôtre, mais qu'il la porte aussi avec soi, & qu'il ôte à l'ame la vie & le sentiment. Car si l'ame d'une Chrêtien qui vit dans le desordre, n'étoit en un état de

mort,

mort, seroit-il possible qu'il pût goûter un moment de repos ? Il sçait qu'il est sous la puissance du Diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'Enfer est ouvert pour l'engloutir, que peut-être il n'y a plus de grace pour lui. Cependant il est sans inquiétude & sans crainte ; il joüit tranquillement des plaisirs qu'il sçait être la cause de son malheur. Ces connoissances que la Foi donne malgré lui, demeurent sans action & sans effet. Elles ne le troublent point. Il agit, il parle comme un homme qui n'a rien à faire qu'à se divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre.

CHAPITRE IV.

Que l'insensibilité se remarque aussi dans des Chrêtiens dont la vie est réglée. Diverses causes de cet état. Il est inutile de s'en inquieter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.

LA stupidité que l'on remarque dans les mauvais Chrêtiens est certainement horrible, mais on en voit la cause. Il ne faut pas s'étonner s'il fait nuit, quand la lumiére est éteinte, & si on ne

sent

sent rien quand on est mort. Il y a bien plus de sujet de s'étonner que cette insensibilité se rencontre souvent dans des ames, où il semble que le péché ne domine pas; qui s'aquittent extérieurement des devoirs essentiels du Christianisme; qui pratiquent divers éxercices de piété, & qui menent une vie éxempte de crimes. Car si elles ont ce cœur nouveau & ce cœur de chair qui est propre à la Loi nouvelle, d'où vient qu'il y a si peu de mouvemens en elles? Si le Saint Esprit les anime, pourquoi en voit-on si peu de marques? Si elles sont éclairées de la lumiére de Dieu, d'où vient qu'elles ne voyent point leurs dangers, ou qu'elles n'en tremblent pas? Si l'on s'applique à rechercher les causes de cet effet, on trouvera qu'il y en peut avoir de fort differentes.

Car cet état n'est en quelques-uns qu'une épreuve de Dieu. C'est en d'autres une punition de leur negligence. Il y en a en qui le naturel y a beaucoup de part. Mais sans se mettre en peine de discerner ces causes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il semble que tous ceux qui sont dans cet état, ont une obligation commune de travailler à en sortir, quoi qu'il soit plus dangereux aux uns qu'aux autres; parce qu'il faut se conduire par les lumiéres de la Foi, qui nous apprennent que l'insensibilité est d'elle même un trés-grand mal, qui nous

doit

doit faire apréhender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne sont pas assez touchées de sa crainte, en leur déclarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie* : *Cor durum male habebit in novissimo.* Et c'est ce qui les doit porter à embrasser avec soin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour s'en delivrer, & pour amollir la dureté de leur cœur.

Il est inutile de s'inquiéter de cet état, puis que l'on n'y remédie pas par l'inquiétude, mais il n'est pas inutile de le craindre. C'est au contraire un des principaux devoirs de ceux qui y sont, d'exciter en eux une frayeur salutaire en se remettant devant les yeux ces instructions du Sage, qu'il est impossible d'être justifié sans crainte. *Sine timore impossibile est justificari.* Que la crainte est le commencement & la racine de la sagesse : *Radix sapientiæ est timere Deum* ; que c'est la source de la vraye joye : *Timor Domini delectabit cor* ; & qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent sujet d'espérer un traitement favorable à la fin de leurs jours : *Timenti Dominum bene erit in extremis.*

Pour entrer dans cette disposition que la lumiére de la Foi fait voir être si nécessaire à tout le monde, il faut éviter un défaut & une illusion d'amour propre où plusieurs personnes se laissent insensiblement aller, qui est de se faire une devotion si spirituel-

les

le, qu'elles ne s'appliquent presque jamais aux objets qui leur pourroient donner de la crainte ; comme la considération de la mort, de l'Eternité, de l'Enfer, des jugemens de Dieu, & des sujets qu'elles ont de se défier de leur état. Car l'amour propre aime à éloigner ces objets tristes ; & il ne manque pas de leur fournir des spiritualitez plus gayes. Mais les Saints qui étoient sans doute plus spirituels que nous, ne nous ont pas donné cet éxemple. Ils n'ont point évité ces pensées communes que l'on traite de grossieres. Ils ont crû au contraire qu'il étoit trés-utile de les avoir continuellement dans l'esprit, n'y ayant rien dont Dieu se serve plus souvent pour retirer les ames d'une certaine évaporation que leur insensibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mêmes, que la vûë de ces terribles objets.



CHAPITRE V.

Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la justice de Dieu. Nombre éfroyable des réprouvez. Spectacle terrible du carnage spirituel que le demon fait dans l'Eglise même. Fausse assurance où nous vivons.

LA plûpart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la misericorde de Dieu, qu'il ne considére en même tems sa justice & la sévérité de ses jugemens. Et pour s'en former quelqu'idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes que Dieu a abandonnez aux desirs de leur cœur avant l'Incarnation du son Fils ; dans ces nations entiéres qui n'ont jamais oüi parler de l'Evangile, & qui sont demeurées ensevelies dans les ténébres & les ombres de la mort dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a été plus de cinq mille ans dans une ignorance absoluë de Dieu ; dans cette multitude de Mahometans qui occupent une si grande partie de la terre, & qui sont plongez dans mille superstitions brutales ; dans cette foule d'hérétiques qui joints ensemble surpassent de beaucoup le nombre des Catholiques, dans ces régions

autrefois remplies d'Evêques & de Chrêtiens, comme l'Affrique, où presentement l'on n'en trouve presque plus ; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrêtiens, dont l'Eglise est tellement remplie, qu'à peine y en trouve-t-on de véritables.

Tous ces gens aveuglez & abandonnez à leurs passions, sont autant de preuves de la rigueur de la justice de Dieu. C'est elle qui les livre aux démons qui les dominent, qui se jouent d'eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille désordres, qui les affligent dans ce monde par une infinité de miséres, & qui les précipitent enfin dans l'abîme pour les tourmenter éternellement. C'est elle qui permet à ces démons non seulement de posséder entiérement toutes les nations infidelles, mais de causer des ravages étrangers dans l'Eglise même dont ils usurpent souvent les ministeres, en y faisant entrer des gens vuides de charité, dans lesquels ils habitent & éxercent leur puissance. Ce qui fait dire au Prophete : *J'assemblerai toutes les lignées des Royaumes d'Aquilon, & ils viendront tous mettre leur trône à l'entrée des portes de Jerusalem & tout autour de ses murailles.* Car plusieurs de ceux qui sont comme établis pour garder les portes de l'Eglise & pour y recevoir les Fidelles, & un grand nombre de ceux à qui la garde de sa discipline est commise, & qui sont ainsi comme des sentinelles

tinelles qui ont ordre de veiller sur ses murailles, ne sont que des habitans d'*Aquilon*, c'est à dire des gens sans charité, & qui n'ont point en eux la chaleur de l'Esprit de Dieu.

Ainsi le monde entier est un lieu de supplice, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets éfroyables de la justice de Dieu : & si nous voulons nous le representer par quelqu'image qui en approche, figurons nous un lieu vaste plein de tous les instrumens de la cruauté des hommes, & rempli d'une part de bourreaux, & de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnez à leur rage. Representons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces miserables, qu'ils les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre par les plus cruels supplices; qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie : mais que ceux-ci même n'en étant pas assurez, ont sujet de croire pour eux-mêmes la mort qu'ils voyent souffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les distingue.

Quelle seroit la frayeur de ces miserables qui seroient continuellement spectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-mêmes, & qui apprehenderoient continuellement que ceux qu'ils souffrent ne se terminassent comme

ceux des autres par une mort cruelle & honteuse ? Les folles joyes & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur esprit ? L'orgueil seroit-il capable de les tenter dans ce malheureux état ? Et néanmoins la foi nous expose bien un autre spectacle devant les yeux. Car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affligent tous les hommes en mille maniéres ; & qui les precipitent presque tous, premiérement dans les crimes, & ensuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

C'est la vûë de ce spectacle qui fait qu'Isaïe s'écrie ; *Propterea dilatavit infernus animam suam, & aperuit os suum absque ullo termino, & descendent fortes ejus & populus ejus : & sublimes gloriosique*, c'est à dire : Que la bouche de l'enfer est toûjours ouverte, & que les grands & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres y entrent pêle-mêle à tous momens. C'est cette vûë qui fait dire à Jeremie : *O mucro Domini usquequo non quiesces, ingredere in vaginam tuam ?* O épée de la Justice de Dieu ; ne vous reposerez-vous point ? Remplirez-vous toûjours la terre de meurtres ? Ne cesserez-vous point de désoler l'Eglise même, en abandonnant à ses ennemis la plûpart de ceux qui paroissent ses enfans ? C'est encore ce que l'Ange fit voir à S. Jean par ce pressoir horrible où le sang de ceux que l'on

l'on y brisoit s'écouloit de toutes parts par dessus la cuve. Car ce sang n'est pas le sang des corps materiels; c'est celui des ames charnelles que les Démons privent de la vie de la grace par les crimes où ils les engagent.

Nous passons nos jours au milieu de ce carnage spirituel, & nous pouvons dire que nous nageons dans le sang des pecheurs; que nous en sommes tous couverts, & que ce monde qui nous porte, est un fleuve de sang puis que la vie du monde est toute composée d'actions criminelles, qui ont causé la mort à ceux qui les ont commises, & qui y portent les autres par la contagion du mauvais exemple. Pour perir, il n'y a qu'à s'y laisser entraîner. Rien ne nous distingue de ceux qui meurent à nôtre vûë. Nous n'avons pas plus de force qu'eux pour résister à la rage des Démons. Nôtre seule esperance est dans le secours de celui qui nous en a delivrez jusqu'à present, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant à peine y songeons-nous; Nous n'avons aucun sentiment de nôtre délivrance pour le passé, aucune crainte de nôtre danger present, aucune inquiétude pour l'avenir, parce que nous ne voyons ni la grandeur de nos miséres, ni la grandeur de nos dangers, ni la grandeur des maux dont nous sommes menacez.

Les Péres témoignent que rien n'étoit plus utile à l'Eglise que les persecutions visibles, parce qu'elles tenoient tous les Chrêtiens dans la crainte & dans un saint tremblement. Ils voyent tous les jours ravir quelques-uns de leurs fréres, & chacun s'imaginant que ce seroit peut-être à lui le lendemain à confesser Jesus-Christ devant les Juges au milieu des tourmens, ne songeoit qu'à s'y préparer par tous les éxercices d'une vie Chrêtienne. *Quand est-ce*, dit Tertullien, *que la foi est plus vive, que lors que l'on craint davantage : & quand craint-on davantage qu'au tems de la persécution ? C'est alors que toute l'Eglise est dans une sainte frayeur, que la foi est plus vigilante dans cette guerre spirituelle, qu'elle est plus éxacte dans l'observation des jeûnes, des stations, des prieres & des éxercices d'humilité.* C'étoit l'éfet de ce spectacle extérieur ; & néanmoins celui que la foi nous découvre, est bien autrement terrible. Ce ne sont pas des hommes, mais des Démons qui arrachent à l'Eglise ses enfans. Ils ne tuent pas leurs corps seulement, mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas souffrir des tourmens passagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais ils les perdent pour l'éternité. La mort des Martyrs étoit pour plusieurs une semence de vie, selon la parole d'un Ancien : & la mort spirituelle des Chrêtiens n'est pour la plû-

plûpart des autres qu'une semence de mort, en les corrompant par l'éxemple des déréglemens qui l'ont causée. Enfin comme les persécutions n'étoient ni continuelles, ni universelles, la plus grande partie des Chrêtiens ne laissoit pas de trouver moyen de s'en garantir : au lieu qu'il y a peu de Chrêtiens qui ne soient emportez par cette persécution spirituelle & par le débordement des vices qui inondent toute l'Eglise. D'où vient donc que les premiers Chrêtiens étoient si fort touchez des persécutions visibles, & que nous le sommes si peu des persécutions invisibles ? C'est que les unes se voyent par les yeux du corps, & que les autres ne s'apperçoivent que par les yeux de la Foi ; ou plûtôt c'est que leur Foi étoit vive & éclairée, & que la nôtre est languissante, obscure & sans lumiére.

Il semble à nous voir agir que nous avons des lettres d'assurance de nôtre salut ; que Dieu même nous ait révelé que les Démons ne nous peuvent nuire ; on diroit que nous avons une entiére certitude que nous possedons sa grace, que nous ne la perdrons jamais, & que nous sommes dans l'élection éternelle de Dieu. Nous regardons les dangers & les malheurs des autres comme si nous n'avions rien à craindre pour nous-mêmes, & comme on regarde du port les tempêtes qui agitent & engloutissent les Vaisseaux qui sont sur la mer.

Si nous déteſtons dans nôtre eſprit la fauſſe aſſurance dont les Calviniſtes flatent les hommes ; en vérité nous l'aprouvons en quelque ſorte par nos actions & par les ſentimens de nôtre cœur.

Nous nous repoſons ſur la miſericorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une inſenſibilité d'amour propre. Et c'eſt pourquoi c'eſt à nous que l'Ecriture parle lors qu'elle avertit *de ne dire point que la miſericorde de Dieu eſt grande* ; NE DICAS *miſericordiâ Dei magna eſt.* Car elle ne laiſſeroit pas d'être grande quand elle nous auroit laiſſé perir, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que ſa juſtice a laiſſées dans les ténébres, & de tant de Chrêtiens qui ſont aſſujettis à l'empire des Démons. Nous nous imaginons que nous ſommes fort conſiderables devant Dieu. Mais ſi tous les hommes de la terre ne ſont devant ſes yeux qu'une goutte d'eau & un peu de pouſſiére, comme parle l'Ecriture ; quelle place occuperons-nous dans cette goutte d'eau & dans ce peu de pouſſiére ? S'il eſt donc juſte d'eſperer en ſa miſéricorde aprés tant d'effets que nous en avons reſſentis ; il n'eſt pas moins juſte de craindre ſa juſtice, qui eſt ſi terrible, & dont nous voyons des effets ſi épouventables dans tous les tems & dans tous les lieux du monde.

CHA-

CHAPITRE VI.

Qu'il est utile de détruire dans son esprit les pretextes que l'amour propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence extérieure. Signe équivoque de l'état de la Grace.

IL ne faut jamais détruire en son ame l'espérance en la miséricorde de Dieu & la confiance en son amour éternel. Mais la crainte de sa justice ne la détruit pas: au contraire elle l'établit & la fortifie, puis que cette crainte même est un des plus grands effets de sa misericorde, & que nous aurons d'autant plus de sujet d'esperer qu'il nous regarde favorablement, que nous aurons plus de crainte de sa justice. Craignons Dieu, parce qu'il est redoutable: & espérons en lui, parce que nous le craignons. Ceux qu'il abandonne ne le craignent point, & ne desirent point de le craindre: Et c'est pourquoi il n'est pas inutile de détruire dans son esprit tous les faux pretextes que l'amour propre prend pour s'établir dans une mauvaise sûreté, & pour éviter les pensées & les mouvemens de crainte, qui lui sont toûjours incommodes, parce qu'ils troublent toûjours un peu cette tranquilité & ce repos dont il est bien aise de joüir.

On fonde d'ordinaire cette confiance, ou sur une assurance trop grande de la remission des péchez qu'on a commis aprés le Batême, directement opposée à l'Ecriture, qui nous avertit de n'être pas sans crainte pour les péchez dont nous croyons avoir obtenu le pardon: *De propitiato peccato noli esse sine metu*; ou sur ce que l'on pratique depuis long tems les devoirs communs de la pieté Chrêtienne. Mais pour temperer cette confiance excessive par des sujets legitimes de crainte que la vérité nous fournit, il n'y a qu'à se souvenir que personne ne sçait avec certitude, si c'est la charité, ou la cupidité qui domine dans son cœur; & que cette incertitude est beaucoup plus grande dans les personnes froides & négligentes. Car il est certain que comme les hérétiques pratiquent quantité de bonnes œuvres extérieures sans charité, on en peut pratiquer dans l'Eglise même, qui n'auront pas un meilleur principe; n'étant pas plus difficile d'observer sans grace les preceptes extérieurs de la Loi de Jesus-Christ, que d'observer ceux de Mahomet, qui ne sont pas quelquesfois moins difficiles.

Ainsi cette innocence extérieure qui ne consiste que dans l'observation des devoirs extérieurs de la Religion Chrêtienne, est un signe fort équivoque de la grace & de l'innocence intérieure, puis que ce peut être

être un pur effet de la coûtume, de l'habitude, de la vûë des créatures, & d'une crainte purement humaine. Et quoi que l'on ne doive pas porter légerement ce jugement de soi-même, on peut craindre néanmoins avec raison que Dieu ne le porte, & qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit: *Ce peuple m'honore des levres, & son cœur est fort éloigné de moi.*

Il ne faut pas aussi s'éxempter de crainte par cette doctrine commune que l'on ne perd la grace que par un péché mortel, & que l'on ne se souvient point d'en avoir commis. Car qui est-ce qui peut avoir cette assurance? Tout le témoignage qu'on se peut rendre, ne regarde tout au plus que les péchez corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoissons pas la mesure? Qui sçait s'il n'a point perdu la grace par l'orgueil, par l'envie, par la paresse spirituelle, par l'amour de soi-même, par une attache criminelle aux choses du monde? Saint Bernard témoigne que le seul crime d'ingratitude pour les graces qu'on a reçûës de Dieu, peut être si grand qu'il égale quelquesfois l'énormité de plusieurs péchez corporels. Et c'est en ce sens selon Saint Chrysostome, qu'il est dit que les péchez remis sont de nouveau imputez, parce que l'ingratitude où l'on tombe en oubliant une si grande grace, les contient tous en quelque façon, & nous rend autant

coupables que si Dieu ne nous avoit point pardonné. Or qui peut s'assurer de n'être pas coupable de cette ingratitude ?

CHAPITRE VII.

Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des veritez de Dieu. Des occasions qu'on a euës de s'avancer. Des Fêtes & des mystéres que l'Eglise célébre le long de l'année.

QUel sujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l'abus que nous avons fait des graces de Dieu, si nous avions un peu de lumiére. Il n'y a pour cela qu'à parcourir les principales de ces graces. Rien n'est plus étonnant que les menaces que JESUS-CHRIST fait à ceux de Capharnaum, qu'ils seront traittez plus durement au jour du jugement, que Sodome & Gomorre, c'est à dire, que deux villes souillées par les crimes les plus abominables. Car le seul fondement de ces menaces, est qu'ils n'avoient pas bien usé des graces que JESUS-CHRIST leur avoit faites en opérant tant de miracles à leur vûë, & en leur donnant tant d'instructions. On ne voit pas d'ailleurs qu'ils fussent plus dereglez, ni plus ennemis de J. C.

que les autres Juifs. Or qui est-ce qui n'a pas sujet de craindre que JESUS-CHRIST ne lui fasse le même reproche ? N'avons-nous pas reçû de lui infiniment plus de graces que les Capharnaïtes? Cependant où est l'usage que nous en avons fait ? où sont les tresors des vertus que nous avons aquis par le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre les mains ? Nous avons crû à la vérité, mais où sont les œuvres de nôtre Foi? Où est l'usage qu'il nous redemandera de ses bienfaits ? Il faut avoir une étrange insensibilité pour n'être pas effrayé de cette pensée, qu'il se trouvera des gens dans lesquels on n'aura vû aucun déreglement extraordinaire, qui ne laisseront pas d'être jugez par la verité même, plus coupables que ceux de Sodome, pour le seul abus des graces de Dieu.

Toutes les occasions que Dieu nous a presentées de nous avancer dans la vertu, sont autant de graces, dont il nous redemandera compte. Ce sont autant de moissons abondantes qu'il nous commandoit de recueillir, & dont il vouloit que nous fissions provision pour nous soûtenir dans les tems où il devoit permettre que nous fussions éprouvez. Par éxemple, les maladies & les souffrances sont le tems de la moisson de la patience, les rebuts & les mépris sont les tems de la moisson de l'humilité ; les pertes que Dieu nous envoye, sont le tems

tems de la moisson de la pauvreté. Celui qui use bien de ces tems de moison est sage, selon l'Ecriture : *Qui congregat in messe, filius sapiens est*, parce qu'il fait provision des graces qui lui seront nécessaires en un autre tems. Mais elle nous avertit que celui qui en usera mal, sera confondu : *Qui autem stertit æstate, filius confusionis.* De quel nombre sommes-nous ? Et quel usage pouvons-nous dire que nous avons fait de tant de moissons que Dieu nous a presentées ?

L'Eglise distribuë toute l'année en diverses saisons des graces:& la devotion des Fideles devroit être de suivre son esprit : comme les êtres naturels ne manquent jamais de suivre l'esprit général qui regle le cours de toute la machine du monde. Les oiseaux, comme dit l'Ecriture, gardent éxactement leurs saisons. Ils font leurs nids en un certain tems, ils se dépouillent en un autre par un ordre reglé & invariable. La pieté a de même ses tems. Il y en a un propre pour obtenir l'esprit de penitence, & c'est celui où l'Eglise la pratique. Il y en a un où elle nous invite à la joye, à une vie nouvelle & à imiter la vie du Ciel, & c'est le tems de la Resurrection. Chaque mistere a ses graces, & le tems où l'Eglise le célébre, est le tems favorable pour les obtenir. Mais ceux qui ménagent mal ces tems, & qui laissent passer toutes ces solemnitez,

lemnitez, ſans s'enrichir des graces que Dieu y diſtribuë aux ames bien diſpoſées, recevront ſans doute le même reproche que le Prophete fait aux Juifs, de n'avoir pas connu le jugement du Seigneur, & d'avoir été moins prudens que ces oiſeaux qui ne manquent jamais de faire en chaque ſaiſon ce qui convient à leur nature. *Milvus in cælo cognovit tempus ſuum, Turtur & Hirundo & Ciconia cuſtodierunt tempus adventus ſui: populus autem meus non cognovit judicium Dei.*

Que ſi l'abus des moindres graces eſt auſſi à craindre que nous l'avons repreſenté, que ſera-ce de l'abus de la Grace des Graces, c'eſt à dire, de l'Euchariſtie, qui contient l'Auteur même de toutes les Graces? l'Apôtre témoigne que Dieu éxerçoit des châtimens viſibles ſur les premiers Chrêtiens qui communioient avec trop peu de preparation, & qui ne mettoient pas de difference entre le Corps du Seigneur & les vaindes communes; & que c'étoit-là ce qui cauſoit la mort, ou les maladies à pluſieurs d'entre les Fidelles. Mais que cette punition de Dieu leur étoit utile, puis qu'elle leur ſervoit à expier leurs fautes dés cette vie, & à éviter la damnation: *Cum judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Il ſemble que Dieu n'agiſſe plus de la ſorte à l'égard de ceux qui abuſent de ſes myſtéres. Il fait moins

moins éclater sa justice à la vûë des hommes : il se retire en haut, comme dit l'Ecriture, & il s'éloigne de nous : *Et propter hanc in altum regredere.* On communie plus indignement que jamais, & on n'en reçoit aucune punition visible. C'est ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoissent par la negligence de leur vie, qu'ils ont peu profité de tant de Communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne soit un effet de son abandon, & qu'ils ne soient d'autant plus coupables qu'ils ont été moins punis.

CHAPITRE VIII.

Adresse de l'amour propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* JESUS-CHRIST *n'a gueres repris que les vices spirituels.*

UNe adresse de l'amour propre pour empêcher que nous ne nous appliquions les reproches que JESUS-CHRIST fait à certaines gens dans l'Evangile, c'est de nous en donner des idées si noires, qu'il ne nous vienne jamais dans l'esprit, que nous leur puissions ressembler. Par exemple, on conçoit les Phari-
siens

ſiens comme des gens d'un orgueil ſi inſupportable & ſi extraordinaire, qu'il ſemble qu'il n'y en ait plus de tel parmi les hommes. Mais cela n'eſt pas ainſi. Ils étoient faits comme d'autres hommes ; & leur vanité ſe connoiſſoit peu à l'extérieur. Ils ne la connoiſſoient pas eux-mêmes. Ils étoient d'ailleurs grands obſervateurs de la Loi , & fort éxacts dans les moindres choſes qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous aſſurera donc que nous ne leur ſoyons pas ſemblables ? Ils étoient hypocrites, il eſt vrai : mais ils ne connoiſſoient pas leur hypocriſie. Peut-être le ſommes-nous autant qu'eux , & aſſurément nous le ſommes tous en quelque degré. Cependant JESUS-CHRIST déclare qu'ils ſeront punis plus rigoureuſement que les autres Juifs qui étoient néanmoins fort méchans : *Accipient prolixius judicium.* Ce qui fait voir qu'on peut être trés-criminel devant Dieu, en menant une vie réglée à l'extérieur.

Et en effet , il eſt remarquable que la plûpart des reproches & des menaces que JESUS-CHRIST fait dans l'Evangile , ne regardent que des vices ſpirituels , parce qu'il a ſuppoſé que les vices corporels ſont aſſez condamnez par eux-mêmes. Il condamne l'abus de ſa parole & de ſes miracles dans les Capharnaïtes , l'orgueil & l'interêt dans les Phariſiens ; le deſir de prééminence dans les Apôtres ; l'omiſſion des

des œuvres de charité dans ceux dont il dit qu'ils seront mis à la gauche & envoyez au feu éternel ; le défaut de la charité interieure dans la parabole des Vierges. La plûpart de ses preceptes ont de même pour objet des vertus interieures, l'amour des ennemis, la retenuë dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux satisfactions humaines, la vigilance dans la priére, l'humilité & la simplicité des enfans. C'est en cela qu'il fait consister cette justice qui surpasse celle des Pharisiens, sans laquelle on n'entre point au Royaume de Dieu : & cependant qui peut s'assurer d'y satisfaire entiérement ?

CHAPITRE IX.

Qu'il y en a peu qui puissent s'assurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.

L'Ecriture nous donne diverses marques pour reconnoître la vie & la mort de l'ame ; mais ces marques mêmes sont plus capablesd'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de devotion, & qui sont dans cet état d'insensibilité dont nous parlons. Elle nous dit premiérement que celui qui n'a point l'esprit

prit de J. C. n'eſt point à lui. *Qui non habet ſpiritum Chriſti, hic non eſt ejus.* Ainſi quoi que tous ceux qui ont renoncé au péché, doivent avoir quelque confiance que cet eſprit eſt en eux par le déſir qu'ils reſſentent au fond de leur cœur d'être uniquement à JESUS-CHRIST, cette confiance n'exclud pourtant pas la crainte qu'ils doivent auſſi avoir, que cette marque qu'ils ont de ſa preſence, ne ſoit trompeuſe ; & qu'ils ne prennent une réſolution purement naturelle formée par l'accoûtumance, pour une attache divine formée par l'eſprit de Dieu. Car combien y a-t-il d'autres effets de cet Eſprit Saint qu'ils ne trouvent point en eux ? L'eſprit de JESUS-CHRIST eſt un eſprit de recueillement & d'adoration continuelle ; c'eſt un eſprit de zele pour la juſtice, de haine pour le péché, d'amour pour les pécheurs ; c'eſt un eſprit de croix, de mort, & d'immolation perpetuelle ? C'eſt un eſprit de ſéparation, de détachement parfait de toutes les créatures ; c'eſt un eſprits de douceur & de bonté pour tous les hommes. Ce ſont là les ſentimens que l'eſprit de Dieu a formez avec plénitude dans le cœur de JESUS-CHRIST, & ce ſont ceux qu'il doit former dans le nôtre en quelque degré, ſi nous avons reçû de ſa plénitude quelque participation de cet eſprit qui nous doit rendre conformes à l'image du Fils unique de Dieu. Voila les marques de vie.

Plus

Plus ces ſentimens ſont vifs & agiſſans, plus on a ſujet de ſe croire vivant. Mais plus ils ſont foibles & languiſſans, plus on a ſujet d'apprehender d'être mort.

L'Ecriture nous marque encore ce que c'eſt que la vie de l'ame, en nous diſant, *que le juſte vit de la Foi.* Et pour bien l'entendre, il faut remarquer que l'ame ne vit que par ſa connoiſſance & par ſon amour : d'où il s'enſuit que cette vie de la Foi conſiſte à penſer ſelon la Foi, & à aimer ou haïr ſelon la foi, c'eſt à dire que pour vivre de la Foi, il faut juger les choſes grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaiſes, non ſelon nôtre goût, & nos inclinations corrompuës, mais ſelon la lumiére de la Foi : & il faut de même que les ſentimens du cœur ſuivent cette lumiére, & que nos craintes, nos eſperances, nos joyes, nos triſteſſes, nôtre amour, nôtre haine ſoient conduits par la Foi.

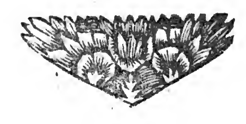
Pour ſçavoir donc ſi nous vivons de la Foi, il n'y a qu'à conſiderer ſi nous déſirons ce que la Foi nous montre que nous devons déſirer : ſi nous nous affligeons des choſes qu'elle nous fait voir être contraires à la Loi de Dieu : ſi nous déſirons & pour nous & pour les autres les biens qu'elle nous propoſe comme devant être l'objet de nos déſirs ; car alors nous pourrons nous aſſurer que nôtre ame eſt vérita-

blement vivante. Mais si nous voyons au contraire que nous nous affligeons de ce qui devroit nous réjoüir, & que nous nous réjoüissons de ce qui devroit nous affliger ; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la Foi, nous avons aussi peu de marques de la vie de nôtre ame.

Enfin l'Apôtre Saint Jean nous assure que *qui n'aime point demeure dans la mort ; & que celui qui aime, possede la vie.* Et l'Apôtre Saint Paul pour ne nous pas laisser tromper par la vaine image d'une fausse charité, a pris soin de nous décrire éxactement les qualitez de cette véritable charité qui fait la vie de nos ames. *La charité*, dit-il, *est patiente ; elle est douce ; elle n'est point jalouse, ni inconsiderée ; elle ne s'éléve point de vanite ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne recherche point ses interêts ; elle n'est point colere, ni soupçonneuse ; elle ne se réjouït point de l'injustice ; elle se réjouït de la vérité.* C'est par là que nous nous devons éxaminer. Si nous nous pouvons rendre un témoignage sincére, que nous ressentons en nous tous les effets de la charité, à la bonne heure que nous soyons pleins de confiance & de joye. Mais si nous en ressentons de tous contraires, il n'y a qu'une extréme stupidité qui puisse étouffer les justes sentimens de crainte que cette connoissance nous doit donner.

On ne doit pas prendre aussi pour une mar-

marque certaine que l'on eſt vivant devant Dieu, une certaine équité d'eſprit, par laquelle on juge aſſez juſtement de la plûpart des choſes qui ſe preſentent. Car cette qualité peut demeurer avec les plus grands déréglemens ; & l'on voit ſouvent des perſonnes qui étant dans un trés-mauvais état par des crimes , ou ſpirituels ou corporels, dont ils n'ont fait aucune pénitence, ne laiſſent pas de conſerver une certaine région dans leur eſprit, qui ne paroît point troublée par les impreſſions du Diable , dans laquelle ils jugent bien de pluſieurs choſes, & réglent leur vie d'une maniére honnête & raiſonnable. Et le Diable qui les poſſede , permet même ſouvent qu'ils habitent preſque toûjours dans cette région tranquille, & qu'ils ne ſe connoiſſent que par là ? afin qu'ils ne s'aperçoivent point de la corruption de leur cœur , par laquelle ils les tient aſſujettis.



CHA-

CHAPITRE X.

Quelle est la crainte où l'on doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'état d'insensibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.

IL faut donc craindre, il faut trembler devant Dieu dans la vûë de tant de sujets de crainte : mais il faut que ce soit d'une crainte salutaire, qui au lieu d'abattre l'ame la releve, & la porte à remédier serieusement à ce qui lui donne sujet de craindre. Il faut que ce soit d'une crainte qui porte à la pénitence, à la priére, à la vigilance, au travail. Que si avec tout cela on se trouve en un certain état où il semble qu'on ne voye en soi que de la froideur & de l'insensibilité ; & que l'on ne puisse changer la disposition de son esprit, il faut se soûmettre humblement à l'ordre de Dieu, & esperer d'en tirer autant d'avantage, que s'il lui avoit plû que nous fussions sensiblement remplis de devotion, de consolation & de ferveur. Et peut-être en tirerions-nous éfectivement cet avantage si nous entrions sincérement dans les sentimens où cet état même nous porte, & que nous jugeassions de nous, comme nous devons juger dans la vérité.

Ce

Ce ne seroit pas en éfet un petit avantage que de se conserver par là dans le mépris de soi-même ; mais il faut bien se garder que ce prétexte ne nous porte à demeurer volontairement dans cet état. Dieu qui veut que quelques ames y soient pour les humilier, veut en même tems qu'elles fassent tout ce qu'elles peuvent pour en sortir. Il leur adresse à toutes ces paroles de son Prophete : *Erudite Jerusalem, ne fortè recedat à te anima mea.* Instruisez-vous ô ame Chrêtienne, de peur que mon esprit ne vous abandonne ? Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les ténébres. Il faut également éviter & la négligence dans la recherche des lumiéres de Dieu, & l'impatience dans le ténébres où il nous laisse. L'un est un éfet de paresse, & l'autre d'orgueil. Mais ces lumiéres que nous devons rechercher, ne sont pas des lumiéres qui touchent le cœur au même tems qu'elles instruisent l'esprit, & qui naissent de la charité, qui est le vrai reméde de la dureté du cœur, & de l'insensibilité.



QUA-

QUATRIÉME TRAITÉ.

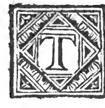
Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci, & orate pro ea ad Dominum, quoniam in pace illius erit pax vobis.

CHAPITRE I.

Hommes Citoyens de plusieurs Villes. Ils doivent procurer la Paix de toutes. Et s'apliquer en particulier à vivre en Paix dans la Société où ils passent leur vie, & dont ils sont partie.



Outes les Sociétez dont nous faisons partie ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce, sur lesquelles nous agissons, & qui agissent sur nous, & dont le différent état est

capable d'altérer la disposition de nôtre ame, sont les villes où nous passons le tems de nôtre pélerinage; parce que nôtre ame s'y occupe & s'y repose.

Ainsi le monde entier est nôtre ville, parce qu'en qualité d'habitans du monde nous avons liaison avec tous les hommes, & que nous en recevons mêmes tantôt de l'utilité & tantôt du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extrémitez du monde: parce que les avantages que les Hollandois en tirent, leur donnent le moyen, ou de nous servir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelqu'endroit; & ils entrent tous dans la chaîne qui lie tous les hommes entr'eux par les besoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous sommes encore plus particuliérement Citoyens du Royaume où nous sommes nez, & où nous vivons: de la Ville où nous habitons: de la Société dont nous faisons partie: & enfin nous nous pouvons dire en quelque sorte citoyens de nous-mêmes & de nôtre propre cœur. Car nos diverses passions, & nos diverses pensées tiennent lieu d'un peuple avec qui nous avons à vivre: & souvent il est plus facile de vivre avec tout le monde extérieur, qu'a-

vec ce peuple intérieur que nous portons en nous-mêmes.

L'Ecriture qui nous oblige de chercher la paix de la ville où Dieu nous fait habiter, l'entend également de toutes ces différentes villes. C'est à dire, qu'elle nous oblige de chercher & de desirer la paix & la tranquillité du monde entier: de nôtre royaume: de nôtre ville: de nôtre Société, & de nous-mêmes. Mais comme nous avons plus de pouvoir de la procurer à quelques-unes de ces villes qu'aux autres; il faut aussi que nous y travaillions diversement.

Car il n'y a guéres de gens qui soient en état de procurer la paix, ni au monde, ni à des Royaumes, ni à des villes, autrement que par leurs priéres. Ainsi nôtre devoir à cet égard se réduit à la demander sincérement à Dieu, & à croire que nous y sommes obligez: & nous le sommes en effet, puis que les troubles extérieurs qui divisent les Royaumes, viennent souvent du peu de soin que ceux qui en font partie, ont de demander la paix à Dieu, & de leur peu de reconnoissance lors que Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de si étranges suites, & des effets si funestes pour les ames mêmes, qu'on ne sçauroit trop les appréhender. C'est pourquoi Saint Paul, en recommandant de prier pour les Rois du monde, marque expressément, comme un principe de cette obliga-

 tion,

tion, le besoin que nous avons pour nous-mêmes de la tranquillité extérieure : *Ut quietam & tranquillam vitam agamus.*

On se procure la paix à soi-même en réglant ses pensées & ses passions. Et par cette paix intérieure, on contribuë beaucoup à la paix de la Société dans laquelle on vit, parce qu'il n'y a gueres que les passions qui la troublent. Mais comme cette paix avec ceux qui nous sont unis par des liens plus étroits, & par un commerce plus fréquent, est d'une extrême importance pour entretenir la tranquillité dans nous-mêmes, & qu'il n'y a rien plus capable de la troubler que la division opposée à cette paix, c'est de celle là principalement qu'il faut entendre cette instruction du Prophete. *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci.* Cherchez la paix de la ville qui est le lieu de vôtre éxil.

CHAPITRE II.

Union de la raison & de la Religion à nous inspirer le soin de la paix.

LEs hommes ne se conduisent d'ordinaire dans leur vie, ni par la Foi, ni par la raison. Ils suivent témérairement les impressions des objets presens, ou

ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque soin à considérer ce qui leur est véritablement utile pour passer heureusement cette vie ; ou selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisoient réfléxion, ils verroient que la Foi & la raison sont d'accord sur la plûpart des devoirs & des actions des hommes ; que les choses dont la Religion nous éloigne, sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre, & que la plûpart de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que nôtre ambition, & nôtre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

Or cet accord de la raison & de la Foi ne paroît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis, & d'éviter toutes les occasions & tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la Religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la piété chrêtienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importans pour nôtre propre intérêt.

Car on ne sçauroit considérer avec quelque attention, la source de la plûpart des inquiétudes & des traverses qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres ; qu'on ne reconnoisse qu'elles vien-

nent ordinairement de ce qu'on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, & que l'on prenne plaisir à nous nuire & à nous choquer de gayeté de cœur. Nous y contribuons toûjours quelque chose. S'il n'y en a pas de causes prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriroient sans peine, s'ils n'avoient déja un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin il est presque toûjours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne sçavons nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquiétudes, à ces traverses & à ces troubles que les autres nous causent ; & comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire, nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin & tant de tems. C'est pourquoi il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des sciences. Ils s'appliquent avec soin à connoître la matiére, & à trouver les moyens

de

de la faire servir à leurs besoins. Ils apprennent l'art de dompter les animaux, & de les employer à l'usage de la vie; & ils ne songent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles, & d'empêcher qu'ils ne les troublent & ne rendent leur vie malheureuse, quoi que les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reste des créatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on en consulte la Religion & la Foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes & par les raisons divines qu'elles nous en apportent. JESUS-CHRIST a tellement aimé la paix qu'il en fait deux des huit Beatitudes qu'il nous propose dans l'Evangile. *Heureux*, dit-il, *ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre*, ce qui comprend la tranquilité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, *ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui est la plus haute qualité dont les hommes soient capables, & qui n'est dûë par conséquent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une Loi expresse touchant la paix, en commandant de la garder autant qu'il est possible avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus, si fieri potest, pacem habentes.* Il nous défend les contentions; & nous ordonne la pa-

tience & la douceur envers tout le monde: *Servum Dei non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes.* Et enfin il nous déclare que l'esprit de contention n'est point celui de l'Eglise? *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus.*

Il n'y a gueres d'avertissement plus fréquent dans les livres du Sage, que ceux qui tendent à nous régler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & nous faire éviter ce qui peut exciter des divisions & des quérelles. C'est dans cette vûë qu'il nous dit que la douceur dans les paroles multiplie les amis, & adoucit les ennemis, *Verbum dulce multiplicat amicos, & mitigat inimicos,* & que les gens de bien sont pleins de douceur & de complaisance: *Et lingua eucharis in bono homine abundat.*

Il dit en un autre endroit que les réponses douces appaisent la colére, & que celles qui sont aigres, excitent la fureur: *Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem.* Il dit que le Sage se fait aimer par ses paroles: *sapiens in verbis seipsum amabilem facit.*

Enfin il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parce qu'elle nous procure le repos, & dans cette vie, & dans l'autre: *Lingua placabilis lignum vitæ.*

Il a bien voulu même nous apprendre que

que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faisant aimer, est preferable à ceux que les hommes desirent le plus, qui sont l'honneur & la gloire. Car c'est un des sens de ces paroles : *Fili in mansuetudine opera tua perfice, & super gloriam hominum diligeris.*

Le Sage y compare les deux choses que les hommes recherchent principalement des autres hommes, qui sont l'amour & la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence ; l'amour de l'idée de la bonté, & cette bonté se témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaison, qu'encore que l'estime des hommes flate plus nôtre vanité, il vaut néanmoins mieux en être aimé. Car l'estime ne nous donne entrée que dans leur esprit, au lieu que l'amour nous ouvre le cœur. L'estime est souvent accompagnée de jalousie, mais l'amour éteint toutes les malignes passions : & ce sont celles-là qui troublent nôtre repos.

CHAPITRE III.

Raisons des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

On peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hom-

mes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1. Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la Loi nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence même. Car au lieu que la cupidité, qui est la Loi de la chair, desunissant l'homme d'avec Dieu, elle le desunit d'avec lui-même, par le soûlevement des passions contre la raison ; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui est cette Loi nouvelle que Jesus-Christ est venu apporter au monde, c'est de reparer toutes les desunions que le péché a produites ; de reconcilier l'homme avec Dieu, en l'assujettissant à ses Loix ; de le reconcilier avec lui-même, en assujettissant ses passions à la raison ; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le desir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité à l'égard des hommes, est de nous appliquer à conserver la paix avec eux, puis qu'il est impossible qu'elle soit vive & sincere dans le cœur, sans y produire cette application. On craint naturellement de blesser ceux que l'on aime. Et cet amour nous faisant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres comme grandes & importantes, & toutes celles qu'ils

qu'ils commettent contre nous, comme petites & legéres, il éteint par là la plus ordinaire source des querelles, qui ne naissent le plus souvent que de ces fausses idées qui grossissent à nôtre vûë tout ce qui nous touche en particulier & qui amoindrissent tout ce qui touche les autres.

2. Il est impossible d'aimer les hommes sans desirer de les servir: & il est impossible de les servir sans être bien avec eux, de sorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, selon l'Ecriture, pour les servir en toutes les maniéres dont nous sommes capables, nous oblige aussi de nous entretenir en paix avec eux, parce que la paix est la porte du cœur, & que l'aversion nous le ferme, & nous le rend entiérement inaccessible.

3. Il est vrai que l'on n'est pas toûjours en état de servir les autres par des discours d'édification, mais il y a bien d'autres maniéres de les servir. On le peut faire par le silence, par des éxemples de modestie, de patience & de toutes les autres vertus. Et c'est la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les en faire profiter.

Or la charité non seulement embrasse tous les hommes, mais elle les embrasse en tous tems. Ainsi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout tems; car il n'y en a point où nous ne devions les aimer & desirer de les servir: &

par conséquent il n'y en a point où nous ne devions ôter de nôtre part, tous les obstacles qui s'y pourroient rencontrer, dont le plus grand est l'aversion & l'éloignement qu'ils pourroient avoir pour nous. De sorte que lors même que l'on ne peut conserver avec eux une paix interieure qui consiste dans l'union de sentimens, il faut tâcher au moins d'en conserver une extérieure qui consiste dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne se rendre pas incapables de les servir quelque jour, & de témoigner toûjours à Dieu le desir sincére que l'on en a.

De plus, si nous ne leur servons pas actuellement, nous sommes au moins obligez de ne leur pas nuire. Or c'est leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à nôtre égard. C'est leur causer un dommage réel, que de les disposer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaise part; à en parler d'une maniére peu équitable, & qui blesseroit leur conscience; & enfin à mépriser même la vérité dans nôtre bouche, & à n'aimer pas la justice, lors que c'est nous qui la défendons.

Ce n'est donc pas seulement l'intérêt des hommes, c'est celui de la vérité même qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons nous

devons

devons éviter de la rendre odieuse par nôtre imprudence, & de lui fermer l'entrée du cœur & de l'esprit des hommes, en nous la fermant à nous-mêmes : & c'est aussi pour nous porter à éviter ce défaut que l'Ecriture nous avertit : *Que les sages ornent la science*, c'est à dire qu'ils la rendent vénérable aux hommes, & que l'estime qu'ils attirent par leur modération, fait paroître plus auguste la vérité qu'ils annoncent ; au lieu qu'en se faisant ou mépriser ou haïr des hommes, on la deshonore, parce que le mépris & la haine passent ordinairement de la personne à la doctrine.

Il est vrai qu'il est impossible que les gens de bien soient toûjours en paix avec les hommes, aprés que JESUS-CHRIST les a avertis qu'ils ne devoient pas espérer d'être autrement traitez d'eux qu'il l'a été lui-même. C'est pourquoi Saint Paul en nous exhortant de conserver la paix avec eux, y ajoûte cette restriction, *S'il est possible : Si fiere potest*, sçachant bien que cela n'est pas toûjours possible, & qu'il y a des occasions où il faut par nécessité hazarder de les choquer, en s'opposant à leurs passions. Mais afin de le faire utilement, & sans avoir un juste sujet de craindre que nous n'ayons contribué aux suites fâcheuses qui en naissent quelquefois, il faut éviter avec un extrême soin de les choquer inutilement, ou pour des choses de peu d'importance.

portance, ou par une maniére trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il est en leur pouvoir, qui les puissent reprendre avec quelque fruit

Si Saint Pierre donc sçachant bien qu'il est inévitable que les Chrêtiens souffrent & soient presecutez, leur commande de ne se pas attirer leurs souffrances par leurs crimes: on leur peut dire de même qu'étant inévitable qu'ils soient haïs des hommes, ils doivent extremement éviter de se faire haïr par leur imprudence & leur indiscretion, & de perdre par là le merite qu'ils peuvent aquerir par cette sorte de souffrance.

Voici encore une autre raison qui rend la paix nécessaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous est possible; c'est que la correction fraternelle est un devoir qui nous est recommandé expressément par l'Evangile, & dont l'obligation est trés-étroite. Cependant il est certain qu'il y a peu de gens qui le puissent pratiquer utilement, & sans causer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croyent dispensez. Car comme on n'est pas exempt de faute devant Dieu, lors que l'on se met par imprudence hors d'état de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous pri-

privons par nôtre faute : nous ne devons pas non plus nous crdire éxempts de péché, lors que le peu de soin que nous avons de conserver la paix avec nôtre prochain, nous met dans l'impuissance de pratiquer envers lui la charité spirituelle que nous lui devons.

Enfin nôtre intérêt spirituel, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à éviter tous ce qui nous peut commettre avec les hommes & nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mépris. Car rien n'est plus capable d'éteindre, ou de refroidir dans nous-même la charité que nous leur devons, puis qu'il n'y a rien de si difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur, ou même de l'aversion.

CHAPITRE IV.

Regle générale pour conserver la paix. Ne blesser personne, & ne se blesser de rien. Deux maniéres de choquer les autres. Contredire leurs opinions. S'opposer à leurs passions.

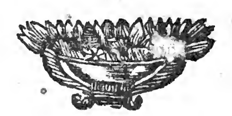
MAis la peine n'est pas de se convaincre soi - même de la nécessité de conserver l'union avec le prochain ; c'est

c'est de la conserver effectivement en évitant tout ce qui la peut alterer. Il est certain qu'il n'y a qu'une charité abondante qui puisse produire ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il est utile d'y employer, il semble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connoître les causes ordinaires des divisions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prevenir. Or en les considerant en général, on peut dire qu'on ne se brouille avec les hommes, que parce qu'en les blessant, on les porte à se separer de nous; ou parce qu'étant blessez par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux & à renoncer à leur amitié. L'un & l'autre se peut faire, ou par une rupture manifeste, ou par un refroidissement insensible. Mais de quelque maniére que cela se fasse, ce sont toûjours ces mécontentemens reciproques qui sont les causes des divisions: & l'unique moyen de les éviter, c'est de ne faire jamais rien qui puisse blesser personne, & de ne se blesser jamais de rien.

Il n'y a rien de plus facile que de prescrire cela en général. Mais il y a peu de choses plus difficiles à pratiquer en particulier; & l'on peut dire que c'est ici une de ces regles, qui étant fort courte dans les paroles, sont d'une extrême étenduë dans le sens, & renferment dans leur généralité un grand

grand nombre de devoirs trés-importans. C'est pourquoi il est bon de la développer en éxaminant plus particuliérement par quels moyens on peut éviter de blesser les hommes, & mettre son esprit dans la disposition de ne se point blesser de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de réüssir dans la pratique du premier de ces devoirs, est de sçavoir ce qui les choque, & ce qui forme en eux cette impression qui produit l'aversion & l'éloignement. Or il semble que toutes les causes s'en peuvent réduire à deux, qui sont, de contredire leurs opinions, & de s'opposer à leurs passions. Mais comme cela se peut faire en diverses maniéres; que ces opinions & ces passions ne sont pas toutes de même nature, & qu'il y en a pour lesquelles ils sont plus sensibles que pour d'autres, il faut encore pousser cette recherche plus loin, en considérant plus en détail les jugemens & les passions qu'il est plus dangereux de choquer.



CHAPITRE V.

Causes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui sont ceux qui y sont le plus sujets.

LEs hommes sont naturellement attachez à leurs opinions, parce qu'ils ne sont jamais sans quelque cupidité qui les porte à desirer de régner sur les autres en toutes les maniéres qui leur sont possibles. Or on y régne en quelque sorte par la créance. Car c'est une espéce d'empire que de faire recevoir ses opinions aux autres. Et ainsi l'opposition que nous y trouvons, nous blesse à proportion que nous aimons plus cette sorte de domination. L'homme met sa joye, dit l'Ecriture, dans les sentimens qu'il propose : *Lætatur homo in sententia oris sui.* Car en les proposant, il les rend siens, il en fait son bien, il s'y attache d'intérêt : & les détruire, c'est détruire quelque chose qui lui appartient. On ne le peut faire, sans lui montrer qu'il se trompe, & il ne prend point plaisir à s'être trompé. Celui qui contredit un autre dans quelque point, prétend en cela avoir plus de lumiére que lui. Et ainsi il lui presente en même tems deux idées desagréables : l'une qu'il manque de lu-

lumiére; l'autre que lui qui le reprend, le surpasse en intelligence. La premiére l'humilie; la seconde l'irrite & excite sa jalousie. Ces effets sont plus vifs & plus sensibles à mesure que la cupidité est plus vive & plus agissante, mais il y a peu de gens qui ne les ressentent en quelque degré, & qui souffrent la contradiction, sans quelque sorte de dépit.

Outre cette cause générale, il y en a plusieurs autres qui rendent les hommes plus attachez à leurs sens, ou plus sensibles à la contradiction. Quoi qu'il semble que la pieté en diminuant l'estime qu'on peut avoir de soi-même, & le desir de dominer sur l'esprit des autres, doive diminuer l'attaché à ses propres sentimens, elle fait souvent un effet tout contraire. Car comme les personnes spirituelles regardent toutes choses par des vûës spirituelles, & qu'il leur arrive néanmoins quelquefois de se tromper, il leur arrive aussi quelquefois de spiritualiser certaines faussetez, & de revêtir des opinions, ou incertaines ou mal fondées, de raisons de conscience qui les portant à s'y attacher opiniâtrement. De sorte qu'appliquant l'amour qu'elles ont en général pour la vérité, pour la vertu, & pour les intérêts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas assez examinées, leur zele s'excite & s'échauffe contre ceux qui les combattent; ou qui témoignent de n'en-

être-

être pas persuadez : Et ce qui leur reste même de cupidité, se mêlant & se confondant avec ces mouvemens de zéle, se répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y resistent moins, & qu'elles ne distinguent point ce double mouvement qui agit dans leur cœur ; parce que leur esprit n'est sensiblement occupé que de ces raisons spirituelles qui leur paroissent être l'unique source de leur zéle.

C'est par un effet de cette illusion secrette, que l'on voit des personnes fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de Philosophie, quoi que trés-fausses, qu'ils regardent avec pitié ceux qui n'en sont pas persuadez, & les traitent d'amateurs de nouveautez, lors même qu'ils n'avancent rien que d'indubitable. Il y en a devant qui l'on ne sçauroit parler contre les formes substantielles, sans leur causer de l'indignation. D'autres s'interessent pour Aristote, & pour les anciens Philosophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Eglise. Quelques-uns prennent le parti du Soleil, & pretendent qu'on lui fait injure, en le faisant passer pour un amas de poussiere qui se remuë avec rapidité. La vérité est que ce n'est point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne sont que certaines maximes spirituelles, qui sont vrayes en général, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'aversion de

la nouveauté, il est vrai. Il ne faut pas prendre plaisir à rabaisser ceux que le consentement public de tous les gens habiles a jugez dignes d'estime, il est encore vrai. Mais avec tout cela, quand il s'agit de choses qui n'ont point d'autres regles que la raison, la vérité connuë doit l'emporter sur toutes maximes : & elles ne doivent servir qu'à nous rendre plus circonspects, pour ne nous pas laisser surprendre par de legéres apparences.

Toutes les qualitez extérieures qui sans augmenter nôtre lumiére, contribuent à nous persuader que nous avons raison, nous rendant plus attachez à nôtre sens, nous rendent aussi plus sensibles à la contradiction. Or il y en a plusieurs qui produisent en nous cet effet.

Ceux qui parlent bien facilement, sont sujets à être attachez à leur sens, & à ne se laisser pas facilement détromper ; parce qu'ils sont portez à croire qu'ils ont le même avantage sur l'esprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainsi, sur la langue des autres : l'avantage qu'ils ont en cela leur est visible & palpable, au lieu que leur manque de lumiére & d'exactitude dans le raisonnement leur est caché. De plus la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs pensées, quoi que fausses, qui les éblouït eux-mêmes ; & au lieu que ceux qui parlent avec peine, obscurcissent les vé-

ritez

ritez les plus claires & leur donnent l'air de fausseté, & ils sont même souvent obligez de ceder & de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour se demêler de ces faussetez éblouïssantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'est qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs sentimens, parce qu'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raison à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce consentement public revenant à eux, les rend encore plus contens de leurs pensées, parce qu'ils prennent de là sujet de les croire conformes à la lumiére du sens commun. De sorte qu'ils reçoivent des autres ce qu'ils leur ont prêté ; & sont trompez à leur tour par ceux mêmes qu'ils ont trompez.

Il y a plusieurs qualitez extérieures qui produisent le même effet, comme la modération, la retenuë, la froideur, la patience. Car ceux qui les possedent se comparant par là avec ceux qui ne les ont pas, ne sçauroient s'empêcher de se préférer à eux en ce point : en quoi ils ne leur font point d'injustice. Mais comme ces sortes d'avantages paroissent bien plus que ceux de l'esprit, & qu'ils attirent la créance & l'autorité dans le monde, ces personnes passent souvent jusques à préférer leur jugement à celui des autres qui n'ont pas ces qualitez : non en croyant par une vanité gros-

grossiére, avoir plus de lumiére d'esprit qu'eux, mais d'une maniére plus fine & plus insensible. Car outre l'impression que fait sur eux l'approbation de la multitude à qui ils imposent par leurs qualitez extérieures; ils s'attachent de plus aux defauts qu'ils remarquent dans la maniére dont les autres proposent leur sentiment, & ils viennent enfin à les prendre insensiblement pour les marques de defaut de raison.

Il y en a même à qui le soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiére dont ils ont besoin pour se conduire en certaines occasions difficiles, suffit pour préférer les sentimens où ils se trouvent, à ceux des autres en qui ils ne voyent pas la même vigilance dans la priére; mais ils ne considérent pas que le vrai effet des priéres n'est pas tant de nous rendre plus éclairez, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumiéres, & de nous rendre plus disposez à embrasser celles des autres. De sorte qu'il arrive souvent qu'une personne moins vertueuse aura en effet plus de lumiére sur un certain point, qu'une autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même tems toute cette lumiére lui servira beaucoup moins par le mauvais usage qu'elle en fait, que si elle avoit obtenu par ses priéres, & la docilité pour recevoir la vérité d'un autre, & la grace d'en bien user.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui con-

conçoivent fortement les choses, sont encore sujets à s'attacher à leur propre jugement: parce que l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empêche d'étendre assez la vûë de leur esprit, pour former un jugement équitable, qui dépend de la comparaison des diverses raisons. Ils se remplissent tellement d'une raison, qu'ils ne donnent plus d'entrée à toutes les autres. Et ils ressemblent proprement à ceux qui sont trop prés des objets, & qui ne voyent ainsi que ce qui est précisément devant eux.

C'est par plusieurs de ces raisons que les femmes, & particuliérement celles qui ont beaucoup d'esprit, sont sujettes à être fort arrêtées à leur sens. Car elles ont d'ordinaire un esprit d'imagination, c'est à dire plus vif qu'étendu, & ainsi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, & considérent peu le reste. Elles parlent bien & facilement, & par là elles attirent la créance & l'estime. Elles ont de la modération, & elles sont éxactes dans les actions de piété. De sorte que tout contribuë à leur faire estimer leurs propres pensées, parce que rien ne les porte à s'en défier.

Enfin tout ce qui éléve les hommes dans le monde, comme les richesses, la puissance, l'autorité, les rend insensiblement plus attachez à leurs sentimens, tant par la complaisance & la créance que ces choses leur attirent,

attirent, que parce qu'ils sont moins accoûtumez à la contradiction ; ce qui les y rend plus delicats. Comme on ne les avertit pas souvent qu'ils se trompent, ils s'accoûtument à croire qu'ils ne se trompent point, & ils sont surpris lors qu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y sont sujets comme les autres.

Ce seroit, à la vérité, abuser de ces observations générales, que d'en prendre sujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuse, à ceux en qui l'on remarque les qualitez qui sont capables de la produire, parce qu'elles ne la produisent pas nécessairement. Ainsi l'usage qu'on en doit faire, n'est pas de soupçonner, ou de condamner personne en particulier sur ces signes incertains ; mais seulement de conclure que quand on traite avec des personnes, qui par leur état, ou par la qualité de leur esprit, peuvent avoir ce defaut, soit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement, il est toûjours utile de se tenir davantage sur ses gardes, pour ne pas choquer, sans de grandes raisons, leurs opinions & leurs sentimens. Car cette précaution ne sçauroit jamais nuire, & elle peut être trés-utile en de certaines rencontres.

CHAPITRE VI.

Quelles sont les opinions qu'il est plus dangereux de choquer.

MAis il faut remarquer que comme il y a des personnes qu'il est plus dangereux de contredire que d'autres ; il y a aussi certaines opinions ausquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce sont celles qui ne sont pas particuliéres à une seule personne du lieu où l'on vit, mais qui y sont établis par une approbation universelle. Car en choquant ces sortes d'opinions, il semble qu'on veuille s'élever au dessus de tous les autres, & l'on donne lieu à tous ceux qui en sont prévenus, de s'y intéresser avec d'autant plus de chaleur, qu'ils croyent ne s'intéresser pas pour leurs propres sentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle est infiniment plus vive & plus agissante, lors qu'elle a un prétexte honnête pour se couvrir, & qu'elle se peut déguiser à elle-même, sous le prétexte du zele que l'on doit avoir pour ses Supérieurs, & pour le corps dont on fait partie.

Cette remarque est d'une extrême importance pour la conservation de la paix ; & pour en pénétrer l'étenduë, il faut ajoûter

ter qu'en tout corps & en toute Société, il y a d'ordinaire certaines maximes qui régnent, qui sont formées par le jugement de ceux qui y possédent la créance, & dont l'autorité domine sur les esprits. Souvent ceux qui les proposent, ont peu d'attache, parce qu'elles leur paroissent à eux-mêmes peu claires: mais cela n'empêche pas que les inférieurs recevant ces maximes sans examen, & par la voye de la simple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, & que faisant d'ordinaire consister leur honneur à les maintenir à quelque prix que ce soit, ils ne s'élévent avec zele contre ceux qui les contredisent. Ces maximes & ces opinions regardent quelquefois des choses spéculatives & des questions de doctrine. On estime en quelques lieux une sorte de Philosophie, en d'autres une autre. Il y en a où toutes les opinions sévéres sont bien reçûës, & d'autres où elles sont toutes suspectes. Quelquefois elles regardent l'estime que l'on doit faire de certaines personnes, & principalement de celles qui sont de la Société même, parce que ceux qui y régnent par la créance, leur donnent à chacun leur rang & leur place selon la maniére dont ils les traitent, ou dont ils en parlent. Et cette place leur est confirmée par la multitude qui autorise le jugement des Supérieurs, & qui est toûjours prête de le défendre.

Or comme ces jugemens peuvent être faux & exceſſifs, il peut arriver que des particuliers de cette Société même ne les approuvent pas & qu'ils trouvent ces places mal données. Et s'ils n'en uſent avec bien de la diſcrétion, & qu'ils n'apportent de grandes précautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent par la diverſité de leurs ſentimens, il eſt difficile qu'ils ne ſe faſſent condamner de préſomption & de témérité, & que l'on ne porte même ce qu'ils auront témoigné de leurs ſentimens beaucoup au de là de leur penſée, en les accuſant de mépriſer abſolument ceux dont ils n'auroient pas toute l'eſtime que les autres en ont.

Pour éviter donc ces inconvéniens, & beaucoup d'autres dans leſquels on peut tomber en combattant les opinions reçûës; il faut en quelque lieu & en quelque Société que l'on ſoit, ſe faire un plan des opinions qui y régnent, & du rang que chacun y poſſéde, afin d'y avoir tous les égards que la charité & la vérité peuvent permettre.

Il ſe peut faire que pluſieurs de ces opinions ſoient fauſſes, & que pluſieurs de ces rangs ſoient mal donnez; mais le premier ſoin que l'on doit avoir, eſt de ſe défier de ſoi-même dans ce point. Car s'il y a dans les hommes une foibleſſe naturelle qui les diſpoſe à ſe laiſſer entraîner ſans examen

par

par l'impression d'autrui ; il y a aussi une malignité naturelle qui les porte à contredire les sentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de réputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l'autre ; parce qu'il est plus contraire à la Société, & qu'il marque une plus grande corruption dans le cœur & dans l'esprit ; de sorte que pour y resister, il faut autant que l'on peut, favoriser les opinions des autres, être bien aise de les pouvoir approuver, & prendre même pour un préjugé de leur vérité de ce qu'elles sont reçûës.

CHAPITRE VII.

L'impatience qui porte à contredire les autres, est un defaut considérable. Qu'on n'est pas obligé de contredire toutes les fausses opinions. Qu'il faut avoir une retenuë générale & se passer de confident, ce qui est difficile à l'amour propre.

L'Impatience qui porte à contredire les autres avec chaleur, ne vient que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine qu'ils ayent des sentimens différens des nôtres. C'est parce que ces sentimens sont contraires à nôtre sens, qu'ils

nous blessent, & non pas parce qu'ils sont contraires à la vérité. Si nous avions pour but de profiter à ceux que nous contredisons, nous prendrions d'autres mesures & d'autres voyes. Nous ne voulons que les assujettir à nos opinions & nous élever au dessus d'eux : ou plûtôt nous voulons tirer en les contredisant une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait en choquant nôtre sens. De sorte qu'il y a tout ensemble dans ce procédé, & de l'orgueil qui nous cause ce dépit, & du defaut de charité qui nous porte à nous en vanger par une contradiction indiscrette, & de l'hypocrisie qui nous fait couvrir tous ces sentimens corrompus du prétexte de l'amour de la vérité & du desir charitable de desabuser les autres : au lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous satisfaire nous-mêmes. Et ainsi on nous peut trés-justement appliquer ce que dit le Sage, que les avertissemens que donne un homme qui veut faire injure, sont faux & trompeurs : *Est correptio mendax in ore contumeliosi.* Ce n'est pas qu'il dise toûjours des choses fausses : mais c'est qu'en voulant paroître avoir le dessein de nous servir en nous corrigeant de quelque defaut, il n'a que le dessein de déplaire & d'insulter.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever sans discernement contre tout ce qui nous paroît

faux,

faux, comme un defaut trés-considérable, & qui est souvent beaucoup plus grand que l'erreur prétenduë dont nous voudrions delivrer les autres. Ainsi comme nous nous devons à nous-mêmes la premiére charité; nôtre premier soin doit être de travailler sur nous-mêmes, & de tâcher de mettre nôtre esprit en état de supporter sans émotion les opinions des autres qui nous paroissent fausses, afin de ne les combattre jamais que dans le desir de leur être utiles.

Or si nous n'avions que cet unique desir, nous reconnoîtrions sans peine, qu'encore que toute erreur soit un mal, il y en a néanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire; parce que le remede seroit souvent pire que le mal: & que s'attachant à ces petits maux, on se mettroit hors d'état de remédier à ceux qui sont vrayement importans. C'est pourquoi, encore que JESUS-CHRIST, fût plein de toute vérité, comme dit Saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu, & les moyens de leur salut. Il sçavoit tous leurs égaremens dans les choses de la nature. Il connoissoit mieux que personne, en quoi consistoit la véritable éloquence. La vérité de tous les événemens passez lui étoit parfaitement connuë. Cependant il n'a point donné charge à ses Apôtres, ni de combattre les erreurs des hom-

hommes dans la Physique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs histoires étoient remplies.

Nous ne sommes pas obligez d'être plus charitables que les Apôtres. Et ainsi lors que nous appercevons, qu'en contredisant certaines opinions qui ne regardent que des choses humaines, nous choquons plusieurs personnes, nous les aigrissons, nous les portons à faire des jugemens téméraires, & injustes; non seulement nous pouvons nous dispenser de combattre ces opinions, mais même nous y sommes souvent obligez par la Loi de la charité.

Mais en pratiquant cette retenuë, il faut qu'elle soit entiére, & il ne se faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on se croit obligé de ménager. Il ne faut faire confidence à personne des sentimens que l'on a d'eux, parce que cela ne sert de rien qu'à nous décharger inutilement. Et il y a souvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on pense des personnes qui ont du crédit & de l'autorité dans un corps, & qui régnent sur les esprits, que de le dire à eux-mêmes; parce que ceux à qui l'on s'ouvre ayant souvent moins de lumiére, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele, & plus d'emportement, ils en sont plus blessez que ceux-mêmes de qui on parle ne le seroient; & enfin parce qu'il n'y a

pres-

presque point de personnes vraîment secrétes, que tout ce qu'on dit des autres, leur est rapporté, & encore d'une maniére qui les pique plus qu'ils ne le seroient de la chose même. Et ainsi il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconveniens; qu'en gardant presque une retenuë générale, à l'égard de tout le monde.

Cette précaution est trés-nécessaire, mais elle est difficile; car ce n'est pas une chose aisée que de se passer de confident, quand on desaprouve quelque chose dans le cœur, & qu'on se croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour propre cherche naturellement cette décharge, & on est bien aise au moins d'avoir un témoin de sa retenuë. Cette vapeur maligne, qui porte à contredire ce qui nous choque, étant enfermée dans un esprit peu mortifié, fait un effort continuel pour en sortir: & souvent le dépit qu'elle cause, s'augmente par la violence que l'on se fait à la retenir. Mais plus ces mouvemens sont vifs, plus nous devons en conclure que nous sommes obligez de les reprimer, & que ce n'est pas à nous à nous mêler de la conduite des autres, lors que nous avons tant de besoin de travailler sur nous-mêmes.

Ainsi en resistant à cette envie de parler des defauts d'autrui, lors que la prudence ne nous permet pas de les decouvrir, il arrivera, ou que nous reconnoîtrons dans la

suite, que nous n'avions pas tout à fait raison, ou que nous trouverons le tems de nous en ouvrir avec fruit : & par là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles : *Bonus sensus usque ad tempus abscondet verba illius, & labia multorum enarrabunt sensum illius*: Ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroit, nous jouïrons toûjours du bien de la paix, & nous pourrons justement espérer la recompense de cette retenuë, dont nous nous serions privez en nous abandonnant à nos passions.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on est dans l'esprit des autres pour les contredire.

S'Il faut avoir égard, comme j'ai dit, à la qualité, à l'esprit, & à l'état des personnes, quand il s'agit de les contredire ; il en faut encore plus avoir à soi-même, & à l'état où l'on est dans leur esprit. Car puis qu'il ne faut combattre les opinions des autres, que dans le dessein de leur procurer quelqu'avantage, il faut voir si l'on est en état d'y réüssir : Et comme ce ne peut être qu'en les persuadant, & qu'il n'y a que deux moyens de persuader, qui

qui sont l'autorité & la raison, il faut bien connoître ce que l'on peut par l'une & par l'autre.

Le plus foible est sans doute celui de la raison; & ceux qui n'ont que celui-là à employer, n'en peuvent pas espérer un grand succés, la plûpart des gens ne se conduisant que par autorité. C'est donc sur quoi il faut particuliérement s'éxaminer: & si nous sentons que nous n'ayons pas le credit & l'estime nécessaire pour faire bien recevoir nos avertissemens, nous devons croire ordinairement que Dieu nous dispense de dire ce que nous pensons sur les choses qui nous paroissent blâmables; & que ce qu'il demande de nous en cette occasion, c'est la retenuë & le silence. En suivant une autre conduite, on ne fait que se décrier, & se commettre, sans profiter à personne, & troubler la paix des autres, & la sienne propre.

L'avis que Platon donne de ne prétendre reformer & établir dans les Republiques que ce qu'on se sent en état de faire approuver à ceux qui la composent: *Tantum contendere in Republica, quantum probare civibus tuis possis*, ne regarde donc pas seulement les Etats, mais toutes les Societez particulieres;& ce n'est pas seulement la pensée d'un Payen, mais une vérité, & une regle Chrêtienne qui a été enseignée par Saint Augustin, comme absolument nécessaire

au gouvernement de l'Eglise. *Le vrai Pacifique*, dit ce Saint, *est celui qui corrige ce qu'il connoît, & qui desaprouvant par une lumiére équitable ceux qu'il ne peut corriger, ne laisse pas de les supporter avec une fermeté inébranlable.* Que si ce Pére prescrit cette conduite à ceux-mêmes qui sont chargez du gouvernement de l'Eglise; & s'il veut que la paix soit leur principal objet,&qu'ils tolerent une infinité de choses, de peur de la troubler; combien est-elle plus nécessaire à ceux qui ne sont chargez de rien; & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chrêtiens, de contribuer ce qu'ils peuvent au bien de leurs freres?

Car comme c'est une sedition dans un Etat Politique d'en vouloir reformer les desordres, lors que l'on n'y est pas dans un rang qui en donne le droit: c'est aussi une espéce de sedition dans les Societez, lors que les particuliers qui n'y ont pas d'autorité, s'élevent contre les sentimens qui y sont établis, & que par leur opposition, ils troublent la paix de tout ce corps: ce qui ne se doit néanmoins entendre, que des desordres, qu'on peut tolerer, & qui ne sont pas si considérables que le trouble que l'on causeroit, en s'y opposant. Car il y en a de tels, qu'il est absolument nécessaire aux particuliers même de s'y opposer. Mais ce n'est pas de ceux-là dont nous parlons presentement.

CHA-

CHAPITRE IX.

Qu'il faut éviter certains defauts en contredisant les autres.

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées jusques à faire généralement scrupule dans la conversation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce seroit détruire la Societé au lieu de la conserver ; parce que cette contrainte seroit trop gênante, & que chacun aimeroit mieux se tenir en son particulier. Il faut donc reduire cette reserve aux choses plus essentielles, & ausquelles on voit que les gens prennent plus d'intérêt ; & encore y auroit-il des voyes pour les contredire de telle sorte, qu'il seroit impossible qu'ils s'en offençassent. Et c'est à quoi il faut particuliérement s'étudier : le commerce de la vie ne pouvant même subsister, si l'on n'a la liberté de témoigner que l'on n'est pas du sentiment des autres.

Ainsi c'est une chose trés-utile, que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentimens d'une maniére si douce, si retenuë, & si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des

Grands, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions auſſi-bien qu'eux, ſi la charité étoit auſſi agiſſante en nous, que la cupidité l'eſt en eux, & qu'elle nous fiſt autant apprehender de bleſſer nos fréres, que nous devons regarder comme nos Superieurs dans le Royaume de JESUS-CHRIST, qu'ils appréhendent de bleſſer ceux qu'ils ont interêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique eſt ſi importante, & ſi néceſſaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudroit avoir un ſoin particulier de s'y éxercer. Car ſouvent ce ne ſont pas tant nos ſentimens qui choquent les autres ; que la maniére fiere, preſomptueuſe, paſſionnée, mépriſante, inſultante avec laquelle nous les propoſons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement, & avec humilité, & régarder les fautes que l'on y fait comme trés-conſiderables.

Il eſt difficile de renfermer dans des regles & des preceptes particuliers, toutes les diverſes maniéres de contredire les opinions de autres ſans les bleſſer. Ce ſont les circonſtances qui les font naître, & la crainte charitable de choquer nos fréres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains defauts généraux qu'il faut avoir en vûë d'éviter, & qui ſont les ſources ordinaires de ces mauvaiſes maniéres. Le premier eſt l'aſcendant, c'eſt à dire une maniére imperieuſe

rieuse de dire ses sentimens, que peu de gens peuvent souffrir; tant parce qu'elle presente l'image d'une ame fiere, & hautaine, dont on a naturellement de l'aversion; que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits & s'en rendre le maître. On connoît assez cet air: & il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'est, par éxemple, une espéce d'ascendant que de faire paroître du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité, qui fait qu'ils ne sçauroient entrer dans nos raisons, on d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadez au contraire, que ceux qui ne sont pas convaincus par nos raisons, ne doivent pas être ébranlez par nos reproches, puis que ces reproches ne leur donnent aucune lumiére, & qu'ils marquent seulement que nous preferons nôtre jugement au leur, & que nous ne nous soucions pas de les blesser.

C'est encore un fort grand defaut que de parler d'un air decisif, comme si ce qu'on dit, ne pouvoit être raisonnablement contesté. Car ou l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable: ou en faisant paroître qu'on leur veut ôter la liberté

berté de l'examiner, & d'en juger par leur propre lumiére, ce qui leur paroît une domination injuste.

C'est pour porter les Religieux à éviter cette maniére choquante, qu'un Saint leur prescrivoit d'assaisonner tous leurs discours par le sel du doute opposé à cet air dogmatique & decisif. *Omnis sermo vester dubitationis sale sit conditus*; parce qu'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoissance si claire de la vérité, qu'elle ne laissât aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, témoignent non seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop éxiger des autres, & s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, & ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces personnes gagnent donc par là, est que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette maniére de parler excite un desir secret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance, n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions, est un defaut different de ceux que je viens de marquer, qui sont comparables

avec

avec la froideur. Celui-ci fait croire que non seulement on est attaché à ses sentimens par persuasion, mais aussi par passion, ce qui sert à plusieurs de préjugé de la fausseté de ces sentimens ; & leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plûtôt embrassé une opinion par passion que par lumiére, la leur rend suspecte. Ils y résistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire, en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit, & souvent même prenant ces marques de passion pour des espéces d'injures, ils se portent à se deffendre avec la même chaleur qu'ils sont attaquez.

C'est un defaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux & méprisans, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir. Mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses, & de certaines incivilitez, qui tiennent du mépris, quoi qu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort, & qu'ils se trompent, sans leur faire encore sentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinion où on les veut réduire, est assez dur à la nature, sans y ajoûter encore de nouvelles duretez. Ces termes ne peuvent être bons

que

que dans des réfutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus dessein de persuader ceux qui les lisent, du peu de lumiére de celui qu'on réfute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin, la sécheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes, que dans le defaut de certains adoucissemens, choque aussi pour l'ordinaire; parce qu'elle enferme quelque sorte d'indiftérence & de mépris. Car elle laisse la playe que la contradiction fait, sans aucun remède, qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes, que leur faire quelque peine sans la ressentir, & sans essayer de l'adoucir: & c'est ce que la sécheresse ne fait point; parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, & à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime, & que l'on estime, & ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point, qu'on n'a ni amitié, ni estime pour eux.



CHA-

CHAPITRE X.

Qui sont ceux qui sont le plus obligez d'éviter les defauts ci-dessus marquez. Qu'il faut régler son intérieur aussi-bien que son extérieur pour ne pas choque ceux avec qui on vit.

IL n'y a personne qui ne soit obligé de tâcher d'éviter les defauts que nous avons marquez. Mais il y en a qui y sont encore plus obligez que les autres : parce qu'il y en a en qui ils sont plus choquans & plus visibles. L'ascendant, par exemple, n'est pas un si grand defaut dans un Supérieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inférieur, un jeune homme, un homme de peu de considération. On en peut dire autant des autres defauts, parce qu'ils blessent moins en effet, quand ils se trouvent dans des personnes considérables, & qui ont autorité. Car dans celles-là on les confond presque avec une juste confiance que leur dignité leur donne : & ils en paroissent d'autant moins. Mais ils sont extraordinairement choquans dans les personnes du commun, de qui l'on attend un air modeste & retenu.

Les sçavans voudroient bien s'attribuer en cette qualité le droit de parler dogmatiquement

quement de toutes choses ; mais ils se trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilége à la science véritable, mais à la science reconnuë. Si la nôtre n'est pas dans ce rang, c'est comme si elle n'étoit point à l'égard des autres : & ainsi elle ne nous donne aucun droit de parler décisivement : puis que tout ce que nous disons, doit toûjours être proportionné à l'esprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'estime & de la créance qu'ils ont pour nous, & non pas de la vérité.

Pour parler donc avec autorité & décisivement, il faut avoir la science, & la créance tout ensemble : & l'on choque presque toûjours les gens, si l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'ensuit de là que les gens de mauvaise mine, les petits hommes, & généralement tous ceux qui ont des defauts extérieurs & naturels, quelques habiles qu'ils soient, sont plus obligez que les autres de parler modestement, & d'éviter l'air d'ascendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un mérite fort extraordinaire, il est bien rare qu'ils s'attirent du respect. On les regarde presque toûjours avec quelque sorte de mépris : parce que ces defauts frapent les sens & entraînent l'imagination, & que peu de gens sont touchez des qualitez spirituelles, & sont même incapables de les discerner.

On

On doit conclure de ces remarques que les principaux moyens pour ne point blesser les hommes, se réduisent au silence & à la modestie; c'est à dire à la suppression des sentimens qui pourroient choquer, lors que l'utilité n'est pas assez grande pour s'y exposer: & à garder tant de mesures, quand on est obligé de les faire paroître, qu'on en ôte autant qu'il est possible ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne réüssira jamais dans la pratique de ces régles, si l'on ne travaille que sur l'extérieur, & que l'on ne tâche de réformer l'intérieur même. Car c'est le cœur qui régle nos paroles, selon le Sage, *Cor Sapiens erudiet os quis*. Il faut donc tâcher d'aquerir cette sagesse & cette humilité du cœur, en gemissant devant Dieu, des mouvemens d'orgueil que l'on ressent; en lui demandant sans cesse la grace de les réprimer; & en tâchant d'entrer dans les dispositions dont cette retenuë est une suite naturelle, & qui la produisent sans peine, lors que nous y sommes bien établis.

Il faut pour cela tâcher d'être vivement touché du danger où l'on s'expose en blessant les autres par son indiscretion. Car les playes des ames ont cela de commun avec celles du corps, que quoi qu'elles ne soient pas toutes mortelles de leur nature, elles le peuvent toutes devenir si on les irrite, & les envenime. La gangrene se peut mettre

à la moindre égratignure, si des humeurs malignes se jettent sur la partie blessée. Ainsi le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un, par une contradiction imprudente, peut être cause de sa mort spirituelle, & de la nôtre: parce que ce sera le principe d'une aigreur qui pourra s'augmenter dans la suite, jusques à éteindre la charité en lui & en nous. Ce refroidissement le disposera à prendre en mauvaise part d'autres paroles qu'il auroit souffertes sans peine, s'il n'avoit point eu le cœur aigri; il en sera moins retenu à nôtre égard, & il nous portera peut-être à lui parler encore plus durement d'autres occasions; les occasions mêmes deviendront plus frequentes, & la froideur se changeant en haine, banira entiérement la charité.

Non seulement ces accidens sont possibles, mais ils sont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiez & les haines qui tuent l'ame, n'ayent été précedées, & ne soient même attachées à ces petits refroidissemens que les indiscretions produisent. C'est pourquoi je ne m'étonne point que le Sage demande avec tant d'instance à Dieu qu'il imprime un cachet sur ses lévres: *Super labia mea signaculum certum*, de peur que sa langue ne le perdit: *Ne lingua mea me perdat*: & je comprens aisément qu'il demandoit à Dieu par là qu'il n'en sortît aucune parole sans son ordre, comme on ne

tire

tire rien d'un lieu où l'on a mis un sceau sans l'ordre de celui qui l'y a mis. C'est à dire qu'il desiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude sur toutes ses paroles, qu'il n'y en eût aucune qui ne fût reglée selon les loix de Dieu, qui sont les mêmes que celles de la charité: parce que si l'on ne s'attache qu'à celles qui s'en écartent visiblement & grossierement il est impossible qu'il n'en échappe beaucoup d'autres, qui produisent de trés-mauvais effets.

C'est donc une étrange condition que celles des hommes dans cette vie. Non seulement ils marchent toûjours vers une éternité de bonheur ou de malheur: mais chaque démarche, chaque action, chaque parole les détermine souvent à l'un ou l'autre de ces deux états: leur salut ou leur perte y peuvent être attachées, quoi qu'elles ne paroissent d'aucune consequence. Nous sommes tous sur le bord d'un precipice, & souvent il ne faut que le moindre faux pas pour nous y faire tomber. Une parole indiscrette fait d'abord sortir l'esprit de son assiette, & nôtre propre poids est capable de l'entraîner ensuite jusques dans l'abîme.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut respecter les hommes & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les menager. Que c'est un bien que de n'avoir ni autorité ni creance.

MAis il ne suffit pas de menager les hommes, il les faut encore respecter; n'y ayant rien qui nous puisse plus éloigner de les blesser, que ce respect intérieur que nous aurons pour eux. Les serviteurs n'ont point de peine à ne pas contredire leurs maîtres; ni les courtisans à ne point choquer les Rois, parce que la disposition intérieure d'assujettissement où ils sont, appaise l'aigreur de leurs sentimens, & regle insensiblement leurs paroles. Nous serions au même état à l'égard de tous les Chrêtiens, si nous les regardions tous comme nos Superieurs, & comme nos maîtres, ainsi que Saint Paul nous l'ordonne; si nous considérions Jesus-Christ en eux; si nous nous souvenions, qu'il les a mis en sa place; & si au lieu d'appliquer nôtre esprit à leurs defauts, nous nous appliquions aux sujets que nous avons de les estimer & de les preferer à nous.

Sur

Sur tout il faut tâcher de ne pas regarder cette obligation au silence, à la retenuë, à la modestie dans les paroles, comme une nécessité dure & fâcheuse: mais de la considérer au contraire comme heureuse, favorable & avantageuse, parce qu'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui est le plus grand bonheur des Chrêtiens. C'est ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme, par éxemple, le manque d'autorité, & tous les defauts naturels qui l'attirent. Car il est vrai d'une part que ceux qui n'ont pas d'autorité ni de créance, sont obligez de parler avec plus de modestie & plus d'égard que les autres, quelque science & quelque lumiére qu'ils ayent: mais il est vrai aussi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

Car ce n'est pas un petit danger que d'être maître des esprits, & de leur donner le branle, & les impressions que l'on veut: parce qu'il arrive de là qu'on leur communique toutes les faussetez dont on est prévenu, & tous les jugemens téméraires que l'on forme. Au lieu que ceux qui ne sont pas en cet état, sont éxempts de ce péril, & que s'ils se trompent, ils ne se trompent que pour eux, & n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voyent point, de plus, dans ceux qui les environnent ces jugemens avantageux à leur égard, qui sont

la plus grande nourriture de la vanité. Et comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en sont moins portez à s'attacher eux-mêmes aux hommes, & ils ont plus de facilité à ne regarder que Dieu dans leurs actions.

Ce n'est pas qu'il faille rechercher directement cette privation d'autorité & de créance, & que nous n'ayons sujet de nous humilier, quand c'est par nos defauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque sorte qu'elle arrive, si nous ne sommes pas obligez d'en aimer la cause, il faut pourtant reconnoître que les effets en sont favorables : puis que cet état nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous éxempte de prendre part à beaucoup de choses dangereuses, & que nous obligeant à une extrême modération dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de périls. Il est vrai qu'il nous prive aussi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargez plus particuliérement de nôtre salut que de celui de nos fréres, il semble qu'il y ait plus de sujet de desirer cet état que de s'en affliger, & que ceux qui y sont réduits de quelque maniére que cela soit arrivé, ont raison de dire à Dieu avec confiance & avec joye : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.*

CHAPITRE XII.

Que quoi que le dépit que les hommes ont quand on s'oppose à leurs passions soit injuste, il n'est pas à propos de s'y exposer. Trois sortes de passions, justes, indifférentes, injustes. Comment on se doit conduire à l'égard des passions injustes.

CE que nous avons dit des moyens de ne point blesser les hommes en contredisant leurs opinions, nous donne beaucoup d'ouverture pour comprendre de quelle sorte il les faut ménager dans leurs passions, puis que ces opinions mêmes en font partie, & qu'ils ne se piquent quand on combat leurs opinions, que parce qu'ils les aiment, & qu'ils y sont attachez par passion.

Ce dépit qu'ils ressentent quand on s'oppose à leurs desirs, vient de la même source, que celui qu'ils ont quand on contredit leur sentiment; c'est à dire d'une tyrannie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer sur tous les hommes & les assujettir à leur volonté. Mais parce qu'elle paroît trop déraisonnable quand elle se montre à découvert, l'amour propre a soin de la déguiser en couvrant les passions d'un

voile de justice, & en leur persuadant que l'opposition qu'ils y trouvent, ne les offense, que parce qu'elle est injuste & contraire à la raison.

Mais encore que ce sentiment soit injuste & qu'on ne dût pas l'avoir, il n'est pas juste néanmoins de se mettre au hazard de l'exciter par son indiscrétion: & il peut souvent arriver, que comme celui qui s'offense de ce que l'on ne suit pas ses inclinations, a tort, celui qui ne les suit pas, en a encore davantage: parce qu'il manque à quelque devoir à quoi la raison l'obligeoit, & qu'il est cause des fautes que ce dépit fait commettre à ceux qui le ressentent.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parce qu'autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui sont contraires à la tranquillité de l'esprit, & à la charité, & par conséquent à l'état d'une vie vrayement Chrêtienne.

Or il faut remarquer d'abord, que nous ne recherchons pas ici le moyen de plaire aux hommes, mais seulement celui de ne leur pas déplaire, & de ne nous pas attirer leur aversion: parce que cela suffit à la paix dont nous parlons. Il est vrai qu'en gagnant leur affection, on y réüssit mieux: mais souvent cette affection coûte trop à aquérir. Il faut se contenter de ne pas se faire haïr, & d'éviter les reproches & les

plain-

plaintes. Et c'est ce que l'on ne peut faire, qu'en étudiant les inclinations des hommes, & en les suivant autant que la justice ou l'éxige, ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que l'on peut appeller justes, d'autres indifférentes & d'autres injustes. Il ne faut jamais contenter positivement celles qui sont injustes: mais il n'est pas toûjours néceſſaire de s'y opposer. Lors qu'on le fait il faut toûjours comparer le bien & le mal, & voir si l'on a sujet d'espérer un plus grand bien de cette opposition, que le mal qu'elle poura causer. Car on peut appliquer à toutes sortes de gens la régle que Saint Augustin donne pour reprendre les grands du monde: *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la répréhension, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'est le bien qu'on leur veut procurer, c'est alors un conseil de charité de ne les pas reprendre & non pas un prétexte de la cupidité.* Au reste, il ne faut pas s'imaginer qu'il soit besoin de peu de vertu pour souffrir ainsi en patience les defauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger; & que la liberté qui fait reprendre fortement les desordres, soit plus rare & plus difficile que la disposition d'une personne qui en gémit devant Dieu; qui se fait violence pour n'en rien témoigner; & qui bien loin d'en mépriser les autres, s'en sert pour s'humilier soi-même par la vûë de la misé-

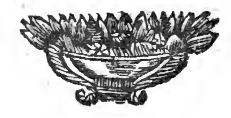
re commune des hommes. Car cette disposition enferme en même tems la pratique de la mortification, en réprimant l'impétuosité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'est pas en état de corriger ; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de nôtre propre corruption ; & celle de la charité, en nous faisant supporter patiemment les defauts du prochain.

Enfin, on résiste par là à l'un des grands defauts des hommes, qui est que leurs passions se mêlent par tout, & que c'est par là qu'ils choisissent pour l'ordinaire jusques aux vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils veulent reprendre ceux qu'il faudroit se contenter de souffrir, & se contentent de souffrir ceux qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquent aux autres, quand Dieu demande qu'ils ne s'appliquent qu'à eux-mêmes : & ils veulent ne s'appliquer qu'à eux-mêmes, lors que Dieu veut qu'ils s'appliquent aux autres. S'ils ne peuvent pratiquer certaines actions de vertu qu'ils ont dans l'esprit, ils abandonnent tout : au lieu de voir que cette impuissance où Dieu les met, à l'égard de ces vertus, leur donne le moyen d'en pratiquer d'autres, qui seroient d'autant plus agréables à Dieu, que leur volonté & leur propre choix y auroient moins de part.

C'est encore une faute que l'on peut commettre sur ce sujet de prendre la charge de s'op-

s'opposer aux passions même les plus injustes, lors que d'autres le peuvent faire avec plus de fruit que nous : parce qu'il est visible que cet empressement vient d'une espéce de malignité qui se plaît à incommoder. Car il s'en mêle dans les répréhensions justes, aussi-bien que dans les injustes, & elle est même bien aise d'avoir dés prétextes justes de s'opposer aux autres ; parce que ceux qu'elle contriste, le sont d'autant plus qu'ils l'ont mieux mérité.

Cette même régle oblige de prendre les voyes les moins choquantes & les plus douces quand on est obligé de faire quelqu'action desagréable au prochain ; & il ne faut pas se croire éxempt de faute, lors qu'on se contente d'avoir raison dans le fond, & que l'on n'a nul égard à la maniére dont on fait les choses ; que l'on ne prend aucun soin d'en diminuer l'amertume, & de persuader à ceux dont on traverse les passions, que c'est par nécessité que l'on s'y porte & non par inclination.



CHAPITRE XIII.

Comment on se doit conduire à l'égard des passions indifférentes & justes des autres.

J'Appelle passions indifférentes celles dont les objets n'étant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient être recherchez sans passion & par raison, quoi que peut-être on les recherche avec une attache vicieuse. Or dans ces sortes de choses nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne sommes pas leurs juges; & il faut une évidence entiére, pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne sçavons pas même si ces attachès ne leur sont point nécessaires; puis qu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des états dangereux, si on les séparoit tout d'un coup de toutes les choses ausquelles ils ont de l'attache. De plus ces sortes d'attaches se doivent détruire avec prudence,& circonspection,& nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniére dont il s'y faut prendre. Enfin, il est souvent à craindre que nous ne leurs fassions plus de mal, par l'aigreur que nous leur causons, en nous opposant indiscrettement à ces passions que l'on appelle inno-

innocentes, que nous ne leur procurons de bien par l'avis que nous leur donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiscretion à parler fortement contre l'excés de la propreté devant les personnes qui y ont de l'attache, contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment: contre les vers & la poësie devant ceux qui s'en mêlent; ces sortes d'avertissemens sont des espéces de remedes. Ils ont leur amertume, leur desagrément & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions que les Médecins dispensent les leurs; & c'est agir en Empirique ignorant que de les proposer à tout le monde sans discernement.

Il suffit pour se rendre aux inclinations des autres, lors même que l'on les soupçonne d'y avoir de l'attache, de ne pas voir clairement qu'on leur soit utile en s'y opposant. Il faut de la lumiére & de l'adresse pour entreprendre de les guérir, mais le défaut de l'une ou de l'autre suffit pour se rendre à leurs desirs dans les choses qui ne sont pas mauvaises d'elles-mêmes. Car alors on a droit de regler ses actions par la loi générale de la charité, qui nous doit rendre disposez à obliger & à servir tout le monde. Et l'utilité d'aquerir leur affection, en leur témoignant qu'on les aime, se rencontrant toûjours dans cette condescondance, il faut un avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver.

J'appelle passions justes, celles dans l'esquelles nous sommes obligez par quelques loix de suivre les autres ; quoi qu'il ne soit peut-être pas juste qu'ils éxigent de nous cette déference. Car comme nous sommes plus obligez de satisfaire à nos obligations que de corriger leurs defauts, la raison veut que nous nous aquittions avec simplicité de ce que nous leur devons, & que nous leur ôtions ainsi tout sujet de plainte, sans nous mettre en peine s'ils ne l'exigent point avec trop d'envie ou trop d'empressement.

Or pour comprendre l'étenduë de ces devoirs, il faut sçavoir qu'il y a des choses que nous devons aux hommes selon certaines loix de justice, que l'on appelle proprement loix ; & d'autres que nous leur devons selon de simples loix de bien-seance, dont l'obligation naît du consentement des hommes qui sont convenus entr'eux de blâmer ceux qui y manqueroient. C'est de cette derniére maniére que nous devons à ceux avec qui nous vivons les civilitez établies entre les honnêtes gens, quoi qu'elles ne soient point reglées par des loix expresses : que nous leur devons certains services selon le degré de liaison que nous avons avec eux : que nous leur devons une correspondance d'ouverture & de confiance, à proportion de ce qu'ils nous en témoignent : car les hommes ont établi toutes ces loix. Il y a

de certaines choses qu'on doit faire pour ceux avec qui on est en un certain degré de familiarité ; que l'on pourroit refuser à d'autres, sans qu'ils eussent droit de le trouver mauvais.

Il faut tâcher de se rendre éxact à tous ces devoirs, autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures, & l'aversion des hommes. Car il n'est pas croyable, combien ceux qui ont peu de vertu, sont choquez, quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoissance & de civilité établis dans le monde. Et combien ces choses refroidissent le peu qu'ils ont de charité. Ce sont des objets qui les troublent, & qui les irritent toûjours; & qui détruisent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voyent en nous, parce que ces defauts qui les blessent en particulier, leur sont infiniment plus sensibles que les vertus qui ne les regardent point.

CHAPITRE XIV.

Que la Loi éternelle nous oblige à la grâtitude.

LA charité nous obligeant à compâtir à la foiblesse de nos fréres, & à leur ôter tout sujet de tentation, nous oblige aussi à nous aquitter avec soin des

devoirs que nous avons marquez. Mais ce n'est pas la charité seulement ; c'est la justice même, & la Loi éternelle qui le prescrit ; comme il est facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu'à l'égard des devoirs de civilité à laquelle on peut reduire les autres, dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'application, qui sont des espéces de civilité.

La source de toute la gratitude que nous devons aux hommes, est que comme Dieu se sert de leur ministere pour nous procurer divers biens de l'ame & du corps ; il veut aussi que nôtre gratitude remonte à lui par les hommes, & qu'elle embrasse les instrumens dont il se sert : Et comme il se cache dans ses bien-faits, & qu'il veut que les hommes en soient les causes visibles ; il veut aussi qu'ils tiennent sa place pour recevoir extérieurement de nous les effets de la reconnoissance que nous lui devons. Ainsi c'est violer l'ordre de Dieu, que de se vouloir contenter d'être reconnnoissant envers lui, & de ne l'être point envers ceux dont il s'est servi pour faire sentir des effets de sa bonté.

Si donc les hommes sont attentifs par un mouvement interessé à ceux qui leur doivent de la reconnoissance ; Dieu l'est aussi, selon l'Ecriture, mais par une justice toute pure & toute desinteressée. Car c'est ce que dit

dit le Sage dans ces paroles : *Deus proſpector eſt ejus qui reddit gratiam.* Et il faut ſe ſervir de cette double attention pour exciter la nôtre, & pour tenir nos yeux arrêtez, & ſur les hommes qui nous demandent ces devoirs, & ſur Dieu qui nous ordonne de les rendre.

Il ne faut pas prétendre s'en éxempter par le pretexte du deſintereſſement, & de la piété de ceux à qui nous avons obligation, & ſur ce qu'ils n'attendent rien de nous. Car quelques deſintereſſez qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas de voir ce qui leur eſt dû ; il eſt rare qu'ils le ſoient juſques au poinct de n'avoir aucun reſſentiment, lors que l'on a peu d'application à s'en acquiter. Outreque s'ils n'en viennent pas juſques aux reproches, il eſt trés-aiſé qu'ils prennent un certain tour qui fait à peu prés le même effet qu'un reſſentiment humain. Ils diſent qu'ils ne peuvent pas s'aveugler ; pour ne pas ſçavoir que ces perſonnes en uſent mal ; mais qu'ils les en diſpenſent de bon cœur. Ainſi en les en diſpenſant, on ne laiſſe pas de blâmer leur procedé, & par là on vient inſenſiblement à les moins aimer ; & enfin à leur donner moins de marques d'affection.

Il en eſt de même des devoirs de civilité. Les gens les plus détachez ne laiſſent pas de remarquer quand on y manque : & les autres s'en offenſent effectivement. Quand

on n'est pas persuadé par les sens, qu'on est aimé & consideré, il est difficile que le cœur le soit, ou qu'il le soit vivement. Or c'est la civilité qui fait cet effet sur les sens & par les sens sur l'esprit: Et si l'on y manque, cette negligence ne manque point de produire dans les autres un refroidissement qui passe souvent des sens jusqu'au cœur.

CHAPITRE XV.

Raisons fondamentales du devoir de la civilité.

LEs hommes croyent qu'on leur doit la civilité, & on la leur doit en effet selon qu'elle se pratique dans le monde: mais ils n'en sçavent pas la raison. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'éxiger que celui que leur donne la coûtume, on ne la leur devroit pas. Car celá ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi-bien que dans ce qui regarde la gratitude: Et s'il est vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de si civil, qu'un bon Chrêtien; il faut qu'il y ait des raisons divines qui y obligent. Et ce que nous allons dire peut aider à les découvrir.

Il faut considérer pour cela que les hommes sont liez entr'eux par une infinité de besoins, qui les obligent par néceſſité de vivre en Societé, chacun en particulier ne se pouvant paſſer des autres ; & cette Societé est conforme à l'ordre de Dieu, puis qu'il permet ces besoins pour cette fin. Tout ce qui est donc néceſſaire pour la maintenir est dans cet ordre, & Dieu le commande en quelque sorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conservation de son tout. Or il est absolument néceſſaire afin que la Societé des hommes subsiste, qu'ils s'aiment & se respectent les uns les autres ; Car les mépris & la haine sont des causes certaines de desunion. Il y a une infinité de petites choses trés-néceſſaires à la vie, qui se donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne se peuvent achetter que par l'amour. De plus cette Societé étant composée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes, & qui sont pleins de leur propre estime : s'ils n'ont quelque soin de se contenter & de se ménager reciproquement, ce ne sera qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis. Mais comme l'amour & l'estime que nous avons pour les autres, ne paroiſſent point aux yeux, ils se sont avisez d'établir entr'eux certains devoirs qui seroient des témoignages de respect & d'affection. Et il arrive de là néceſ-

ſairement, que de manquer à ces devoirs; c'eſt témoigner une diſpoſition contraire à l'amour & au reſpect. Ainſi nous devons ces actions extérieures à ceux à qui nous devons les diſpoſitions qu'elles marquent: & nous leur faiſons injure en y manquant, parce que cette omiſſion marque des ſentimens où nous ne devons pas être à leur égard.

On peut donc & l'on doit même ſe rendre éxact aux devoirs de civilité que les hommes ont établis: & les motifs de cette éxactitude ſont non ſeulement trés-juſtes: mais ils ſont même fondez ſur la Loi de Dieu. On le doit faire pour éviter de donner l'idée qu'on a du mépris ou de l'indifference pour ceux à qui on ne les rendroit pas: pour entretenir la Societé humaine, à laquelle il eſt juſte que chacun contribuë, puis que chacun en retire des avantages trés conſidérables; & enfin pour éviter les reproches intérieurs, ou extérieurs de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, qui ſont les ſources des diviſions qui troublent la tranquillité de la vie, & cette paix chrêtienne qui eſt l'objet de ce diſcours.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Qu'il ne faut pas établir sa paix sur la correction des autres. Utilité de la suppression des plaintes. Qu'elles sont ordinairement plus de mal que de bien.



L ne suffit pas pour conserver la paix avec les hommes d'éviter de les blesser; il faut encore sçavoir souffrir d'eux lors qu'ils font des fautes à nôtre égard. Car il est impossible de conserver la paix intérieure, si l'on est si sensible à tout ce qu'ils peuvent faire & dire de contraire à nos inclinations, & à nos sentimens: & il est difficile même que le mécontentement intérieur que nous aurions conçû, n'éclate au dehors, & ne nous dispose à agir envers ceux qui nous auront choquez, d'une maniére capable de les choquer à leur tour: ce qui augmente peu à peu les différens, & les porte souvent aux extrémitez.

Il

Il faut donc tâcher d'arrêter les divisions & les querelles dans leur naissance même. Et l'amour propre ne manque jamais de nous suggerer sur ce sujet, que le moyen d'y réüssir, seroit de corriger ceux qui nous incommodent, & de les rendre raisonnables, en leur faisant connoître qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font. C'est ce qui nous rend sujets à nous plaindre du procedé des autres, & à faire remarquer leurs defauts, ou pour les corriger de ce qui nous déplaît en eux, ou pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent causer, & par le blâme qu'elles leur attirent.

Mais si nous étions nous-mêmes vraîment raisonnables, nous verrions sans peine que ce dessein d'établir la paix sur la reformation des autres, est ridicule, par cette raison même que le succés en est impossible. Plus nous nous plaindrons du procedé des autres, plus nous les aigrirons contre nous, sans les corriger. Nous nous ferons passer pour délicats, fiers, orgueilleux; & le pis est que cette opinion qu'on aura de nous, ne sera pas tout à fait injuste, puis qu'en effet ces plaintes ne viennent que de délicatesse & d'orgueil. Ceux-mêmes qui témoigneront entrer dans nos raisons, & qui croiront qu'on nous aura fait quelque injustice, ne laisseront pas d'être mal édifiez de nôtre sensibilité. Et comme les hommes

mes sont naturellement portez à se justifier, si ceux dont nous nous plaindrons, ont un peu d'adresse, ils tourneront les choses de maniére que l'on nous donnera le tort. Car le même defaut de justesse, d'esprit & d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empêche aussi souvent de les reconnoître, & leur fait prendre pour vrai & pour juste tout ce qui peut servir à les en justifier.

Que si ceux dont nous nous plaignons sont élevez au dessus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous en pourions faire, seroient encore plus inutiles & plus dangereuses. Elles ne nous peuvent donner que la satisfaction maligne & passagére, de les faire condamner par ceux à qui nous nous en plaindrions, & elles produisent dans la suite de mauvais effets, durables & permanents, en aigrissant ces gens-là contre nous, & en rompant toute l'union que nous pourions avoir avec eux.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire; à quitter absolument le dessein chimérique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres, & à tâcher d'établir nôtre paix & nôtre repos sur nôtre propre réformation, & sur la modération de nos passions. Nous ne disposons ni de l'esprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de

leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion, mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées. Nous sommes chargez de travailler sur nous-mêmes, & de nous corriger de nos defauts: & si nous le faisions comme il faut, rien de ce qui viendroit du dehors, ne seroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles, de préférer un bien certain qui nous regarde, à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous faisions de même dans les affaires de nôtre salut; nous reconnoîtrions tout d'un coup, que le parti de se plaindre est ordinairement un parti faux, & que la raison condamne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainement à nous-mêmes. Et il est fort incertain qu'en nous plaignant nous profitions au prochain. Pourquoi donc nous privons-nous du bien de la patience, sous prétexte de leur procurer le bien de la correction? Il faudroit au moins qu'il y eût une grande apparence d'y réüssir: & à moins que de cela, c'est agir contre la vraye raison que de renoncer sur une espérance si incertaine, au bien certain qu'apporte la souffrance humble & paisible.

On peut dire en général à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire: c'est à dire qu'il suffit pour être obligé au silence,

silence, de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime se peut encore appliquer avec plus de raison à ce silence qui étouffe les plaintes. Il faut des raisons trés-fortes & trés-évidentes pour se plaindre : mais pour ne se plaindre pas, il suffit de ne pas être dans une nécessité évidente de se plaindre.

Quelles dettes remettons-nous à nos fréres, si nous éxigeons d'eux par nos plaintes, tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & si nous nous vangeons d'eux pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faisant condamner par tous ceux que nous pouvons ? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu'il nous remette nos offenses, si nous n'en remettons aucune de celles que nous croyons qu'on nous fait.

Il n'y a rien au contraire de plus utile que de supprimer ainsi ses plaintes & son ressentiment. C'est le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traitte pas selon la rigueur de sa justice & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture, en jugement avec nous. C'est la voye la plus sûre d'assoupir les différens dans leur naissance & d'empêcher qu'ils ne s'aigrissent. C'est une charité qu'on pratique envers soi-même : en se procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la réputation de délicat & de pointilleux, en s'épargnant la peine

que l'on ressent, lors que l'adresse des hommes à se justifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choses où nous croyons avoir raison. C'est une charité que l'on fait aux autres en les souffrant dans leurs foiblesses, & en leur épargnant, & la petite confusion qu'ils ont méritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-être en se justifiant & en chargeant de nouveau ceux à qui ils ont déja donné sujet de se plaindre. Enfin c'est ordinairement le meilleur moyen de les gagner, l'exemple de nôtre patience étant bien plus capable que nos plaintes de leur changer le cœur envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout au plus que leur faire corriger l'extérieur qui est peu de chose ; & elles augmentent plûtôt l'aversion intérieure qui produit les choses dont nous nous plaignons.

Que perdrons-nous en faisant résolution de ne nous point plaindre ? Rien du tout ; je dis même pour ce monde. On n'en médira pas davantage de nous. Au contraire, sitôt que l'on s'appercevra de nôtre retenuë, on sera moins porté à en médire. On ne nous en traitera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout se réduira à quelques incivilitez, & quelques discours injustes ausquels nous ne remédierions pas en nous plaignant. Cette maligne satisfaction que nous recevons en communiquant nôtre mécontentement aux autres

par

par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du tresor que nous pouvons aquerir par l'humilité & par la patience?

Le tems le plus propre pour nous confirmer dans cette resolution, c'est lors qu'il nous arrive de nous échapper en quelques plaintes, car nous ne reconnoissons jamais mieux la vanité & le néant de ce plaisir que nous y avons cherché. C'est alors qu'il faut que nous nous disions à nous-mêmes : c'est donc pour cette vaine satisfaction que nous nous sommes privez du bien inestimable de la patience & de la recompense que nous en pouvions esperer de Dieu. A quoi nous ont servi nos plaintes, & que nous en revient-il? Nous avons tâché de faire condamner par les hommes, ceux dont nous nous sommes plaints, & peut-être ils n'ont condamné que nous : mais ce qui est certain, est que Dieu nous a condamnez de malignité, d'impatience & de peu d'estime des biens du Ciel. Avant ces plaintes nous avions quelque avantage sur ceux qui nous avoient offensez : mais en nous plaignant, nous nous sommes mis au dessous d'eux parce que nous avons sujet de croire que la faute que nous avons commise contre Dieu, est plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainsi nous nous sommes fait beaucoup plus de tort, que nous n'en pouvions recevoir par les petites injustices des hommes. Car elles

ne

ne nous pouvoient priver que de choses peu considerables, au lieu que l'injustice que nous nous faisons à nous-mêmes par ces plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui est attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de sujet de nous plaindre de nous-mêmes que des autres.

Ces considerations peuvent beaucoup servir pour reprimer l'inclination que nous avons à nous décharger le cœur par des plaintes, & pour nous régler extérieurement dans nos paroles. Mais il n'est pas possible que nous demeurions long tems dans cette retenuë, si nous laissons agir au dedans nôtre ressentiment dans toute sa force & toute sa violence. Les plaintes exterieures viennent des interieures ; & il est bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échappent toûjours & se font ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la moderation extérieure étant de nous procurer la paix intérieure, il serviroit peu de paroître moderé & patient au dehors, si tout étoit au dedans dans le desordre, & dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer aussi-bien ces plaintes que l'ame forme en elle-même, & dont elle est l'unique témoin, que celles qui éclattent devant les hommes : & le seul moyen de le faire, est de se dépouiller de l'amour des

choses qui les excitent. Car enfin on ne se plaint point pour des choses qui sont absolument indifférentes.

Les sujets de plaintes sont infinis, puis qu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, & en quoi les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut néanmoins réduire à quelques chefs généraux, comme le mépris, les jugemens injustes, les médisances, l'aversion, l'incivilité, l'indifférence ou l'inaplication ; la reserve, ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïssons naturellement toutes ces choses, parce que nous aimons celles qui y sont contraires, sçavoir l'estime, & l'amour des hommes, la civilité, l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnoissance, les humeurs douces & commodes. Ainsi pour se délivrer de l'impression que font sur nôtre esprit ces objets de nôtre haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puisse faire. Mais comme la grace se sert des moyens humains, il n'est pas inutile de se remplir l'esprit des considerations qui nous découvrent la vanité de ces objets de nôtre attachement. Et c'est la vûë que nous avons dans les réflexions suivantes, que nous ferons sur les causes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour

de l'estime & de l'approbation des hommes.

CHAPITRE II.

Vanité & injustice de la complaisance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.

RIen ne fait plus voir combien l'homme est profondement plongé dans la vanité, dans l'injustice, & dans l'erreur, que la complaisance que nous sentons, lors que nous nous appercevons qu'on juge avantageusement de nous & qu'on nous estime; parce que d'une part la lumiere qui nous reste, toute aveugle qu'elle est, ne l'est point à cet égard & qu'elle nous convainc clairement que cette passion est vaine, injuste & ridicule; & que de l'autre tous convaincus que nous en sommes, nous ne l'a sçaurions étouffer, & nous la sentons toûjours vivante au fond de nôtre cœur. Il est bon néanmoins d'écouter souvent ce que la raison nous dit sur ce sujet. Si cela n'est pas capable d'éteindre entiérement cette malheureuse pente, c'est assez au moins pour nous en donner de la honte & de la confusion, & pour en diminuer les effets.

Il

Il y a peu de gens assez grossierement vains pour aimer des louanges visiblement fausses, & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté pour n'être pas bien aise que l'on se trompe tout à fait sur nôtre sujet. C'est une sottise, par exemple, dont peu de personnes sont capables, que d'aimer à passer pour sçavant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les Mathématiques, lors que l'on n'y sçait rien du tout. On auroit peine à ne pas ressentir quelque confusion interieure d'une vanité si basse. Mais pour peu de fondement qu'ait cette estime, nous la recevons avec une complaisance qui nous convainc à peu prés de la même bassesse & de la même mauvaise Foi. Car pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui se trouvant frappé & défiguré depuis les pieds jusques à la tête, d'un mal horrible & incurable, sans avoir rien de sain qu'une petite partie du visage, & sans sçavoir même si cette partie ne seroit point corrompuë au dedans, l'exposeroit à la vûë en cachant tout le reste; & se verroit louer avec plaisir de la beauté de cette partie. On diroit sans doute que l'excés de cette vanité approcheroit de la folie. Cependant ce n'est qu'un portrait de la nôtre, & qui ne la represente pas encore dans toute sa diftormité. Nous sommes pleins de defauts, de péchez, de corruption. Ce que

nous avons de bon, eſt fort peu de choſe, & ce peu de choſe eſt ſouvent gâté & corrompu par mille vûës & mille retours d'amour propre. Et néanmoins s'il arrive que des gens qui ne voyent pas la plûpart de nos defauts, regardent avec quelque estime ce peu de bien qui paroît en nous, qui eſt peut-être tout corrompu, ce jugement tout aveugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne laiſſe pas de nous flatter.

Je dis que cette image ne repreſente pas nôtre vanité dans toute ſa difformité. Car celui qui ſe trouvant frappé d'un mal ſi étrange, ſe plairoit dans l'eſtime que l'on feroit de la beauté de cette partie ſaine, ſeroit ſans doute vain & ridicule : mais au moins il ne ſeroit pas aveugle, & ne laiſſeroit pas de connoître ſon état. Mais nôtre vanité eſt jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos defauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes, & c'eſt à quoi nous réüſſiſſons le mieux. Nous ne voulons être vûs que par ce petit endroit que nous conſiderons comme exempt de defaut ; & nous ne nous regardons nous-mêmes que par là.

Qu'eſt-ce donc que cette eſtime qui nous flatte ? Un jugement fondé ſur la vûë d'une petite partie de nous-mêmes, & ſur l'ignorance de tout le reſte. Et qu'eſt-ce que cette complaiſance ? Une vûë de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illu-

d'illusion, dans laquelle nous ne nous considerons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miseres & toutes nos playes.

Mais qu'y a-t-il de si agréable & de si digne de nôtre attache dans ces jugemens ? Interrogeons-nous nous-mêmes, ou plûtôt interrogeons nôtre propre expérience : elle nous dira qu'il n'y a rien de plus vain & de moins durable que cette estime. Celui qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliére, n'en sera pas moins disposé à nous rabaisser en une autre. Souvent cette estime même en sera la cause, parce qu'elle excite plûtôt la jalousie que l'affection. Aprés avoir tiré de la bouche des hommes quelques louanges vaines & steriles, ils nous préféreront les derniers des hommes qui seront plus dans leurs interêts. Ils empoisonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuser à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos defauts. Ils estimeront en nous ce qu'il y a de moins estimable, & ils y condamneront ce qui méritera d'y être estimé. En vérité ne faut-il pas avoir une petitesse d'esprit bien étrange, pour se plaire à un objet si vain & si méprisable ?

Supposons même l'estime la plus judicieuse & la plus sincere que nous puissions nous imaginer & que nôtre vanité puisse souhaiter ; relevons là par la qualité des personnes, par leur esprit, & par tout ce

qui peut le plus servir à flater l'inclination que nous y avons ; qu'y a-t-il d'aimable & de solide en tout cela à ne regarder cette estime qu'en elle-même ? C'est un regard de ces personnes vers nous, qui suppose que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, & qui n'y ajoûte rien. Il nous laisse tels que nous sommes, & ainsi il nous est entiérement inutile. Ce regard ne subsiste qu'autant qu'ils s'appliquent à nous. Et cette application est rare. Tel de ceux dont l'estime nous flatte, ne pensera pas à nous deux fois l'an : & quand il y pensera, il y pensera peu, en nous oubliant le reste du tems.

Ce regard d'estime est de plus un bien si fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, sans qu'il y ait même de nôtre faute. Un faux rapport, une inadvertance, une petite bizarrerie effacera toute cette estime, ou la rendra plus nuisible, qu'avantageuse ; car quand l'estime est jointe à l'aversion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les defauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on estime & que l'on hait, parce qu'on hait même cette estime, & que l'on est bien aise de s'en délivrer comme d'une chose dont on se trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard d'estime dans l'esprit des autres, il est à nôtre

égard

égard comme s'il n'étoit point. Si nous le voyons, c'est un objet dangereux pour nous, dont la vûë nous veut ravir le peu de vertu que nous avons. Quel est donc ce bien qui ne sert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout ensemble toutes ces qualitez, d'être vain, inutile, fragile, dangereux.

CHAPITRE III.

Qu'on n'a pas droit de s'offenser du mépris, ni des jugemens desavantageux qu'on fait de nous.

SI nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous serions peu sensibles à tous les discours desavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puis que l'effet n'en seroit, tout au plus, que de nous priver d'une chose qui nous seroit indifferente. Mais parce qu'il y en a qui s'imaginent qu'encore qu'il ne soit pas permis de desirer l'estime, on a sujet néanmoins de s'offenser du mépris & de la médisance, il est bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent si fort nos passions.

Pour reconnoître donc combien nôtre delicatesse est injuste sur ce point, & que

tous les ſentimens qu'elle excite en nous, ſont contraires à la vraye raiſon, & ne naiſſent pas tant des objets mêmes, que de la corruption de nôtre cœur, il ne faut que conſiderer que ces jugemens & ces diſcours qui nous bleſſent, peuvent être de trois ſortes. Car ils ſont ou abſolument vrais, ou abſolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or dans toutes ces trois diverſes eſpeces, le reſſentiment que nous en avons eſt également injuſte.

Si ces jugemens ſont vrais, n'eſt-ce pas une choſe horrible de ne ſe mettre pas en peine que nos defauts ſoient connus de Dieu, & de ne pouvoir ſouffrir qu'ils le ſoient des hommes? Et peut-on témoigner plus viſiblement que l'on préfére ces hommes à Dieu? N'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice de reconnoître que nos péchez méritent une éternité de ſupplices, & de ne pas accepter avec joye une peine auſſi legére que l'eſt la petite confuſion qu'ils nous attirent devant les hommes?

Cette connoiſſance que les hommes ont de nos fautes & de nos miſéres ne les augmente pas, elle ſeroit capable au contraire de les diminuer, ſi nous la ſouffrions humblement.

C'eſt donc une folie toute viſible de n'avoir aucun ſentiment des maux réels que nous nous faiſons nous-mêmes, & de ſentir ſi vivement des maux imaginaires qui ne

nous

nous peuvent faire que du bien? Et cette sensibilité n'est qu'une preuve évidente de la grandeur de nôtre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoissent de nos defauts, n'en est qu'une bien petite partie.

Que si ces jugemens & ces discours sont faux & mal fondez, le ressentiment que nous en avons, n'en est guere moins déraisonnable & moins injuste. Car pourquoi le jugement de Dieu qui nous justifie, ne suffit-il pas pour nous faire mépriser celui des hommes? Pourquoi ne fait-il pas sur nous le même effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous estimons, qui suffit ordinairement pour nous consoler de ce que les autres peuvent penser ou dire contre nous? Pourquoi la raison qui nous fait voir que ces discours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ni à nôtre ame, ni à nôtre corps; & qu'ils nous peuvent même être trés-utiles, a-t-elle si peu de pouvoir sur nôtre cœur qu'elle ne nous puisse faire surmonter une passion si vaine & si déraisonnable.

Nous ne nous mettons pas en colere, lors que l'on s'imagine que nous avons la fiévre quand nous sommes assurez de ne pas l'avoir. Pourquoi donc s'aigrit-on contre ceux qui croyent que nous avons commis des fautes que nous n'avons point

commises, ou qui nous attribuent des defauts que nous n'avons pas, puis que leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces defauts, que la pensée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'est capable de nous la donner effectivement?

C'est, dira-t-on, qu'on ne méprise pas une personne qui a la fiévre, & que c'est un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde: qu'ainsi le jugement de ceux qui nous l'attribuent, ne nous blesse pas; mais que ceux qui nous imputent des defauts spirituels, y joignent ordinairement le mépris & causent la même idée & le même mouvement dans les autres.

C'est en effet la véritable cause de ce sentiment; mais cette cause n'en fait que mieux connoître l'injustice. Car si nous nous faisions justice à nous-mêmes, nous reconnoîtrions sans peine que ceux qui nous attribuent des defauts que nous n'avons pas, ne nous en attribuent pas aussi un grand nombre d'autres que nous avons effectivement; & qu'ainsi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelques faux qu'ils soient. Les jugemens des hommes nous seroient infiniment moins favorables, s'ils étoient entiérement conformes à la vérité, & si ceux qui les font connoissoient tous nos véritables maux. S'ils nous font donc quelque

petite injustice, ils nous font grace en mille maniéres, & nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitassent avec une éxacte justice.

Mais nous sommes si déraisonnables & si injustes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons souffrir qu'ils nous ôtent rien de ce que nous croyons avoir: Et nous voulons conserver dans leur esprit la réputation de beaucoup de bonnes qualitez que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils croyent voir en nous des defauts qui n'y sont pas, & nous ne comptons pour rien, de ce qu'ils n'y voyent pas une infinité de defauts qui y sont réellement, comme si le bien & le mal ne consistoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons donc aucun sujet de nous plaindre, ni des jugemens véritables, ni même des faux, nous n'en avons point par conséquent de nous offenser de ceux qui sont vrais en partie & en partie faux. Cependant par le plus injuste partage qu'on se puisse imaginer, nous nous blessons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous humilions point de ce qu'ils ont de véritable. Et au lieu qu'il faudroit étouffer le ressentiment que nous avons de ce qu'ils ont de faux & d'injuste par celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de vrai; nous étouffons au contraire, par le vain senti-

ment que nous avons de quelque fausseté ; & quelque injustice qui y est mêlée, celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de réel & de solide.

CHAPITRE IV.

Que la sensibilité que nous éprouvons à l'égard des discours & des jugemens desavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubli de nos maux. Quelques remédes de cet oubli & de cette sensibilité.

JE ne prétens pas que ces considérations suffisent pour nous corriger de nôtre injustice, mais elles peuvent au moins nous en convaincre : & c'est quelque chose que d'en être convaincu. Car il y a toûjours dans toutes ces plaintes intérieures, & dans ce dépit que nous ressentons des jugemens & des discours qu'on fait de nous, un oubli de nos defauts & de nos miséres véritables ; puis qu'il est impossible que ceux qui le connoîtroient dans leur grandeur réelle, & qui en auroient le sentiment qu'ils devroient, pussent s'occuper des discours & des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procés, de pauvreté, de maladies, ne songe guére

guére à ce que l'on peut dire de lui. La réalité de ses maux véritables ne lui permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires. Aussi le vrai reméde de cette délicatesse qui nous rend si sensibles à ce que l'on dit de nous, est de nous appliquer fortement à nos maux spirituels, à nos foiblesses, à nos dangers, à nôtre pauvreté & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoître à l'heure de nôtre mort. Si ces pensées étoient aussi vives & aussi continuelles dans nôtre esprit, qu'elles y devroient être, il seroit mal-aisé que les réfléxions sur les jugemens des hommes, y pussent trouver entrée, ou du moins qu'elles l'occupassent tout entier, & le remplissent de dépit & d'amertume, comme elles font si souvent.

Il est inutile pour cela de comparer les jugemens des hommes avec celui de Dieu, & d'en considérer les diverses qualitez. Les jugemens des hommes sont souvent faux, injustes, incertains, téméraires, & toûjours inconstans, inutiles, impuissans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous desaprouvent, ils ne changent rien à ce que nous sommes, & ne nous rendent en effet ni plus heureux ni plus malheureux. Mais c'est du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout nôtre bien, ou tout nôtre mal. Ce jugement est toûjours juste, toûjours véritable, toûjours certain & inébranlable;

ébranlable ; les effets en sont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer son esprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent si peu, & d'oublier celui de Dieu d'où dépend tout nôtre bonheur.

On prétend souvent colorer envers soi-même le dépit intérieur que ces jugemens desavantageux nous causent, d'un prétexte de justice, en s'imaginant que nous n'en sommes blessez que parce qu'ils sont injustes, & que ceux qui les font ont tort. Mais si cela étoit, nous serions aussi touchez des jugemens injustes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous ; & comme cela n'est pas, c'est se flatter que de ne pas voir que c'est l'amour propre qui produit ce dépit que nous sentons dans les choses qui nous regardent. Ce n'est pas l'injustice en soi qui nous blesse, c'est d'en être l'objet. Qu'on lui en donne un autre, nôtre ressentiment cessera, & nous nous contenterons de desaprouver tranquillement & sans émotion cette même injustice qui nous donnoit tant d'indignation.

Cependant, si nous raisonnions plus juste, nous trouverions que ces jugemens desavantageux ne nous regardent point proprement, & que c'est le hazard & non le choix qui les détermine à nous avoir pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainsi de

nous,

nous, ayent été frappez par quelques apparences qui les y ayent portez. Et quoi que ces apparences fussent trop legéres, puis que nous supposons que ces jugemens sont faux; il est pourtant vrai que ces personnes avoient l'esprit disposé à former ces jugemens sur ces apparences, de sorte qu'ils ne sont nez que de la rencontre de ces apparences, avec leur mauvaise disposition. Elles auroient produit le même effet, s'ils les avoient vûës en quelqu'autre. Ainsi nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en particulier; nous devons seulement supposer que ces gens étoient disposez à juger mal de toute personne qui les frapperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fût nous. Mais cette mauvaise disposition & cette legereté d'esprit qui produit les jugemens témeraires, n'étoit pas moins indifferente d'elle-même, qu'une pierre jettée en l'air qui blesse celui sur qui elle tombe, non pas par choix, & parce qu'il est un tel homme: mais parce qu'il s'est rencontré au lieu où elle devoit tomber.

Il y a de plus une bizarrerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des discours desavantageux qu'on a fait de nous. Car il faut avoir peu de connoissance du monde pour n'être pas persuadé qu'il est impossible qu'on n'en fasse. On médit des Princes dans leurs antichambres. Leurs do-

domestiques les contrefont. On parle des defauts de ses amis, & on se fait une espéce d'honneur de les reconnoître de bonne foi. Il y a même des occasions où l'on le peut faire innocemment. Quoi qu'il en soit, il est certain que le monde est en possession de parler librement des defauts des autres en leur absence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement; mais il y en a peu qui ne le fassent. Il est donc ridicule de se promettre d'être le seul au monde qu'on épargnera; & si ces jugemens & ces discours nous méttent en colere; nous n'en devons jamais sortir. Car il n'y a point de tems où nous ne devons nous tenir assurez en général, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parce qu'une colere continuelle nous incommoderoit trop, il nous plaît de nous l'épargner sans raison, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui se dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoûte presque rien, & devant qu'on nous l'eût fait, nous devions nous tenir presque aussi assurez que l'on parloit de nous & de nos defauts, que si l'on nous en eût déja avertis. Ce petit degré d'assurance que produit le rapport qu'on nous fait, est en vérité bien peu de chose, pour changer, comme il fait, l'état de nôtre ame. Ainsi de quelque maniére que l'on considere

dere cette sensibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu'elle est toûjours ridicule & contraire à la raison.

CHAPITRE V.

Qu'il est injuste de vouloir être aimé des hommes.

QUand on desire d'être aimé des hommes, & que l'on est fâché d'en être haï, à cause que cela sert ou nuit à nos desseins, ce n'est pas proprement vanité ni dépit, c'est interêt bon ou mauvais, juste ou injuste : Et ce n'est pas ce que nous considerons ici, où nous n'éxaminons que l'impression que font par eux-mêmes dans nos cœurs les sentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous, la seule vûë des objets n'étant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler, sans que nous en considerions les suites. Car comme l'estime que nous avons pour nous-mêmes, est jointe à un amour tendre & sensible, nous ne desirons pas seulement que les hommes nous approuvent, nous voulons aussi qu'ils nous aiment ; & leur estime ne nous satisfait nullement, si elle ne se termine à l'affection. C'est pourquoi rien ne nous choque tant que l'aversion, ni n'excite en nous de plus vifs ressentimens : Mais quoi qu'ils nous soient

deve-

devenus naturels depuis le péché, ils ne laissent pas d'être injustes, & nous ne sommes pas moins obligez de les combattre ; ce qu'on peut faire par des réflexions peu différentes de celles que nous avons proposées contre l'amour de l'estime.

La recherche de l'amour des hommes est injuste, puis qu'elle est fondée sur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, & qu'il est faux que nous le soyons. Elle naît d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos defauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, se contenteroit bien que l'on eût de la charité pour lui, & qu'on le souffrît. Nous n'en demanderions pas davantage si nous connoissions bien nôtre état, & nous le connoîtrions si nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque sçait qu'il mérite que toutes les créatures s'élevent contre lui, peut-il prétendre que ces mêmes créatures le doivent aimer ? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes, comme nous étant dû, & leur aversion, comme une injustice qu'ils nous font ; nous devrions regarder au contraire leur aversion comme nous étant dûë, & leur affection comme une grace que nous ne méritons pas.

Mais s'il est injuste en général de se croire digne d'être aimé, il l'est encore beaucoup plus de vouloir être aimé par force.

Rien

Rien n'est plus libre que l'amour, & on ne doit pas prétendre de l'obtenir par des reproches ni par des plaintes. C'est peut-être par nôtre faute que l'on ne nous aime pas ; c'est peut-être aussi par la mauvaise disposition des autres ; mais ce qui est certain, c'est que la force & la colere ne sont pas des moyens pour se faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'est pas proprement sur nous que tombe cette aversion. Car la source de toutes les aversions est la contrarieté qui se rencontre entre la disposition où l'on est, & ce que l'on croit voir dans les autres. Or cette disposition agit contre tous ceux en qui cette contrarieté paroît. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualitez qui sont l'objet de l'aversion de certaines personnes, ou que nous ne nous montrons à eux que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous ne devons point nous étonner que leur disposition fasse son effet contre nous, elle l'auroit fait de même contre tout autre : & ce n'est pas proprement nous qu'ils haïssent, c'est cet homme en général qui a telles & telles qualitez qui les choquent.

On hait en général les avares, les interessez, les présomptueux. On croit en particulier que nous le sommes ; cette aversion générale agit donc contre nous. Qu'est-ce qui nous blesse en cela ? Est-ce cette aversion

ſion generale ; Mais elle eſt juſte en quelque maniére : car un homme en qui ces defauts ſe rencontrent, mérite qu'on ait quelqu'eſpece d'averſion pour lui. Eſt-ce le jugement que l'on fait de nous ? Mais ce jugement eſt formé ſur quelques apparences qui peuvent être legéres à la vérité, mais qui ne laiſſent pas d'emporter l'eſprit de ceux qui les voyent. Nous devons donc les plaindre de leur legéreté & de leur foibleſſe, au lieu de nous plaindre de leur injuſtice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'eſt pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que ſur ce qu'ils nous attribuent des qualitez que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voyent pas en nous des defauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïſſent. Ce que nous avons de bon, ne leur paroît point alors, & ils ne voyent que nos defauts. Or nous ne ſommes ni cette perſonne ſans defauts, ni cette perſonne qui n'a rien de bon : Ce n'eſt donc pas tant nous qu'un phantôme qu'ils ſe ſont formez qu'ils aiment, ou qu'ils haïſſent : & ainſi nous avons tort, & de nous ſatisfaire de leur amour, & de nous offenſer de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans nôtre être véritable, que nous en revient-il de bien ou de mal, à ne conſiderer, comme nous avons dit, ces ſentimens qu'en eux-mêmes ?

mêmes ? Ce ne sont que des vapeurs passageres qui se dissipent d'elles-mêmes en moins de rien ; les hommes étans incapables de s'arrêter long tems à un même objet. Quand elles subsisteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-mêmes de nous rendre plus heureux ni plus malheureux. Ce sont des choses entiérement séparées de nous, qui n'ont sur nous aucun effet, à moins que nôtre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fausse & trompeuse, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux. Qu'on unisse ensemble l'amour de toutes les créatures, & qu'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on se le puisse imaginer, il n'ajoûtera pas le moindre degré de bonheur, ni à nôtre ame, ni à nôtre corps. Et si nôtre ame s'y amuse, bien loin d'en devenir meilleur, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on unisse de même contre nous l'aversion de tous les hommes ensemble ; elle ne sçauroit diminuer le moindre de nos véritables biens qui sont ceux de l'ame. Cette seule considération de l'impuissance de l'amour ou de la haine des créatures, à nous servir ou à nous nuire, ne devroit-elle pas suffire pour nous y rendre indifférens ?

Quelle liberté seroit celle d'un homme, qui ne se soucieroit point d'être aimé, qui ne craindroit point d'être haï, & qui feroit néan-

néanmoins par d'autres motifs tout ce qui est nécessaire pour être aimé, & pour n'être point haï : Qui serviroit les autres sans en attendre de recompense, non pas même celle de leur affection, & qui feroit toûjours son devoir envers eux indépendamment de leur disposition envers lui : Qui ne se proposeroit dans les offices qu'il leur rendroit qu'un objet stable & permanent, qui est d'obéïr à Dieu sans aucune vûë des créatures, qui ne peuvent que diminuer la recompense qu'il doit attendre de Dieu.

Qui pourroit haïr un homme de cette sorte, & même s'empêcher de l'aimer ? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes il l'éviteroit, & que sans rechercher leur amour, il ne laisseroit pas de se l'aquerir ; au lieu que ceux, que la passion qu'ils ont d'être aimez, rend si sensibles à l'aversion, ne font d'ordinaire que l'attirer par cette délicatesse incommode.

CHAPITRE VI.

Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous, nous est plus utile que leur amour.

IL y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensons de ce que les autres ont de l'indifference pour

pour nous. Car s'il étoit à nôtre choix de leur imprimer tels sentimens que nous voudrions, ce seroit celui-là proprement que nôtre véritable intérêt nous devroit faire choisir. Leur amour est un objet dangereux, qui attire nôtre cœur & qui l'empoisonne par une douceur mortelle. Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité; mais l'indifference est un milieu trés-proportionné à nôtre état & à nôtre foiblesse, & qui nous laisse la liberté d'aller à Dieu sans nous détourner vers les creatures.

Tout amour des autres pour nous est une espéce de lien & d'engagement, non seulement parce que la concupiscence nous y attache & que nous craignons de le perdre, mais aussi parce qu'il produit certains devoirs dont il est difficile de se bien aquitter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'user de cette ouverture pour leur bien spirituel, & cette usage n'est pas facile. Il est vrai que c'est un grand bien quand on le sçait ménager: mais c'est un bien qu'il ne faut pas souhaiter, parce qu'il est accompagné de trop de dangers. On s'arrête d'ordinaire à cette affection, on s'y plaît, on craint de la perdre: & bien loin que ce nous soit une occasion de porter les autres à Dieu, c'en est souvent une de nous en détourner nous-mêmes, & de nous amollir, en nous faisant entrer dans leurs passions.

Mais

Mais, dit-on, pourquoi cette personne a-t'elle tant d'indifférence pour moi, puis que je n'en ai point pour elle ? Pourquoi n'a-t'elle aucune application à ce qui me touche, puis que je m'applique avec tant de soin à ce qui la peut regarder ? Ce sont les discours que l'amour propre forme dans le cœur des gens sensibles, & qui ont peu de vertu, mais dont il est aisé de découvrir l'injustice.

Si nôtre unique fin dans la complaisance que nous avons euë pour les hommes, a été de les attacher à nous,& de faire qu'ils nous traitassent de la même sorte, nous meritons bien d'être privez d'une si vaine recompense.

Mais si nous avons eu un autre but; si nous ne nous sommes appliquez aux hommes que pour obéir à Dieu, cette application ne porte-t'elle pas sa recompense avec elle-même, & pourrons-nous en éxiger une autre, sans injustice ?

Il est vrai qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifference des autres pour nous: mais c'est Dieu & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux,& non pas à nous. Elle nous peut donner sujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainsi le ressentiment qui nous en reste, est toûjours injuste; puis qu'il n'a point d'autre objet que nous-mêmes.

CHA-

CHAPITRE VII.

Combien le dépit qu'on ressent contre ceux qui manquent de reconnoissance envers nous, est injuste.

RIen ne marque plus combien la Foi est éteinte ou peu agissante dans les Chrêtiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoissance qu'on devroit, parce qu'il n'y a rien de plus opposé aux lumiéres de la Foi.

S'ils regardoient comme ils doivent les services qu'ils rendent aux autres, ils les considereroient comme des graces qu'ils ont reçûës de Dieu, & dont ils sont redevables à sa bonté, & comme les œuvres qu'ils lui ont dû offrir & consacrer sans aucun égard aux créatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces services, comme leur ayans en quelque façon procuré ce bien ; & par consequent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus reçû d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient comme le plus grand des malheurs, de recevoir en ce monde la recompense de ces œuvres ; & d'être privez de celle qu'ils auroient reçûë en l'autre s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoîtroient que ces œuvres, telles qu'elles soient, ont été mêlées de plu-

ſieurs imperfections ; & qu'ainſi ils ont ſujet de s'en humilier, & de deſirer de s'en purifier par la Penitence.

Le moyen d'allier avec ces ſentimens où la Foi nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons, quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent. N'eſt-ce pas faire voir au contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainſi les œuvres dont nous nous glorifions, ſont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir.

Si dans les ſervices que nous avons rendus aux hommes, nous n'avons eu que les hommes en vûë, c'eſt un bien pour nous qu'ils en ſoient méconnoiſſans, parce que leur ingratitude nous peut ſervir à obtenir miſéricorde de Dieu, ſi nous la ſouffrons comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'eſt encore un bien, que les hommes ne nous en recompenſent pas, parce que la vûë que nous aurions de leur reconnoiſſance, eſt plus capable que toute choſe, de diminuer ou d'anéantir la recompenſe que nous attendons de Dieu. De quelque maniére que nous conſiderions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que ſi c'eſt un bien pour eux, c'eſt un mal pour nous, & que leur ingratitude nous eſt infiniment plus avantageuſe. Leur gratitude n'eſt

n'est capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter le châtiment des mauvaises. Leur ingratitude nous conserve le fruit des bonnes, & nous peut servir à payer ce que nous devons à la justice de Dieu pour les mauvaises.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince qui auroit promis de grandes recompenses à ceux qui le serviroient, & qui s'offenseroit, qu'on en attendît d'ailleurs que de lui, de préférer les caresses de quelques-uns de ses sujets aux biens solides qu'on auroit sujet d'esperer de lui. C'est néanmoins la maniére dont nous agissons tous les jours envers Dieu. Il promet un Royaume éternel aux services charitables qu'on rend au prochain ; mais il veut que l'on se contente de cette recompense, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'esprit de la plûpart des hommes est continuellement occupé à éxaminer si l'on leur rend ce qu'on leur doit. Si ceux qu'ils ont servi, sentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'aquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établis pour marquer la reconnoissance.

Si l'on avoit donc les vrais sentimens que la Foi doit inspirer, on seroit persuadé que comme Dieu nous fait une grande grace lors qu'il nous donne moyen de servir les autres ; il nous en fait une autre qui n'est pas moindre, lors qu'il permet que les

hommes ne nous en témoignent pas la reconnoiſſance qu'ils devroient. Car c'eſt mettre ordre en nous donnant un treſor ineſtimable, que ce treſor nous demeure, & qu'on ne nous le raviſſe pas.

Mais nôtre joye doit être pleine & accomplie, lors que nous avons lieu de croire que les perſonnes qui ſemblent manquer de reconnoiſſance envers nous, ſont d'elles-mêmes trés-reconnoiſſantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles nous ont. Car quoi qu'il nous ſoit toûjours réellement avantageux, que les autres manquent de gratitude pour nous, néanmoins nous ne le devons pas ſouhaiter, parce que c'eſt ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de ſouhaitable, lors que ce n'eſt un mal ni pour eux ni pour nous, & que ſans qu'ils ſoient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par une reconnoiſſance humaine, de perdre la recompenſe que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non ſeulement beaucoup d'injuſtice dans cette attente de la reconnoiſſance des autres, mais auſſi beaucoup de baſſeſſe : & ce nous devroit être un grand ſujet de confuſion, quand nous conſiderons pour quelles choſes nous nous privons d'une recompenſe éternelle. Ces devoirs de reconnoiſſance que nous éxigeons, ſe reduiſent le plus ſouvent à un ſimple com-

compliment, ou à quelques civilitez inutiles: & ce sont là les choses que nous préférons à Dieu, & aux biens qu'il nous promet.

Souvent même nous sommes causes du defaut que nous imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la maniére dont nous les servons. Et nous avons presque toûjours lieu de croire, quand nous voyons que l'on est moins reconnoissant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque chose en nous qui n'attire pas la reconnoissance. Mais soit que cela arrive par nôtre faute, ou par celle des autres, c'est toûjours une foiblesse que de se piquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir être que dangereux.

CHAPITRE VIII.

Qu'il est injuste d'éxiger la confiance des autres, & que c'est un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.

La confiance qu'on a pour nous, étant une marque d'amitié & d'estime, ce n'est pas merveille si elle flatte nôtre amour propre, & si la réserve de ceux que nous croyons devoir avoir ces sentimens pour nous, le blesse & l'incommode. Mais la

la raiſon & la Foi doivent nous donner des ſentimens tout contraires, & nous perſuader fortement que la réſerve que les autres auront pour nous, nous eſt beaucoup plus avantageuſe que leur confiance.

Quand il n'y auroit point d'autre raiſon, ſinon qu'il nous eſt utile d'être privez de ces petites ſatisfactions qui contentent & nourriſſent nôtre vanité, elle nous devroit ſuffire pour nous porter à embraſſer avec joye ces occaſions d'une mortification ſpirituelle qui nous pourroit être d'autant plus avantageuſe, qu'elle combat plus directement la principale de nos paſſions. Mais il y en a encore pluſieurs autres auſſi ſolides & auſſi importantes que celles-là. Et en voici quelques-uns.

Celui qui s'ouvre à nous, nous conſulte en quelque ſorte, & nous ne lui ſçaurions parler aprés cela, ſans prendre part à ſa conduite, puis qu'il eſt comme impoſſible d'éviter que ce que nous dirons, n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert, & il ne ſe peut même que nous ne faſſions par là quelqu'impreſſion ſur ſon eſprit, parce qu'il eſt diſpoſé par cette ouverture même à nous écouter & à nous croire. Or ce n'eſt pas un petit danger que d'être obligé de parler dans ces circonſtances, parce qu'il faut beaucoup de lumiére pour le pouvoir faire utilement, & pour ſoi, & pour les

les autres. Souvent on ne fait qu'autoriser les gens dans leurs passions, parce qu'on est naturellement porté à ne les pas contrister, & l'on seconde ainsi le desir secret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur conduite, qui est ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir.

Il y a peu de gens qui puissent recevoir l'effusion du cœur & de l'esprit des autres sans participer à leur corruption. On entre insensiblement dans leurs passions, on se prévient contre ceux contre qui ils sont prévenus: & comme la confiance qu'ils ont pour nous, nous porte à croire qu'ils ne voudroient pas nous tromper, nous embrassons leurs opinions & leurs jugemens, sans prendre garde qu'ils se trompent souvent les premiers. Et nous nous remplissons ainsi de toutes leurs fausses impressions.

On se charge souvent par là de diverses choses qu'il faut tenir secrettes: ce qui n'est pas un fardeau peu considérable, puis qu'il oblige à une application trés-incommode, pour ne se pas laisser surprendre, & qu'il met souvent au hazard de blesser la vérité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choses viennent à être sçûës par diverses voyes, le soupçon en tombe naturellement sur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même par la confiance & l'ouverture des autres pour nous quelque sorte d'obligation de s'ouvrir à eux & de

s'y confier, parce qu'on les choque si on ne les traite comme on en est traité : au lieu que ceux qui agissent avec plus de réserve, ne trouvent point mauvais qu'on en use de même à leur égard. Or cette obligation est souvent trés-incommode, puis qu'on n'y sçauroit manquer sans fâcher les gens ; ni s'en aquitter sans se mettre en danger de leur nuire, ou de se nuire à soi-même, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin, si nous considérons de plus combien le plaisir que nous avons quand on se fie en nous, est peu réel & plein de vanité ; Combien il est injuste d'éxiger des autres une chose qui doit être aussi libre que la découverte de ses secrets ; & si nous nous faisons justice à nous-mêmes, en reconnoissant que puis que l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui l'éloigne ; il sera difficile que nous ne condamnions ces dépits intérieurs que la réserve nous cause, & que nous n'ayons honte de nôtre foiblesse.



CHA-

CHAPITRE X.

Qu'il faut souffrir sans chagrin, l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui l'éxigent.

LA civilité nous gagne, l'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque, parce que nous sommes hommes, c'est à dire tous vains & tous injustes.

Il y a trés peu de civilitez qui nous doivent plaire, même selon la raison humaine, parce qu'il y en a trés-peu qui soient sincéres & désintéressées. Ce n'est souvent qu'un jeu de paroles, & un éxercice de vanité qui n'a rien de véritable & de réel. Se plaire en cela, c'est se plaire à être trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, sont peut-être les premiers qui se moquent de nous si-tôt qu'ils nous ont quittez.

La plus sincére & la plus véritable nous est toûjours inutile; & même dangereuse. Ce n'est tout au plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous estime. Et ainsi elle nous presente deux objets qui flattent nôtre amour propre, & qui sont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend, nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le

monde ne donne rien pour rien. C'est un commerce & une espéce de trafic qui a pour juge l'amour propre ; & ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, & autorise les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilitez nous corrompent même souvent le jugement, parce qu'elles nous portent souvent à préférer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualitez essentielles qui méritent nôtre estime.

Mais comme les civilitez qu'on nous rend, nous servent peu, l'incivilité nous fait peu de mal : & ainsi c'est une foiblesse extréme que d'en être choqué. Ce n'est souvent qu'un defaut d'application, qui vient de ce que l'esprit est occupé à d'autres choses plus solides. Et ceux qui sont les moins éxacts en civilitez, sont souvent ceux qui ont plus de desirs effectifs de nous rendre des services réels & importans.

Quand même elle viendroit d'indifférence & même de peu d'affection, quel bien nous ôte-t'elle ? Quel mal est-ce qu'elle nous apporte ? Et comment pouvons-nous espérer que Dieu nous remette ces dettes immenses dont nous lui sommes redevables par les Loix inviolables de la justice éternelle, si nous ne remettons pas aux hommes de petites déférences qu'ils ne nous doivent que par des établissemens humains.

Ce n'est pas que Dieu n'autorise ces établissemens, & qu'ainsi on ne se doive de la civilité les uns aux autres, même selon la Loi de Dieu, comme nous l'avons monétr dant la premiére partie de ce Traité. Mais c'est une sorte de dette qu'il ne nous est jamais permis d'exiger. Car ce n'est pas à nôtre mérite qu'on la doit, c'est à nôtre foiblesse. Et comme nous ne devons pas être foibles, & que c'est par nôtre faute que nous le sommes, nôtre premier devoir consiste à nous corriger de cette foiblesse: & nous n'avons jamais droit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas assez d'égard, & moins encore de souhaiter ce qui ne sert qu'à l'entretenir.

CHAPITRE X.

Qu'il faut souffrir les hommes incommodes.

CE n'est pas assez pour conserver la paix, & avec soi-même, & avec les autres, de ne choquer personne, & de n'éxiger de personne, ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité: il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs & de caprices. Car comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui ont vit, justes,

moderez, & sans defauts : il faudroit desesperer de pouvoir conserver la tranquillité de son ame, si on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse & desagréable. Les uns seront trop passionnez, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux & malins, d'autres insolens, pleins d'eux-mêmes, & sans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui ne faisans jamais reflexion sur la maniére dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en éxiger des deferences excessives.

Quelle espérance de vivre en repos si tous ces defauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent, & font sortir nôtre ame de son assiette.

Il faut donc les souffrir avec patience & sans se troubler, si nous voulons posseder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empêcher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous momens, & ne nous precipite dans tous les inconveniens que nous avons representez. Mais cette patience n'est

n'est pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est bien étrange qu'étant si difficile d'une part, & si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y éxercer, au même tems que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles & de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'aquerir, est de diminuer cette forte impression que les defauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considérer.

1. Que les defauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sottise d'en être surpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlez de bonnes & de mauvaises qualitez: Il les faut prendre sur ce pied-là: & quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur Societé, doit se resoudre à souffrir en patience les incommoditez qui y sont jointes.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnables, parce qu'un autre l'est, de nuire à soi-même parce qu'un autre se nuit, & de se rendre participant de toutes les sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres defauts, & de nos propres miseres, sans nous charger encore des defauts & des miseres de tous les autres. Or c'est ce que l'on fait en s'impatientant des defauts d'autrui.

3. Que quelque grands que soient les defauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont, & ne nous

nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié, & non de colere; & nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette difference, que nous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que nôtre volonté qui puisse donner entrée dans nos ames aux maladies de l'esprit.

4. Nous ne devons pas seulement regarder les defauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes. Car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de defauts dont nous soyons capables; & s'il y en a que nous n'avons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainsi n'ayant aucun sujet de nous preferer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que si nous souffrons d'eux nous les faisons souffrir à nôtre tour.

5. Les defauts des autres, si nous les pouvions regarder d'une vûë tranquille & charitable, nous seroient des instructions d'autant plus utiles que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres dont l'amour propre nous cache toûjours une partie. Ils nous pourroient donner lieu

de

de remarquer que les passions sont d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colére pour se faire croire, & l'on en est d'autant moins crû qu'on fait paroître plus de colére. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé qu'on croit le mériter, & l'on l'est d'autant moins, qu'on cherche plus à l'être. On s'offense de n'être pas aimé, en le voulant être par force. Et l'on attire encore plus l'aversion des gens.

Nous y pourions voir aussi avec étonnement, à quel poinct ces mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possédez. Car ces effets qui sont si sensibles aux autres, leur sont d'ordinaire inconnus. Et il arrive souvent que se rendant odieux, incommodes, & ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s'en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombez par des passions semblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses, & dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles : & par là toute nôtre application se portant à nos propres defauts, nous en deviendrons beaucoup plus disposez à supporter ceux des autres.

Enfin il faut considérer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colére pour les fautes

& les bizarreries des autres, que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais tems, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud; parce que nôtre colére est aussi peu capable de corriger les hommes, que de faire changer les saisons. Il y a même cela de plus déraisonnable en ce poinct qu'en se mettant en colére contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes? au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs passions plus vives & plus agissantes.

CHAPITRE XI.

CONCLUSION.

CE que nous avons vû jusqu'ici, suffit pour donner une legére idée des moyens qui peuvent servir à conserver la paix entre les hommes; & ils sont tous compris dans ce verset du Pseaume: *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum.* CEUX *qui aiment vôtre Loi jouissent d'une paix abondante, & ils ne sont point scandalisez.* Car si nous n'aimions que la Loi de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos fréres; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscrettes, & jamais leurs fautes ne nous seroient une occasion de colére, d'ai-

greur

greur, de trouble & de scandale, puis que ces fautes ne nous empêchent pas de demeurer attachez à cette Loi, qu'elle nous oblige de les souffrir avec patience, & que c'est en particulier ce précepte de la tolérance Chrêtienne que l'Apôtre appelle la Loi de JESUS-CHRIST. *Portez*, dit-il, *les fardeaux les uns des autres, & vous observerez la Loi de* JESUS-CHRIST. Nous devons donc reconnoître que toutes nos impatiences, & tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas assez cette Loi de la charité; que nous avons d'autres inclinations que celle d'obéïr à Dieu; & que nous cherchons nôtre gloire, nôtre plaisir, nôtre satisfaction dans les créatures. Ainsi le principal moyen pour établir l'ame dans une paix solide & inébranlable, c'est de l'affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choses, qui ne desire que de lui plaire, & qui met tout son bonheur à obéïr à ses loix.



CIN-

CINQUIÉME TRAITÉ.

Des jugemens téméraires.

Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.

CHAPITRE I.

En quoi consiste l'injustice des jugemens téméraires. Ce qui en augmente ou diminuë le péché.

LEs jugemens téméraires étant toûjours accompagnez d'ignorance, & de defauts de lumiére, enferment une injustice & une usurpation présomptueuse de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la vérité de juger, selon ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile, *que le Pére a donné tout jugement à son Fils, parce qu'il est la vérité même*. De sorte que les hommes ne peuvent se mêler de juger, qu'autant que ce Fils leur en donne le droit en les éclai-

éclairant par la vérité : & entreprendre de juger sans la connoître, c'est renverser l'ordre de Dieu ; c'est usurper injustement la fonction de JESUS-CHRIST, & l'exercer d'une maniére essentiellement contraire à la Loi éternelle ; puis que JESUS-CHRIST même n'est le juge des hommes, que parce qu'il est la vérité, entant que Dieu, & qu'il a été rempli, entant qu'homme, de grace & de vérité.

Ainsi le jugement téméraire est du nombre des actions qui sont essentiellement mauvaises, & qu'aucunes circonstances ne sçauroient rendre excusables, parce qu'il est directement opposé à la justice éternelle. Ce péché peut neanmoins recevoir differens degrez, & être tantôt plus grand & tantôt moindre, selon la qualité de son objet, selon les causes dont il naît, & les effets qu'il produit.

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminuë, parce que plus les choses sont importantes, plus on est obligé d'être retenu & reservé dans les jugemens que l'on en fait ; & ainsi on est plus capable d'en juger témérairement.

Les causes dont il naît le rendent plus ou moins grand, parce que l'ignorance qui en est inseparable, est plus ou moins mauvaise, selon les causes qui la produisent, qui peuvent être fort differentes.

On y tombe quelquefois par une simple pre-

précipitation qui fait prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. Quelquefois c'eſt par une attache preſomptueuſe à nos ſentimens qui empêche de les éxaminer avec le ſoin qui ſeroit néceſſaire pour diſcerner la vérité de l'erreur. Mais la plus ordinaire ſource de cette ignorance toûjours jointe aux jugemens téméraires, c'eſt la malignité & l'averſion particuliére qu'on ſe trouve avoir pour ceux dont on juge de la ſorte.

Car c'eſt cette diſpoſition qui nous fait voir en eux des taches & des defauts, qu'un œil ſimple n'y découvriroit jamais.

C'eſt elle qui applique nôtre eſprit à toutes les choſes qui le peuvent porter à en faire un jugement deſavantageux & qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'eſt elle qui nous fait ſentir vivement les moindres conjectures, & qui groſſit à nos yeux les apparences les plus legéres. C'eſt elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & pénétrer le fond de leurs cœurs. Nous les croyons coupables, parce que nous ſerions bien aiſes qu'ils le fuſſent, & que tout ce qui tend à nous en perſuader, nous plaît & nous entre aiſément dans l'eſprit. Or qui doute qu'une ſource ſi corrompuë n'empoiſonne tout ce qui en ſort, & ne rende & nôtre ignorance & les jugemens qui en naiſſent beaucoup plus mauvais & plus deſagréables à Dieu, que s'ils avoient un autre principe?

Mais

Mais ce qui met encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c'est qu'il y en a dont les suittes sont terribles. Car les divisions & les haines qui troublent la Societé humaine, & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles indiscrettes qui nous échappent : & ces paroles indiscrettes viennent des jugemens téméraires qu'on a formez intérieurement dans son esprit. On commence par juger témérairement du prochain, ce qui est déja un trés-grand mal : ensuite par une effusion naturelle à l'homme, on en parle témerairement, & ces paroles se communiquant des uns aux autres, corrompent souvent par un malheureux progrés une infinité d'esprits. De sorte qu'un seul jugement téméraire sera peut-être la premiére cause de la damnation de plusieurs personnes.

Il faut remarquer de plus que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux simples jugemens. Nous passons des pensées de l'esprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'aversion & du mépris pour ceux que nous avons legérement condamnez, & nous inspirons ces mêmes sentimens aux autres. Ainsi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité qui est la vie de nos ames.

Ce n'est pas encore tout. Nous ne nuisons pas seulement par là à ceux qui entrent dans nos sentimens, & qui les approuvent : mais nous faisons souvent encore plus de mal

mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y sont intéressez. Car lors qu'ils viennent à connoître ces jugemens, nôtre injustice les irrite & leur donne une aversion violente contre ceux qui les approuvent.

CHAPITRE II.

Jugemens téméraires sources des préventions. Mauvais effets de ces préventions. Tout le monde s'imagine en être exempt.

LEs jugemens téméraires sont les sources de ce qu'on appelle préventions ; ou plûtôt les préventions ne sont que des jugemens téméraires que l'on fait de l'esprit, de la disposition, ou des intentions des autres, dont on se laisse fortement préoccuper : Car au lieu qu'il n'y a point de peintre qui voulût entreprendre de faire le portrait d'un visage sur la description qu'on lui en feroit en passant, nous nous formons souvent en nous-même le portrait des gens sur des discours inconsiderez qu'on aura faits devant nous, ou sur quelque action passagere. Et aprés avoir conçû ces impressions, nous y ajoûtons ensuitte toutes les autres actions : & cette idée nous sert de clef pour expliquer tout le reste de leur conduite, & de régle pour nous conduire à leur égard. Ainsi comme nous en avons mal jugé, nous nous conduisons aussi mal en leur endroit, & nous les trai-

tons d'une maniére qui leur fait connoître nôtre prévention, & qui leur donne à leur tour de l'éloignement de nous.

Ces préventions causent par tout de grands desordres : mais il n'y a point de lieux où elles soient si sensibles que dans les Monastéres. Car comme les personnes qui s'y sont retirées, sont séparées de la plûpart des objets du monde, elles s'appliquent aussi plus que les autres à ce petit nombre d'objets qui leur sont presens ; & elles sentent d'une maniére bien plus vive les jugemens desavantageux que ceux de leur Societé font d'elles, parce qu'elles sont moins distraites & moins partagées, & que ce qu'elles ont d'amour propre se réünit tout entier contre cet objet qui les choque. C'est ce qui fait souvent que les discours qui occuperoient peu des gens du monde, remplissent entiérement l'esprit des personnes retirées, & les affligent sensiblement. Une Religieuse qui croit que sa Supérieure est prévenuë contr'elle, en est quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le sont, lors qu'ils croyent que le Roi est prévenu contr'eux.

C'est une des plus grandes peines, & des plus grandes tentations de toutes les Societez, & contre laquelle ceux qui s'y engagent, devroient le plus se fortifier par des réflexions & des prieres continuelles. Car s'ils sont si sensibles quand ils s'imaginent qu'on

qu'on est prévenu contr'eux ; & si cela leur renverse l'esprit & les jette dans l'abattement, il y a souvent beaucoup de péril pour eux dans ces azyles mêmes, & dans ces villes de refuge où ils se retirent pour éviter les périls du monde, parce qu'il est difficile qu'ils évitent ces inconveniens, & qu'il est si ordinaire aux personnes mêmes vertueuses de se prévenir, que nous ne devons pas nous promettre qu'ils ne le seront jamais contre nous. De sorte qu'il vaut beaucoup mieux faire son compte sur cela, & se préparer à souffrir leurs préventions.

Mais quoi qu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui sont trop ébranlez par l'imagination qu'on est prévenu contr'eux ; il y en a encore plus dans ceux qui se préviennent effectivement, puis qu'ils sont chargez de leur propre faute & de celle des autres ; & qu'ils donnent par là occasion à de grands desordres, sur tout dans les maisons Religieuses. Car souvent les froideurs y dégénérent en aversions ; les aversions en cabale, & les cabales en divisions, qui aboutissent à un renversement entier de toutes choses.

Peut-on assez apprehender un peché qui fait de si étranges ravages : & y a-t-il personne qui n'ait sujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne lui impute une suite malheureuse de crimes qui ne seront que l'effet des jugemens téméraires qu'il aura faits ? Cependant la vérité est qu'il y a peu

peu de fautes qu'on apprehende moins que celle-là. Chacun agit comme s'il étoit infaillible & incapable de se prévenir & de se tromper. Et au même tems qu'on reconnoît combien ce defaut est commun, & qu'on en accuse fort souvent les autres, on s'imagine presque toûjours en être exempt. La raison en est, qu'il est presque toûjours aussi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur est visible quand on y tombe à leur égard; parce que l'amour propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainsi comme les discours généraux que l'on fait, incommodent peu la cupidité, parce qu'elle ne s'y croit pas interessée, ils servent aussi fort peu, parce que nous les appliquons toûjours plûtôt aux autres qu'à nous.

CHAPITRE III.

Comment on se cache à soi-même ses jugemens téméraires. Reméde de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous est pas necessaire.

La maniére dont on se cache à soi-même la témérité de ses jugemens, est trés-fine & trés-difficile à éviter. Car c'est par le mauvais usage qu'on fait d'une

maxime véritable en ſoi, quand on la regarde en général, mais dont on abuſe en particulier d'une maniére imperceptible. Cette maxime eſt, qu'il eſt bien défendu de juger, mais qu'il n'eſt pas défendu de voir, c'eſt à dire de ſe rendre à l'évidence. Ainſi en prenant nos jugemens pour des vûës & des évidences, nous nous croyons à couvert de tout ce que l'on dit contre la témérité des jugemens. Nous ne jugeons jamais, que ce que nous voyons. Toutes nos imaginations ſont des véritez évidentes; & par là nous étouffons tous les reproches que nôtre conſcience nous pourroit faire.

Mais ſi l'amour propre ne nous rendoit point aveugles, il ſeroit bien facile de nous faire entrer dans une juſte défiance de cette évidence prétenduë: car il ne ſeroit beſoin pour cela que de nous obliger à faire reflexion ſur ceux que nous croyons coupables de témérité dans les jugemens qu'ils font de nous: & de nous y faire remarquer toutes les mêmes diſpoſitions ſur leſquelles nous prétendons nous juſtifier. Ils prennent auſſi-bien que nous leurs jugemens les plus téméraires, pour des vûës d'une vérité évidente. Qui nous aſſurera donc que nous n'en faſſions pas de même, & que nous ſoyons les ſeuls exempts de cette illuſion commune?

La juſte crainte que nous devons avoir de nous tromper auſſi-bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes les

les avis que nous donnerions à ceux qui se laissent aller à des jugemens téméraires, sous prétexte qu'il est permis de voir, quoi qu'il ne soit pas permis de juger. Nous leur dirions sans doute, que puis qu'il y a une infinité de gens qui se trompent, en s'imaginans qu'ils ne jugent pas, & qu'ils ne font que voir ce qui est: La prudence Chrêtienne veut qu'on évite même ces vûës, lors qu'elles ne sont pas nécessaires, parce qu'elle défend de s'exposer témérairement au danger. Celui qui croit voir, peut se tromper, en prenant pour vûë ce qui n'est en effet qu'un jugement téméraire. Mais celui qui ne voit point, & qui ne s'aplique point à voir, ne se trompe point, parce qu'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne sommes pas obligez de voir.

On dira sans doute qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas; que c'est un effet nécessaire des objets qui frappent nôtre esprit, & qui y font quelquefois une impression si vive qu'il est impossible qu'il y resiste. Mais cela n'est pas généralement véritable, ou plûtôt il est rare qu'il le soit, parce qu'il n'y a que peu d'objets dont l'esprit soit si vivement frappé, qu'il soit forcé de prendre parti & de juger. Il faut au contraire le plus souvent qu'il s'applique à considerer les choses; & c'est cette application volontaire aux defauts des autres, que la prudence chrêtienne doit retrancher dans

les personnes qui ne sont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger.

Or quiconque sera fidelle à ne laisser pas aller son esprit à ces reflexions inutiles sur les actions d'autrui, sera rarement en état de ne se pouvoir défendre d'en juger. Car il y a des raisons générales qui nous portent à douter des choses que nous n'avons pas éxaminées avec soin. Et comme c'est une réponse fort raisonnable que de dire à ceux qui nous en demanderoient nôtre avis, que nous n'y avons pas assez pensé ; il n'est pas moins raisonnable de nous le dire à nous-mêmes, & de suspendre nôtre jugement par cette considération générale, qu'il ne faut juger qu'aprés avoir pesé toutes choses, & que nous ne l'avons pas fait.

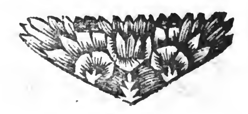
On peut donc déja convaincre d'un grand defaut, ceux qui se défendent par cette prétenduë maxime qu'il est permis de voir, quoi qu'il ne soit pas permis de juger, en leur montrant qu'ils sont téméraires de s'être appliquez à considerer ce qu'ils prétendent voir dans les autres, & que la charité qu'ils se devoient à eux-mêmes les obligeoit d'en détourner la vûë, afin de pouvoir suspendre leur jugement.

Mais il y a encore un autre devoir plus certain & plus palpable qui retranche une grande partie des maux que causent les jugemens téméraires. C'est que quelque évidence que nous croyons avoir des defauts du

pro-

prochain, la prudence chrêtienne nous défend de la faire connoître aux autres, lors que nous n'y sommes point engagez par nôtre charge, & qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen quand nous en aurions jugé témérairement, nous n'aurions à rendre compte que de nôtre témérité, sans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres.

Cette pratique ne va pas seulement à regler les paroles & à retrancher les suites des jugemens téméraires ; elle sert encore infiniment à regler l'esprit, & à corriger la témérité de ses jugemens dans la source même. Car on ne permet guére à son esprit de juger des defauts des autres que pour en parler, & si l'on n'en parloit, on cesseroit insensiblement de s'appliquer à en juger. Outre qu'en parlant, on s'y interesse ; on s'engage à soûtenir ce qu'on a dit, & l'on se rend par là moins susceptible de tout ce qui pourroit servir à détromper.



CHAPITRE IV.

Autres remédes contre les jugemens téméraires. Corriger sa malignité, sa précipitation & l'attache à son sens.

MAis comme il y a des rencontres où il n'est pas possible de ne se pas appliquer aux defauts qui sont comme exposez aux yeux; qu'il est difficile en d'autres de s'exempter d'en parler, & qu'il y a même des personnes qui sont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge; il faut encore trouver d'autres remédes contre le danger des jugemens téméraires.

Les plus utiles, sans doute, seroient de remédier aux sources qui les produisent, dont les principales sont, comme nous avons dit la malignité, la précipitation, & l'attache à nôtre sens.

On remédie à la malignité en se remplissant le cœur de charité, & en l'y attirant du Ciel par les voyes que l'Ecriture nous en ouvre. On y remédie en faisant souvent reflexion sur les vertus & les bonnes qualitez des autres; en détournant sa vûë de leurs defauts; en s'appliquant beaucoup à soi-même & à ses propres miséres.

On remédie à la précipitation, en s'ac-

coûtumant à aller moins vîte dans ses jugemens, & à prendre plus de tems pour considerer les choses ; en pensant que ce qui est vrai aujourd'hui, le sera tout autant demain, & qu'ainsi il ne nuira de rien de prendre plus de tems pour l'examiner : en moderant & arrêtant l'impétuosité de son esprit & la legereté de sa langue dans les choses mêmes évidentes, pour l'acoûtumer à ne se pas précipiter dans les choses douteuses & obscures.

On remédie à l'attache à son sens par les réflexions continuelles qu'on doit faire sur la foiblesse de son propre esprit, & par l'expérience de ses égaremens & de ceux des autres. Et une des choses les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, seroit de tenir registre des surprises où l'on se seroit engagé en suivant trop legérement ses impressions. Je dis qu'il en faudroit tenir registre, & le repasser souvent par sa mémoire, comme un objet humiliant. Mais nôtre amour propre fait tout le contraire. Il efface de nôtre esprit tous les jugemens téméraires où nôtre présomption nous engage, & il nous conserve une vive idée de ceux, qui quoi que peut-être téméraires en eux-mêmes, se sont trouvez véritables par hazard. Nous sommes ravis de dire, cette personne ne m'a point trompé, je l'ai toûjours connuë telle qu'elle étoit. Jamais je n'en ai pû avoir bonne opinion. Et nous ne nous disons ja-

mais à nous-mêmes : Je me suis bien trompé en telle & telle occasion. J'ai soupçonné telle & telle personne de certains defauts sur des apparences que j'ai reconnuës depuis trés-fausses. J'ai suivi legérement en telle & telle occasion l'impression qu'on m'a voulu donner, & j'ai reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir si facilement, sans en rechercher d'autres preuves.

CHAPITRE V.

Comment il faut combatre directement la témérité de nos jugemens.

C'Est par ces moyens & par d'autres semblables, que le desir de se corriger fait inventer à ceux en qui il est vif & sincere, que l'on peut remédier aux causes des jugemens téméraires : mais il faut aussi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiére de la vérité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque chose de clair dans ce qui nous engage dans l'erreur : mais que nôtre témérité consiste en ce que nôtre jugement va plus loin que nôtre vûë, & que nous ne prenons pas garde que nous y enfermons des choses que nous ne voyons pas,

pas, c'est à dire, qui ne sont pas évidentes.

On condamne, par éxemple, certaines actions, parce qu'il est clair qu'elles sont ordinairement mauvaises, & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent être accompagnées de quelques circonstances extraordinaires qui les justifient.

Or pour juger équitablement, il ne suffit pas de connoître la vérité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute son étenduë. Ainsi quand il s'agit de condamner quelqu'action ou quelqu'autre chose, il faut se demander à soi-même si cette action ou cette chose ne peut être bonne en aucune rencontre, & éxaminer ensuite, non pas si les circonstances qui la pourroient rendre bonne, s'y trouvent effectivement, mais si l'on est bien assuré qu'elles ne s'y trouvent pas.

Car il faut toûjours avoir dans l'esprit qu'il suffit pour ne pas juger, de n'être pas assuré de la faute : mais que pour juger il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

Si l'on avoit soin de se faire souvent ces sortes de questions, on retrancheroit une grande partie des jugemens téméraires, qui ne se cachent à nous, que parce que nous ne voulons pas y faire reflexion.

De plus, comme l'on fonde souvent ses jugemens sur les propositions générales, qui

ne sont vrayes qu'avec de certaines limitations, souvent aussi on devine témerairement les intentions cachées ; en supposant qu'une action extérieure dont on est choqué, a été faite par un certain dessein, & l'on ne prend pas garde qu'une même action extérieure peut naître d'un grand nombre d'intentions differentes, & que nous sommes même incapables de comprendre la diversité infinie des ressorts & des vûës qui l'ont pû produire.

C'est pourquoi il n'y a point de jugemens plus visiblement téméraires, que ceux par lesquels nous prétendons pénétrer ainsi les motifs & les intentions des autres, principalement lors que nous leur en attribuons qu'ils desavouent ; & l'on peut dire même qu'il y a quelque chose de plus injurieux à Dieu dans ces sortes de jugemens que dans les autres, parce qu'il s'est particuliérement reservé la connoissance du secret des cœurs, & qu'il ne l'a donnée, ni aux Demons ni aux Anges même, selon les Péres.

Il arrive encore souvent, que ne se trompant pas absolument en condamnant certaines choses, parce qu'elles sont en effet mauvaises, on porte néanmoins son jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le sont, & c'est une témérité visible. Car il n'y a que Dieu qui sçache la mesure de nos fautes, y ayant mille choses inconnuës aux hommes qui les diminuent ou les augmentent.

tent. Souvent ce que nous prenons pour un grand péché, n'en est pas un si grand qu'on le croit, parce que le defaut de lumiére, l'inapplication, la bonne intention, les ténébres d'une tentation violente le rendront beaucoup moindre devant Dieu, & souvent au contraire des fautes que l'on regarde comme trés-legeres, sont trés-considérables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naissent.

C'est encore une espéce de jugement téméraire, lors que l'on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes & subsistantes, quoi que l'on ne soit pas assuré si elles subsistent à l'égard de Dieu, & si elles ne sont point ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'est encore passer les bornes de la lumiéres humaine, & juger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces personnes, en ce que l'on soit obligé d'en parler, c'est qu'elles ont commis telle ou telle faute: mais qu'on ne voit pas si elles ne la réparent point par la penitence, par la charité, & par les autres voyes que Dieu nous a données pour les effacer. Ainsi les jugemens que nous faisons, ou que cette personne est trés-coupable, ou qu'elle est moins agréable à Dieu qu'une autre, sont téméraires & injustes.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne se contente pas de juger des actions

particulieres, mais que l'on forme un jugement abſolu des perſonnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites & mépriſables, & les autres comme dignes d'eſtime. On dit des unes qu'elles ne ſont bonnes à rien, & l'on releve les autres comme de fort grands ſujets. Or ſouvent il n'y a rien de plus téméraire que ces ſortes de jugemens. Car il y a des perſonnes qui font peu paroître ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroît plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des defauts plus viſibles & plus importuns aux autres, qui ne laiſſent pas d'avoir un fond de lumiére & d'équité, & une attache à leurs devoirs eſſentiels, qui les ſoûtient dans les occaſions importantes: & d'autres au contraire qui faiſant peu de fautes extérieures, ont un certain defaut de raiſon & de lumiére, ou certains intérêts ſecrets qu'elles ne connoiſſent pas elles-mêmes, qui produiſent de grands renverſemens dans les grandes occaſions. Il n'y a que Dieu qui puiſſe diſcerner ces differentes diſpoſitions: mais plus les hommes ſont obligez de reconnoître leur ignorance & leurs ténébres en ce point, plus ils devroient être retenus dans la comparaiſon qu'ils font des perſonnes: & dans les jugemens qu'ils en portent ſur leurs actions particuliéres.

CHA-

CHAPITRE VI.

Combien il est difficile d'éviter les jugemens téméraires quand on les fonde sur des raports.

S'Il est difficile d'éviter la témérité des jugemens, lors qu'on est soi-même témoin des choses dont on juge, & que l'on se fonde sur sa propre lumiére; il l'est encore beaucoup plus quand on se fonde sur le rapport & sur la lumiére des autres. Car outre qu'on en a bien moins d'évidence, on se laisse encore aller avec plus de liberté à juger, comme si le péché ne regardoit que celui qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres. Cependant il n'en est pas ainsi. Les rapports qu'on nous fait du prochain, ne tiennent lieu que de signes sur lesquels nous devons juger. Il y en a de certains & d'incertains: Et comme l'on peut s'arrêter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'est aussi juger témérairement que de juger sur ceux qui ne le sont pas.

Or non seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dés qu'on approfondit les choses on ne manque guéres de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit

prit altére presque toûjours la vérité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, & que l'on ne sçauroit soupçonner de mensonge & d'imposture ne laissent pas de nous tromper, parce qu'ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs reflexions, & leurs jugemens; comme des faits, & qui ne distinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choses qu'ils rapportent, & les raisonnemens qu'ils font sur ces mêmes choses, ne font de tout cela qu'un même corps d'histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain sur ce que les hommes rapportent: Et comme on est téméraire quand on juge sur des signes incertains, & que la plûpart des rapports sont de ce genre, il s'ensuit que la plûpart des jugemens fondez sur ces rapports, sont téméraires.

CHAPITRE VII.

Resolution d'une difficulté qui semble obliger les hommes à ne juger jamais sur des rapports.

IL semble qu'on doive conclure de là qu'il ne faut donc croire les hommes en rien, & qu'il faut tout examiner par soi-même quand

quand on ne peut pas s'abstenir de juger. Cependant il est clair que le commerce de la vie de la societé établie entre tous les hommes, ne les permettent pas. Il faut nécessairement fonder une infinité de choses sur le rapport des hommes, & même les plus importantes, jusqu'à décider souvent par là de leur vie & de leur mort. On condamne un homme à la mort sur la deposition de deux témoins. On reçoit les uns aux charges de l'Eglise & de l'Etat, & l'on en exclud les autres sur les témoignages qu'on en rend. Et ces témoignages ne sont que des raports, entre lesquels on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l'obligation indispensable de ne juger que sur des signes certains, avec la nécessité où l'on est de s'arrêter souvent aux rapports que les hommes font les uns des autres.

Cette difficulté se resout en distinguant la lumiére suffisante pour agir, de celle qui est necessaire pour porter un jugement absolu de la vérité des choses. Il suffit pour fonder sa conduite sur un rapport, de n'avoir pas de moyen pour s'éclaircir davantage de la vérité, & d'être obligé néanmoins d'agir. Je suis obligé de pourvoir à une charge : On me presente un homme dont des gens de bien me rendent de bons témoignages. Je sçai que ces témoignages sont incertains, & je les prends même pour tels: mais parce que je n'ai point de voye pour avoir une plus grande

grande certitude, celle-là doit ſuffire pour me déterminer à agir, ſuppoſé qu'il ſoit néceſſaire que je le faſſe. Et ce jugement ſur lequel ces ſortes d'actions ſont fondées, n'eſt point incertain, parce qu'il n'enferme autre choſe, ſinon que l'on a pris les plus grandes aſſurances qu'on a pû du mérite de ceux qu'on choiſit.

Ainſi un juge qui comdamne un accuſé, ne fait point de jugement téméraire, quand même il condamneroit un innocent, parce qu'il ne juge pas abſolument qu'il ſoit coupable, mais ſeulement qu'il eſt convaincu de l'être ſelon les formes de la juſtice.

Ainſi une Abbeſſe qui exclud une fille d'un Monaſtere ſur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a été commiſe, ne fait point de jugement téméraire, parce qu'elle ne juge pas abſolument que cette fille merite l'excluſion; mais ſeulement que celle à qui elle s'en doit rapporter en ayant ainſi jugé, la volonté de Dieu n'eſt pas qu'elle demeure dans ce Monaſtere.

On peut juger de même qu'il n'eſt pas de la prudence de ſe ſervir de telles & telles perſonnes, dont on aura entendu faire quelque rapport deſavantageux, ſans juger pour cela que le raport ſoit véritable. Il ſuffit que nous ne ſçachions pas qu'il ſoit faux, pour nous donner droit d'uſer de cette précaution.

Car il faut mettre une trés-grande difference entre les jugemens abſolus, par leſquel

quels on condamne une personne, & les précautions raisonnables dont on peut user à son égard sans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condamnation absoluë, mais les signes & les preuves apparentes sont des motifs suffisans pour prendre de justes précautions.

On m'a dit, par éxemple, qu'un homme est un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, sont des gens croyables. Je n'ai pas droit pour cela de le condamner, ni de le traitter de fourbe & d'infidelle. Mais il ne m'est pas défendu de craindre de m'engager avec lui, & d'y regarder de plus prés que je ne ferois en traittant avec un autre.

A la vérité il est injuste de former un jugement absolu qu'un homme est coupable, sur un signe qui n'est pas certain; mais il est impossible aussi de le juger certainement innocent, lors qu'il y a contre lui des conjectures assez fortes & que rien ne détruit. Or les raports des personnes que l'on croit sinceres tiennent lieu de conjectures. Ils mettent donc necessairement l'esprit dans le doute: & quand on y est, il n'est pas defendu d'agir conformément à cet état, quoi qu'il ne soit pas permis de juger absolument en cet état.

Voila le parti qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on est forcé d'agir, quoi qu'on n'ait point de lumiére certaine dans l'esprit; mais hors de cette necessité, il faut ordi-

ordinairement peu deferer aux rapports qu'on nous fait, parce qu'il y en a peu d'éxactement véritables, comme l'expérience nous le confirmeroit incessamment, si nous avions soin de le remarquer. On doit même souhaiter de ne se trouver jamais obligé d'agir sur ces sortes de fondemens. On doit ajoûter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toûjours son esprit dans la disposition de recevoir avec joye une impression contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque chose qui les détruise.

Mais quoi que la défiance qu'on peut concevoir sur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne soit pas absolument défenduë, comme je l'ai déja dit, & qu'elle soit inévitable & involontaire ; il n'est pas toûjours permis de la communiquer aux autres, parce qu'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance jusqu'à la condamnation, & qu'il y en a encore moins qui se puissent empêcher d'en faire part à d'autres à leur tour. Outre qu'on ne repare pas aisément ces impressions desavantageuses, comme on y est obligé, quand on vient à être éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainsi décriez, & que l'esprit de ceux qui ont été frappez de ces soupçons, y conserve toûjours de la pente, & est porté à prendre en mauvaise part des actions indifférentes d'elles-

mê-

mêmes, & à les rapporter à la prévention qu'on lui a donnée. Ainsi il faut de grandes raisons pour être en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports qui ne sont pas tout à fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des soupçons. Il faut que celui à qui on les découvre, ait un interêt notable d'en être averti. Il faut que l'on soit assuré de sa discretion ; & que de plus on ait soin de parler de telle maniére & avec tant de moderation, qu'on ne se porte pas à former un jugement fixe & arrêté.

Voila une partie de ce qu'on peut dire sur ces sortes de jugemens téméraires dont les personnes de pieté font scrupule, quand ils s'apperçoivent qu'ils y sont tombez. Mais il y en a d'autres ausquels on ne fait presque point de reflexion, qui ne laissent pas d'être aussi dangereux, & qui ne corrompent gueres moins l'esprit de ceux à qui on les communique.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Qu'il n'est pas permis de juger témérairement des morts, ni de nous-mêmes. Qu'il n'est pas permis non plus de juger témérairement en bien. Mauvaises suites de ces jugemens téméraires en bien.

PRemiérement on s'imagine que les jugemens téméraires ne se doivent éviter qu'à l'égard des vivans, & qu'aprés que les gens sont morts, ils sont comme en proye aux jugemens des hommes, parce que ces jugemens ne sont plus capables de leur nuire. Mais cette pensée est trés-fausse, aussi-bien que les raisons dont on se sert pour la colorer. Le jugement téméraire est mauvais essentiellement, parce qu'il est contraire à la vérité de Dieu: & cette raison a lieu aussi-bien à l'égard des morts que des vivans. Il n'est pas vrai de plus que nous soyons entiérement séparez d'eux. Si le commerce que nous y avons ici entre nous, est cessé à leur égard; la liaison que nous avons avec eux, ne laisse pas de subsister. Ils sont toûjours nos freres & membres du même corps quand ils sont à Dieu, comme nous le devons présumer: & tant s'en faut que nous ayons plus de droit de les condamner,

ner, parce qu'ils ſont morts; que nous en avons au contraire beaucoup moins, puis que le tems de l'autre vie eſt proprement celui où Dieu éxerce ſon jugement, & où celui des hommes n'a point de lieu.

2. Non ſeulement il nous eſt defendu de juger des autres, ſoit qu'ils ſoient morts ou vivans, parce qu'ils ont leur juge, qui eſt Dieu; mais il nous eſt même defendu de juger de nous-mêmes dans les choſes où nous ne nous connoiſſons pas. Il s'en paſſe une infinité de cette ſorte dans nôtre cœur qu'il faut abandonner au jugement de Dieu, parce que nous ne ferions que nous embarraſſer inutilement, ſi nous les voulions diſcerner, & qu'il ne nous eſt jamais permis de paſſer dans nos jugemens les bornes de nôtre lumiére. Il y a ſeulement cette difference entre la diſpoſition où nous devons être à nôtre égard ſur ce point, & celle où nous devons être pour les autres, que nous devons deſirer de nous connoître dans tous nos defauts; & que nous devons au contraire être bien aiſes de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condamner. Il faut que ce ſoit les ténébres involontaires où nous ſommes plongez, qui nous empêchent de nous juger nous-mêmes; & il faut au contraire que ce ſoit l'évidence qui nous force de juger des autres. Mais ſoit à l'égard des autres, ou de nous-mêmes, nous ſommes obligez par une même Loi, de ne point juger de

de ce que nous ne connoiſſons pas avec aſſurance, & de rendre ce reſpect à la vérité de Dieu, de lui reſerver le jugement des choſes obſcures.

3. On croit ordinairement que les jugemens téméraires ne ſont blâmables que lors que l'on juge en mal, & que l'on condamne le prochain: & on ne fait aucun ſcrupule de juger témérairement en bien, parce qu'il n'y a point en cela de malignité. Mais ſi c'eſt une moindre faute, c'en eſt une neanmoins, parce que c'eſt toûjours une action contraire à la vérité & à la raiſon.

Il y a un milieu entre juger en mal & juger en bien, qui eſt de ne juger point: entre blâmer & louer, qui eſt de ne faire ni l'un ni l'autre. Il faut de la connoiſſance pour juger en mal, il en faut auſſi pour juger en bien & pour louer; & ainſi ce qui convient à ceux qui n'en ont point, c'eſt de ſuſpendre leur jugement.

Car outre le reſpect que nous devons à la Loi éternelle, qui nous oblige de regler nos paroles ſelon nôtre lumiére, & de n'aller jamais au delà, nous ſommes encore obligez à cette reſerve par l'intérêt du prochain. Puis que ſouvent on ne lui nuit pas moins par des louanges téméraires, que par des condamnations mal fondées. Parce que ces louanges inconſiderées portent à imiter ceux dont on fait tant d'état; & qu'on croit ne pouvoir manquer en ſuivant leur éxemple ou leurs ma-

maximes : & c'est proprement autoriser leurs defauts ; & les rendre contagieux.

Il ne faut donc pas croire que ce soit une petite faute que de louer un Ecclesiastique qui ne reside pas, qui amasse du bien ou qui vit dans les divertissemens du monde, principalement si on le louë en général, & que ces louanges ne soient pas bornées à quelques actions, ou à quelques qualitez particuliéres qui les meritent.

C'en est aussi une fort grande que de louer la piété d'une femme qui ne garde pas dans ses habits les regles d'une éxacte modestie, qui passe son tems au jeu & dans les autres divertissemens, & qui veille peu sur sa famille. Car c'est tromper tout à la fois & celles qu'on louë de la sorte, parce qu'on leur fait croire par là qu'il n'y a rien à redire à leur conduite, & que ces louanges contribuent à leur aquerir une vaine reputation dont elles se repaissent ; & celles devant qui on les louë, parce qu'on les porte à croire que l'état de ces femmes est bon, & qu'elles ne sont pas obligées de se corriger des defauts qui leur sont communs avec elles, puis qu'ils n'empêchent pas qu'elles n'ayent l'estime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes louent, ou que si on le croit, on en est peu touché. Ainsi pour éviter le dommage que l'on peut causer aux autres en louant ce que Dieu

Dieu blâme ; il faut tâcher à se rendre éxact à ne louer que ce qu'il approuve.

CHAPITRE IX.

Jugemens téméraires en mâtieres de maximes & de regles de conduite plus inconnus & plus dangereux que les autres.

MAis les jugemens téméraires les plus inconnus de tous au commun du monde, sont ceux qui ont pour objet les régles de la conduite & de la morale. Car il n'y a presque personne qui fasse scrupule d'avancer dans l'entretien quantité de jugemens de cette sorte, c'est à dire, des maximes sur les actions des hommes & sur les choses bonnes & mauvaises dont ils ne sont pas assurez, qu'ils n'ont jamais éxaminées, & qui sont souvent trés-dangereuses & trés-fausses.

Pour bien comprendre combien cette faute est grande & quelles en sont les suites, il faut sçavoir que la Loi de Dieu, selon laquelle nous devons regler nos actions, n'est autre chose que la justice & la verité éternelle qui prescrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choses sont bonnes ou mauvaises selon qu'elle les approuve ou qu'elle les condamne, & que cette justice & cette verité ne sont

ſont autre choſe que Dieu même : en ſorte que de combattre la vérité & la juſtice, c'eſt combattre Dieu même, & s'oppoſer à ſa volonté. Or cette Loi & cette juſtice éternelle à laquelle nous nous devons conformer, ne conſiſte pas ſeulement dans les préceptes généraux du Decalogue, & ne condamne pas ſeulement certains péchez groſſiers qui ſont connus de tous les Chrêtiens, comme de voler, de tuer, de rendre faux témoignage : mais elle comprend encore toutes les conſequences qui ſe tirent de ces preceptes généraux, & particuliérement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain : & ainſi elle défend généralement toutes ſortes de péchez, quels qu'ils ſoient ; n'y en ayant point qui n'y ſoient contraires, & tous n'étant même péchez que parce qu'ils y ſont contraires.

Il y a peu de Chrêtiens qui ne connoiſſent, comme j'ai dit, les preceptes du Decalogue, à l'égard de certains devoirs groſſiers : mais il n'y en a aucun qui les connoiſſe parfaitement à l'égard de toutes les conſequences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'eſt dans la pénétration plus ou moins profonde de ces conſéquences que conſiſte principalement cette diverſité de degrez de lumiére qui ſe rencontre dans les Chrêtiens.

Or il faut ſçavoir que lors qu'ils ignorent quelques-unes de ces conſéquences, & que cette ignorance les y fait manquer, ils ne

ſont pas pour cela excuſables, ni éxempts de faute, parce que cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui les leur cache, & du peu de ſoin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiére qui leur étoit néceſſaire pour reconnoître leurs devoirs ; & enfin de ce qu'ils ne deſirent pas aſſez de ſortir de cette ignorance, qu'ils animent leurs ténébres, & que ſouvent ils ſont bien aiſes de ne pas ſçavoir les Loix qu'ils n'ont pas envie d'obſerver.

Si nous avions le cœur pur, la Loi de Dieu ſeroit pour nous toute lumineuſe, cette pureté porteroit le jour par tout, & nous verrions en toutes choſes ce que Dieu deſire de nous. Si nous ne la voyons donc pas, c'eſt l'impureté de nôtre cœur qui l'empêche & qui nous cauſe ces ténébres.

Il eſt donc certain que cette ignorance n'excuſe point les péchez que l'on commet contre la Loi de Dieu, même dans ces conſéquences les plus cachées, quoi qu'ils ſoient plus ou moins grands ſelon que ces conſéquences ſont plus proches ou plus éloignées ; plus claires, ou plus obſcures ; qu'il eſt plus aiſé ou plus difficile de nous en inſtruire, & enfin ſelon que cette ignorance eſt plus ou moins volontaire.

Mais ſi l'on eſt coupable pour les moindres actions oppoſées à la Loi de Dieu, on l'eſt encore plus quand on l'attaque & qu'on la combat directement en ſoûtenant des maximes qui y ſont contraires. Car cette Loi

étant

étant de Dieu même, & la vérité même, c'est combattre Dieu & la vérité que de la combattre. Et tant s'en faut que cela puisse être quelquefois innocent, qu'il est impossible que Dieu l'approuve, parce que ce seroit se desavouer soi-même.

Cependant si l'on éxamine les discours des hommes, on les trouvera tous pleins de maximes contraires à la Loi de Dieu. Les Chrêtiens charnels la combattent dans ses consequences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux même qui veulent passer pour spirituels, la combattent souvent dans les consequences éloignées & obscures. Enfin il n'y a presque personne qui ne mesure cette Loi divine à sa propre intelligence, & qui ne condamne tout ce qui lui en déplaît ou qu'il n'entend pas.

Combien trouve-t-on, par éxemple, de gens qui font profession de la Religion Catholique, qui ne se contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condamnent absolument la vie religieuse, comme un vie de gens oisifs & inutiles? A quoi bon, disent-ils, des gens qui s'amusent à chanter sans rien faire pour les autres? Et par là ils condamnent un genre de vie que l'Esprit de Dieu a inspiré; que l'Eglise approuve, & qui est trés-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contredisent donc directement la vérité de Dieu, & tombent par consequent dans un jugement trés-faux & trés-téméraire.

D'autres condamnent en général les grandes austeritez, & traitent ceux qui les pratiquent, de gens insensez, & ils condamnent par là les principes de la religion qui obligent l'homme à une penitence continuelle, & qui le portent à reparer ses fautes en les punissant sévérement en ce monde.

Combien se mêle-t-il de même dans les discours, de maximes d'intérêts contraires aux regles que la Loi de Dieu prescrit pour entrer dans toutes les charges, & principalement dans les charges Ecclesiastiques.

Il est vrai que ceux qui font profession de piété, ne tombent pas dans des defauts si grossiers, mais ils ne prennent pas garde souvent qu'ils tombent en d'autres qui ne laissent pas d'être trés-importans.

Ils font agir Dieu à leur fantaisie comme s'ils disposoient de sa miséricorde & de sa justice. Dieu pardonnera ces sortes de pechez, disent-ils: Dieu n'imputera pas ces sortes de fautes: Il suffit pour reparer tels ou tels péchez de pratiquer telle & telle chose. Ils bornent la vertu à ce qu'ils en connoissent, comme si la Loi de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lumiére. Ils parlent de la maniére de conduire les ames comme s'ils en sçavoient toutes les regles. Ils approuvent les uns: ils condamnent les autres. Ils disent que la conduite de certains Directeurs est trop severe: ils louent la douceur & l'indulgence des autres. Ils mettent

les

les gens en paix sans sçavoir s'ils ont sujet d'être en paix. Ils donnent des assurances que Dieu ne donne point. Ils décident une infinité de cas de la conduite ordinaire sans consulter personne, & sans les examiner, en s'arrêtant aux premiéres lueurs dont leur esprit est frappé. Qui ne voit que tout cela est téméraire, & par consequent mauvais?

L'excuse ordinaire de ceux qui en usent ainsi, est qu'ils ne sont pas établis pour enseigner les autres; qu'ils disent ce qu'ils pensent, & que si on vouloit parler si éxactement, on ne parleroit point du tout; qu'au reste personne ne défere à leurs sentimens, & qu'ainsi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuses sont vaines & frivoles. Car tant s'en faut qu'il soit plus permis d'avancer des maximes fausses, parce qu'on n'est pas établi pour enseigner les autres; qu'au contraire, comme ceux qui sont en cet état, ont moins d'obligation de parler, ils ont moins d'excuse, lors qu'ils parlent témérairement. Ceux qui sont dans un emploi qui les oblige de juger de plusieurs choses, peuvent s'excuser sur la necessité de leur engagement, s'il leur échape quelquefois des décisions téméraires. Mais ceux qui n'y sont pas, doivent être d'autant plus exacts à parler des choses dans la vérité que leur propre emploi est de veiller sur eux-mêmes, & d'avoir une attention continuelle à leurs pensées & à leurs paroles.

Il n'eſt pas véritable non plus que cette exactitude aille ſi loin, qu'en l'obſervant on ne puiſſe plus parler. Elle ne conſiſte qu'à ne rien avancer comme vrai dont on ne ſoit aſſuré : & à garder le ſilence ſur ce que l'on ne ſçait pas, & que l'on n'a pas éxaminé, ou à ne propoſer au moins ſes ſentimens que par forme de doute, & plûtôt pour s'en éclaircir que pour en inſtruire les autres. Or il n'y a rien de fort gênant dans cette pratique, & elle devient même plus facile à meſure qu'on y eſt fidelle. Car en éxaminant ſouvent les maximes que l'on avance, on devient plus ferme dans celles qui ſont certaines, on ſe défait de celles qui ne le ſont pas, & l'on apprend à propoſer les unes & les autres ſelon le degré de certitude qu'elles ont, & que l'on en doit avoir.

Enfin il eſt trés-faux que ces maximes contraires à la vérité avancées par des perſonnes qui n'ont point d'autorité, ne nuiſent point aux autres, & que ceux qui les avancent, n'en répondent pas.

Car toute fauſſeté eſt toûjours capable de nuire, & principalement celles qui regardent les mœurs, & qui ſont des principes & des régles d'action. Toute fauſſeté propoſée fait ſon impreſſion dans l'eſprit lors qu'elle n'eſt pas reconnuë. Elle y eſt reçûë avec approbation : & ceux qui l'ont ainſi reçûë, en ſont plus diſpoſez à la ſuivre dans leurs actions. Et comme les actions ſont liées entr'elles, &

que

que les ténébres attirent les ténébres ; quelque leger que soit un péché, il peut devenir le principe & la source de plusieurs autres.

CHAPITRE X.

Retenuë qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choses indifférentes ou humaines. Utilité du silence. Que la connoissance de Dieu & de Jesus-Christ *nous y porte.*

UN homme de Dieu aussi penétré qu'il le doit être de l'amour de la vérité, & de la crainte de la blesser, doit encore porter sa retenuë plus avant dans ses jugemens. Car il ne doit pas seulement s'abstenir d'avancer des propositions téméraires en ce qui regarde les mœurs ; mais dans les matiéres mêmes les plus indifferentes, dans les questions purement Philosophiques, dans les histoires, dans les jugemens qu'il fait de l'éloquence ou de l'esprit des Auteurs : Et enfin généralement dans toutes les choses où la vérité & la fausseté peuvent avoir lieu, il doit éviter d'en porter des jugemens téméraires & précipitez, parce que la témérité est toûjours contraire à la raison, & qu'en s'accoûtumant à ces sortes de décisions téméraires dans les matiéres moins importantes, on contracte une

une mauvaiſe habitude qui ſe répand enſuite dans les choſes mêmes où la témérité eſt plus dangereuſe ; au lieu qu'en honorant la vérité juſques dans les plus petites choſes, on ſe diſpoſe à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu á nous en faire la grace.

Il eſt vrai que l'état de l'homme dans cette vie ne permet pas que l'on évite entiérement toutes ſortes de téméritez ; mais il oblige néanmoins à deſirer de les éviter, à y travailler, à demander ſincerement à Dieu la force & la lumiére neceſſaire pour cela ; à lui demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoît, & à gémir de celles que l'on ne connoît pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n'ont pas droit d'eſperer la même indulgence de la miſericorde de Dieu:

Il ne faut donc pas que les difficultez qui ſe rencontrent dans la pratique de ces véritez, nous donnent ſujet de les deſavouër & de les combattre. Mais il en faut conclure que puis qu'il eſt ſi difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand ſoin ſur ce qu'on dit, quand on eſt obligé de le faire. Auſſi eſt-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le ſilence aux Chrêtiens, & que

ſaint

ſaint Jaques dit en termes exprés, qu'il faut être prompt à entendre: & lent à parler. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum*, parce qu'en écoutant, on témoigne, & que l'on ignore la vérité, & que l'on deſire de l'apprendre, ce qui eſt trés-conforme à l'état de l'homme dans cette vie; au lieu qu'en parlant, on fait profeſſion de la ſçavoir, ce que peu de perſonnes peuvent prétendre ſans preſomption, & ce qui n'eſt jamais ſans danger.

Ainſi la pente & l'inſtinct d'un homme de bien eſt de tendre au ſilence autant qu'il lui eſt poſſible, parce que la lumiére de cette vie conſiſte principalement à bien connoître la profondeur de ſon ignorance. De ſorte qu'au lieu que ceux qui avancent dans les ſciences humaines en deviennent ordinairement plus decifs, ceux qui avancent dans la ſcience de Dieu deviennent au contraire plus retenus, plus reſervez, plus portez à leur ſens, & moins hardis à juger des autres; parce qu'ils découvrent de plus en plus combien nos connoiſſances ſont obſcures & incertaines; combien on ſe trompe ſouvent dans les choſes que l'on croit le mieux ſçavoir: combien la precipitation à juger fait commettre de fautes, combien on cauſe ſouvent de deſordres par des avis & des jugemens téméraires.

La deviſe d'un payen étoit qu'à meſure qu'il vieilliſſoit il aprenoit toûjours pluſieurs

sieurs choses, γηράσκω δ' ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος mais un Chrêtien pourroit en quelque sorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à mesure qu'il vieillit dans l'exercice de la vertu, il desaprend toûjours plusieurs choses, c'est à dire, qu'il reconnoît toûjours de plus en plus qu'il y a une infinité de choses que le monde avance hardiment, & qu'il soûtenoit autrefois avec les autres, comme des véritez certaines, qui non seulement ne le sont pas, mais qui sont au contraire trés-fausses; ce qui lui donne une aversion extréme de cet air presomptueux & decisif, & de cette multitude de maximes téméraires que les personnes peu éclairées proposent d'ordinaite sans défiance & sans scrupule.

C'est peut-être la raison pour laquelle l'Ecriture representant l'état d'un homme qui a commencé à porter le joug du Seigneur dés sa jeunesse, & qui a ainsi augmenté la grace de l'innocence par une pratique continuelle des vertus, ne lui donne point d'autre éxercice que de se tenir en repos & de se taire. *Beatus homo qui portaverit jugum Domini ab adolescentia sua. Sedebit solitarius & tacebit.* La solitude & le silence sont le terme & la recompense où l'accróissement de la piété nous conduit, & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie, parce qu'il n'y a que cet état qui soit conforme aux sentimens que la grace nous inspire, & aux lumiéres qu'elle nous donne.

Plus on connoît Dieu, plus ſa Loi paroît profonde, admirable, infinie; plus on la reſpecte, plus on craint de la bleſſer; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voyes de Dieu, & l'impuiſſance où l'homme eſt de les comprendre, plus on eſt perſuadé des ténébres & de la foibleſſe de l'eſprit humain, plus on hait ſa préſomption & ſa hardieſſe. Et toutes ces diſpoſitions portent à parler le moins que l'on peut. C'eſt ce qui eſt admirablement exprimé par ces paroles d'un Prophete. *Deus eſt enim in cælo, & tu ſuper terram; idcirco ſint pauci ſermones tui.* C'eſt à dire, que Dieu eſt dans le Ciel où il habite une lumiére inacceſſible aux hommes, & que nous ſommes ſur la terre plongez dans les ténébres & dans l'ignorance: & que cette double connoiſſance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu, *Idcirco ſint pauci ſermones tui.*

Plus auſſi on aime Jeſus-Chriſt, plus on le regarde dans ſes freres; & ainſi on craint plus de les bleſſer, de les condamner, & de les ſcandaliſer par des jugemens téméraires, ou par de fauſſes maximes.

Ce ſont les mouvemens naturels de grace Chrêtienne. Ceux qui ne les ſentent pas, doivent les exciter en eux en conſiderant les véritez qui les produiſent, & tâcher d'éteindre ou d'amortir de plus en plus chaque jour, cette préſomption inconſiderée qui porte à condamner témérairement les autres,

tres, ou à avancer des maximes au hazard sur la Morale Chrêtienne que l'on n'a jamais éxaminées, & que le plus souvent même on se doit croire incapable d'éxaminer, parce que l'on n'a pas assez de connoissance des principes dont elle dépend. Qu'ils se défassent aujourd'hui d'un de leurs jugemens téméraires, & demain d'un autre : & par ce progrés continuel ils arriveront enfin à une disposition de retenuë & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnement cet état dans lequel ils parloient de toutes choses au hazard, qui leur étoit insensible lors qu'ils y étoient.

FIN.

